

## Antispécisme

## POSSIBLES

DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE, Dominique Caouette, Pav. Lionel Groulx, Université de Montréal C.P. 6128, Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7 SITE INTERNET: https://revuepossibles.ojs.umontreal.ca/

RESPONSABLES DU NUMÉRO: Christiane Bailey et Alexia Renard

COMITÉ DE RÉDACTION: Christine Archambault, Jane Bigonzi, Raphaël Canet, Dominique Caouette, Marie Cosquer, Régis Coursin, Malou Delay-Ronsin, Gabriel Gagnon†, Nadine Jammal, Anatoly Orlovsky, Léo Palardy, Jean-Pierre Pelletier, Jean-Claude Roc

COORDINATION: Régis Coursin et Marie Cosquer

RESPONSABLES DE LA SECTION POÉSIE/CRÉATION: Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

RESPONSABLES DE LA SECTION DOCUMENTS : Raphaël Canet et Léo Palardy

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION: Daniel Girard

CONCEPTION GRAPHIQUE ET COUVERTURE : Zoé Viseur (@viseur.zoe)

CORRECTION, RÉVISION ET TRADUCTION : Christine Archambault, Malou Delay-Ronsin, Nadine Jammal, Laura Lafrance, Alexánder Martínez, Anatoly Orlovsky, Thomas Gareau Paquette, Jean-Pierre Pelletier

MEMBRES FONDATEURS : Gabriel Gagnon, Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron, Marcel Rioux

IMPRESSION: Le Caïus du livre

Ce numéro : 20 \$. La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ. DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027

DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada: ISSN: 0703-7139

Montréal © 2024 Revue Possibles

## **TABLE DES MATIÈRES**

### SECTION I — Antispécisme

Christiane Bailey et Alexia Renard
Partie 1 — Quelle justice pour quels animaux?
<b>De la suprématie humaine aux droits des animaux</b>
Noyer le poisson pour mieux le manger
Les vaches font-elles l'amour? Fisting, stripping, et autres bestialités agricoles 33 Sarah Fravica
Les humains qui voulaient être prédateurs : méprise identitaire ou écologique ?41 Véronique Armstrong
Partie 2 — Oser agir pour les animaux
De la protection des chevaux à la défense de tous les animaux : une brève histoire de la cause animale au Québec
Pourquoi les féministes ne mangent pas les animaux61 Suzanne Zaccour
La solidarité animale empêchée
Vers des villes plus justes envers les animaux

Valérie Éthier
Partie 3 — Vers un futur sans spécisme
Plus fantastique qu'un scénario de Disney : l'anthropomorphisme nuit-il aux animaux ?
<b>Questions d'éthique intergalactique</b> 94 Vincent Duhamel
L <b>es algorithmes contre les animaux</b> 102 Martin Gibert
<b>Des fois, ça marche. Entrevue sur une ferme véganique en Suisse</b> 110 Lucas Krishnapillai
SECTION II — Poésie/Création
Partie 1 — Liminal
Arcane des mâtines120 Florence Noël
Partie 2 — Islande
Rouge sidéral126 Anatoly Orlovsky
antennes grattant le ciel (extraits)127 Thórunn Erla-Valdimarsdóttir Traduit de l'islandais vers l'anglais par l'auteure et Vala Sigurlaug Valdimarsdóttir Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky
L <b>ignes tracées dans la neige</b> (extrait)132 <b>Discours prononcé au symposium Sylvia Kekkonen en Finlande</b> Thórunn Erla-Valdimarsdóttir

<b>Choix de poèmes</b> 134 Móheiður Hlíf Geirlaugsdóttir Traduits de l'islandais par l'auteure et Anatoly Orlovsky
<b>La fille de l'opticien</b> (extraits) :
<b>Urd est le nom de l'une d'elles</b> 155 Paul-Georges Leroux
Skógafoss (photographie)162 Anatoly Orlovsky
<b>Aurore boréale à Borgarnes</b> (photographie)163 Bérangère Maïa Natasha Parizeau
Suite islandaise165 Kathleen Adamson Traduite de l'anglais par Anatoly Orlovsky
Partie 3 — Druidité
Quatre textes :
<b>Le chant d'une fée</b>
Partie 4 — Lyrismes
<b>Quadriptyque de la pleine lune du maïs</b> 182 France Boucher
<b>Quatre poèmes de saison froide</b> (extrait de A <i>lexiques II</i> )

Flora Diraison
<b>Sans titre</b>
<b>J'arrose</b> 192 Catherine Lane
<b>Nightlife : inquiets dans la sylve</b>
Partie 5 — Critique
<b>Lise Gauvin, Des littératures de l'intranquillité : recension</b>
Normand Baillargeon et Christian Vézina, Ministères inédits : recension204 Daniel Guénette
L'art à La Havane au temps de l'inflation et de la crise économique : reportage 207 André Seleanu

# SECTION I Antispécisme

Nous tenons à remercier chaleureusement Valéry Giroux sans qui ce projet n'aurait pas vu le jour. Elle a non seulement participé à mettre sur pieds ce numéro, mais elle a été la pionnière du développement de la pensée antispéciste francophone, en publiant notamment Contre l'exploitation animale. Un argument pour les droits fondamentaux de tous les êtres sensibles (2017), Le véganisme (2017, avec Renan Larue) et L'antispécisme (2020).

#### Théories et pratiques antispécistes

#### Par Christiane Bailey et Alexia Renard

## Le spécisme à la défense de la suprématie humaine

L'antispécisme s'oppose fondamentalement à la conception anthropocentriste de l'univers qui considère les animaux des autres espèces comme des êtres inférieurs, des choses, des moyens, des ressources naturelles à notre disposition. C'est une remise en question de l'exceptionnalisme humain et de la suprématie humaine, c'est-à-dire de l'idée selon laquelle les humains sont essentiellement différents des autres animaux et que cette différence de nature justifie et légitime notre domination sur eux.

Cette idée qu'il existe un gouffre entre les humains et les autres animaux s'appuie souvent sur une vision religieuse du monde, qui considère que l'humanité a été créée à l'image de Dieu. Elle s'appuie aussi sur une conception biaisée de la théorie de l'évolution, qui confond la théorie de Darwin avec une échelle hiérarchique des êtres au sommet de laquelle trône l'être humain. Une telle hiérarchie s'appuie, depuis l'Antiquité, sur l'idée que l'humain est « le plus parfait des animaux », possédant le « droit naturel » de commander aux êtres inférieurs, groupe qui n'inclut pas seulement les animaux, mais également les esclaves, les femmes et les enfants.

On a remis en question l'idée d'un esclavage naturellement juste dans le cas des êtres humains. On a graduellement remplacé une conception suprémaciste par une conception plus égalitariste - du moins, en théorie, puisque nous sommes bien loin, dans les faits, de garantir le respect universel des droits de la personne. On a cependant tardé à contester la légitimité de notre domination sur les autres animaux. Le pouvoir et la violence que nous exerçons sur eux relèvent-ils de la tyrannie ou de l'usage justifié de la force et de la coercition? C'est cette grande question que l'antispécisme nous force à regarder de face. Est-ce justifiable de faire souffrir un individu, de le priver de sa liberté ou de le tuer simplement parce qu'il n'appartient pas à mon espèce?

Le spécisme aussi direct est rarement explicitement défendu dans la littérature philosophique. Les philosophes vont plutôt défendre la suprématie humaine en soutenant qu'en fait, ce n'est pas l'appartenance à l'espèce qui leur sert de critère pour exclure les animaux. Ce sont plutôt des capacités que seuls les êtres humains possèdent. On parle alors de spécisme indirect. Si les animaux ne comptent pas moralement, c'est parce qu'ils ne sont pas rationnels, pas assez intelligents, pas doués de

langage, pas conscients d'eux-mêmes ou encore parce qu'ils n'agissent que par instinct.

Cette liste de ce qu'on appelle les « propres de l'Homme » est certainement contestable à la lumière de ce que la science nous apprend des animaux. Chaque jour, on s'étonne un peu plus de leurs capacités insoupçonnées et de la richesse de leur vie psychologique et sociale. Il est néanmoins essentiel de comprendre que l'antispécisme n'implique pas de nier qu'il existe certaines caractéristiques distinctement humaines : il s'agit plutôt de contester le présupposé que ces capacités justifient l'oppression des individus qui en sont dépourvus.

Tous les êtres humains sont dotés de droits fondamentaux (à ne pas être emprisonnés arbitrairement, ne pas être torturés ou tués au bénéfice des autres) sans égard à leur race, leur sexe, leur genre et leurs capacités ou incapacités cognitives. C'est sur ces principes que s'appuient les théories et pratiques antispécistes. Il s'agit d'appliquer de façon cohérente nos principes et nos valeurs et de reconnaître que l'appartenance à un certain groupe biologique (spécisme direct) ou les facultés intellectuelles (spécisme indirect) ne justifient pas de refuser aux animaux non humains ces droits parce que ces caractéristiques ne sont pas pertinentes sur le plan moral. C'est ici que la « sentience », un concept au cœur de nombreuses théories antispécistes, fait son entrée.

## Des êtres sentients : les animaux comme des individus vulnérables

On appelle « sentientiste » ou « pathocentriste » (de *pathos*, en grec, qui signifie éprouver) une perspective qui fait reposer la considération morale non pas sur la rationalité ou sur des habiletés cognitives sophistiquées, mais sur la sentience (ou sensibilité consciente), la capacité d'éprouver des

émotions et des affects, bref d'être subjectivement affecté par le monde. On parle ici de conscience au sens d'être capable de ressentir et non de réfléchir. Pour les antispécistes sentientistes, c'est le simple fait d'être un « soi vulnérable », un individu qui se soucie de ce qui lui arrive, qui compte moralement.

Dès qu'on réalise avoir affaire à un individu qui peut souffrir et subir des torts, on devrait reconnaître au minimum le devoir d'éviter de lui faire du mal lorsque c'est possible et raisonnable. On doit éviter de porter atteinte à son intégrité physique et psychologique, de le priver de liberté et de liens sociaux et de le tuer – peu importe son degré d'intelligence, son espèce ou son utilité sociale (Giroux 2017).

On pourrait penser que ce principe de nonmalfaisance est déjà admis dans nos codes de loi qui interdisent la cruauté et les souffrances « non nécessaires ». Malheureusement, le concept de nécessité dans les lois de protection des animaux qui se sont développées depuis le 19<sup>e</sup> siècle a été largement interprété comme synonyme d'utilité. Le principe du « traitement humain » des animaux interdit les traitements cruels, c'est-à-dire les pratiques qui les font souffrir inutilement ou plus que nécessaire pour atteindre nos buts. Il n'exige cependant pas de contester le but. Dès qu'il y a une raison, un bénéfice à tirer du fait d'enfermer, de mutiler, d'accoupler de force et de mettre à mort un animal non humain, les méthodes les moins douloureuses pour atteindre nos objectifs seront non seulement acceptées et tolérées, mais jugées respectueuses et compatissantes.

C'est pourquoi ces lois n'ont pas pu empêcher le développement des pires pratiques des élevages industriels. Il est tout à fait rationnel d'enfermer les truies dans des cages au sein desquelles elles ne peuvent se retourner parce que cela améliore les rendements de mise bas des porcelets. C'est aussi à cause du principe de nécessité qu'il est possible de poursuivre en justice un employé d'abattoir trop violent lorsqu'il frappe des cochons pour les faire avancer alors qu'il lui est permis de castrer un porcelet sans anesthésie en lui arrachant les testicules. Et pourtant, aujourd'hui, à peu près personne n'ose défendre moralement les souffrances infligées aux animaux dans les élevages qui fournissent l'écrasante majorité des produits que nous consommons.

Comment transformer et dénoncer système lui-même et pas seulement les cas exceptionnels ou les plus graves? Comment repenser nos relations avec les animaux? Ce numéro propose des pistes de réflexion pour créer un monde affranchi de la domination humaine. Les auteurs et autrices réuni·es ici sont philosophes, politologues, militant·es, avocat·es, journalistes. Elles réfléchissent à la possibilité d'un monde où la sentience de tous les animaux, y compris des poissons, serait prise en compte, comme le suggère Victor Duran-Le Peuch. La possibilité d'un monde où des espaces de cohabitation interespèces fondés sur des rapports de coopération remplaceraient les élevages, souligne Lucas Krishnapillai dans une entrevue avec Sarah Heiligtag, fondatrice d'un refuge. Mais ce n'est pas tout. Suzanne Zaccour et Axelle Playoust-Braure défendent la nécessité de construire une solidarité politique quotidienne et féministe avec les animaux - comprendre, ici, un monde végane. Valérie Éthier défend les actions directes pour les animaux et Émilie-Lune Sauvé déplore que l'accusation d'anthropomorphisme serve souvent à nier les capacités cognitives et émotionnelles animales. Martin Gibert nous propose une réflexion originale sur le spécisme des algorithmes. Amandine Sanvisens remet en cause la façon dont nous concevons la place des animaux en ville, trop souvent relégués au rang de nuisibles; Sarah Fravica s'empare avec délicatesse d'un sujet sensible : la sexualité animale. Virginie Simoneau-Gilbert retrace quant à elle l'histoire de l'animalisme et sa légitimation croissante dans l'espace public québécois, tandis que Vincent Duhamel s'interroge sur la visite d'extraterrestres amateurs de chair humaine. Enfin, Véronique Armstrong conteste le mythe de l'humain prédateur, pendant que Christiane Bailey développe une critique de l'éthique du bien-être animal. Ensemble, ces textes tissent le fil rouge du présent numéro : interroger, jusque dans des recoins insoupçonnés, ce que signifie lutter contre le spécisme.

#### L'avenir sera-t-il antispéciste?

Si l'humanité poursuit sa trajectoire, elle se dirige vers un avenir où il y aura, d'un côté, de plus en plus d'animaux domestiqués exploités pour l'alimentation, en raison de l'augmentation prévue de la consommation de viande dans un monde qui s'enrichit. De l'autre côté, de moins en moins d'animaux sauvages vivront dans des habitats toujours plus morcelés et pollués. C'est un avenir que peu de gens souhaitent. Mais il y a des raisons d'espérer. Parce que la justice envers les animaux n'est pas simplement une liste de sacrifices de notre part. Il y a beaucoup de bénéfices à protéger les animaux et leurs habitats, notamment en termes de pollution de l'eau, de changements climatiques, de développement de résistance aux antibiotiques et d'épidémies. Nous sommes nombreux et nombreuses à souffrir de voir souffrir les animaux et à aimer les voir heureux, libres et en vie. La plupart d'entre nous avons du mal à regarder les reportages sur ce qu'on fait subir aux animaux dans l'industrie de l'élevage et dans les laboratoires. Cette compassion envers les animaux a longtemps été rejetée dans l'histoire de la pensée occidentale comme de la sensiblerie enfantine ou féminine - ou même comme une forme d'anthropomorphisme. Avec le développement de nos connaissances sur les capacités mentales et sociales des autres animaux, il est devenu difficile de se moquer des personnes qui se soucient d'eux. On ne peut plus prétendre croire que nous sommes les seuls êtres conscients sur Terre.

L'antispécisme nous invite à abandonner l'idée que les êtres humains sont les maîtres et possesseurs des animaux. Il nous invite à cesser de les voir comme des choses, des marchandises qu'on peut acheter, ou encore des ressources naturelles qu'on doit gérer de façon plus « durable ». Nous partageons la planète avec une foule d'individus sentients, souvent très sociaux, qui ont autant le droit d'habiter cette planète que nous, des forêts aux océans, en passant par les villes et les campagnes.

#### Présentation des textes

L'article « De la suprématie humaine aux droits des animaux » de Christiane Bailey présente trois cadres éthiques pour penser la justice de nos relations aux autres animaux. Tout d'abord, l'éthique anti-cruauté, dans laquelle les animaux ne sont protégés qu'en raison des bénéfices que cela apporte aux humain·es. Ensuite, l'éthique du bien-être animal, qui reconnaît que la sentience des animaux nous oblige à ne pas les faire souffrir « sans nécessité », mais ne reconnaît pas le fait de les tuer et de les priver de leur liberté comme un tort. Finalement, les théories des droits des animaux, qui accordent une valeur à la vie et à la liberté des autres animaux en leur reconnaissant des droits fondamentaux. Au-delà de ces trois théories, la contribution de Christiane Bailey plaide pour que l'aide aux animaux soit normalisée et socialement valorisée : quelle que soit notre position philosophique, soutient-elle, nous avons le devoir de leur venir en aide.

Dans « Noyer le poisson pour mieux le manger », Victor Duran-Le Peuch explore la relation de domination entre l'humanité et les poissons. À partir d'une réflexion sur le film Avatar, il s'interroge : pourquoi nous estil si difficile de manifester de la considération pour l'individualité, les capacités mentales et la souffrance de poissons? Pourquoi leur mort n'est-elle pas « pleurable »? Comment penser la solidarité animale avec des espèces éloignées de nous, « altérisées » et dont les mondes habités sont si différents? L'article lance un vibrant appel à l'extension de notre compassion aux animaux aquatiques, parfois oubliés des luttes animalistes.

L'article de **Sarah Fravica** « Les vaches fontelles l'amour? » souligne, à travers une question ironique, la contradiction inhérente logée au cœur du pouvoir reproductif que nous exerçons sur les animaux. Et pour cause. Si la législation criminalise la bestialité en raison de l'incapacité des animaux à consentir aux actes sexuels, l'industrie agroalimentaire est légalement autorisée à poser des actes de nature sexuelle, comme l'insémination artificielle, l'utilisation de cages de viols pour faciliter l'accouplement ou la récolte de sperme. Ce paradoxe (pas de sexe, mais des cages de viols) révèle une utilisation biaisée de l'argument du consentement, et, *in fine*, une conception profondément spéciste de la sexualité animale.

Dans « Les humains qui voulaient être prédateurs : méprise identitaire ou écologique? », Véronique Armstrong développe une réflexion critique du rôle de la prédation dans les éthiques environnementales écocentristes. Les principaux penseurs de cette école ont adhéré à une conception hiérarchique du monde qui valorise la prédation dans le monde naturel et assimile la consommation de viande chez les humains à celles des prédateurs, comme les loups, installant les humains au sommet de la fameuse pyramide

alimentaire. Armstrong mobilise la notion de « lois naturelles », utilisée en éthique écocentriste, pour identifier les différences principales entre la prédation qui est le fait des animaux comme les loups et la prédation qui est le fait des humains (incluant notre consommation des animaux d'élevage). Elle en arrive à la conclusion que la consommation de viande par les humains se fait au détriment des écosystèmes, de la santé génétique des populations de proies, de la santé des humains et de la survie des autres prédateurs. La prédation humaine transgresse de nombreuses limites naturelles et mérite d'être évaluée de façon plus critique par l'éthique écocentriste.

La contribution de Virginie Simoneau Gilbert, « De la protection des chevaux à la défense de tous les animaux : une brève histoire de la cause animale au Québec », retrace l'histoire de la cause animale au Québec et les transformations majeures qui l'ont marquée. Chevaux maltraités et surmenés, bœufs égorgés dans les rues ensanglantées, les villes du 19e siècle n'étaient pas tendres envers les animaux exploités pour l'alimentation et le transport des personnes et des marchandises. Révoltées par le spectacle quotidien de la violence envers les bêtes surmenées, des figures historiques importantes du Québec – principalement issues des classes bourgeoises - ont mis sur pied les premières sociétés de protection des animaux. À mesure que les chevaux sont remplacés par l'automobile et que les femmes réussissent à prendre leur place dans les organismes de défense des animaux, la SPCA de Montréal en viendra à se concentrer davantage sur la création d'un refuge pour les chiens et les chats et, éventuellement, à militer pour la défense de tous les animaux capables de souffrir, se montrant critique de la chasse sportive, de l'industrie de la fourrure et de l'usage des animaux dans les laboratoires.

Dans le texte « Pourquoi les féministes ne mangent pas les animaux », Suzanne Zaccour analyse la proximité des discours qui justifient et même encouragent la violence envers les femmes et celle envers les autres animaux. Elle analyse de façon critique la notion de consentement mobilisée pour voiler la violence et la coercition dans l'industrie de l'élevage, notamment l'idée que les animaux nous « donnent » volontiers du lait et des œufs. Ce qui est en réalité le produit du contrôle implacable des corps et de la reproduction des animaux femelles est présenté comme le résultat d'une relation donnantdonnant. Contestant l'idée selon laquelle manger des animaux est un « choix personnel » qui relève de la sphère privée et non du domaine de la justice et de la sphère publique, Zaccour décortique certains mythes alimentant notre domination impitoyable sur les autres animaux.

Axelle Playoust-Braure s'intéresse, dans « La solidarité animale empêchée », à la manière dont la cause animale est disqualifiée, voire rejetée hors de l'espace politique. Que ce soit à travers les moqueries subies par les véganes ou à travers la répression politique, les personnes éprouvant de l'empathie pour les animaux ont souvent peu d'espaces pour porter haut et fort leur lutte. Comment construire, malgré ces obstacles, des espaces de lutte politique suffisamment solides pour rendre concrète la solidarité envers les animaux? Comment rendre possible les conditions matérielles des combats antispécistes? Le texte s'interroge également sur la manière dont la gauche a longtemps laissé de côté l'antispécisme.

De nombreux animaux vivent au cœur des villes, rappelle **Amandine Sanvisens** dans « Vers des villes plus justes envers les animaux ». Pourtant, ils sont méprisés, tués ou encore privés de liberté. Des animaux liminaires aux animaux sauvages captifs des zoos, notre rapport aux

animaux en ville est d'abord et avant tout une relation de domination : nous les considérons comme des nuisances ou des objets de loisir. Toutefois, des initiatives militantes en provenance d'associations de protection animale sont en train d'émerger, contestant la captivité des animaux à des fins de divertissement et luttant contre les méthodes d'extermination cruelles pour les rats et les pigeons. De fait, rappelle le texte, les animaux liminaires font partie intégrante des villes : la ville est leur maison. Il est donc temps de les y inclure pleinement.

Dans « Les actions directes pour les animaux : l'histoire comme manuel d'instruction », Valérie Éthier analyse l'histoire des actions directes, définies comme des formes de résistance qui visent à contrer l'oppression en place, au bénéfice des victimes, en contournant les institutions au pouvoir. Elle s'intéresse plus particulièrement au Front de libération des animaux (ALF), à Stop Huntingdon Animal Cruelty (SHAC) et aux stratégies pacifiques d'open rescue (sauvetage à visage découvert). À travers ces actions directes, les activistes animalistes ne cherchent pas tant de meilleures conditions pour les animaux que l'abolition de leur exploitation. Et malgré la répression subie, notamment aux États-Unis, l'espoir subsiste : le mouvement pour les droits des animaux continue de croître et de gagner en puissance grâce à son engagement continu.

Le texte d'Émilie-Lune Sauvé, intitulé « Plus fantastique qu'un scénario de Disney : l'anthropomorphisme nuit-il aux animaux? », interroge l'accusation d'anthropomorphisme souvent portée à l'encontre de celles et ceux qui se soucient des animaux. Bien sûr, le monde vécu d'une vache, d'un poisson ou d'un oiseau est sans doute fort différent du monde vécu par un-e humain-e. Toutefois, cette accusation sert trop souvent de rempart contre la reconnaissance

des capacités cognitives et émotionnelles animales. Ce sont plutôt nos propres biais anthropocentristes qu'il faudrait interroger, souligne Émilie-Lune Sauvé. Le test du miroir en est un exemple frappant puisqu'il utilise comme mesure de l'intelligence animale un point de référence humain, se reconnaître dans un miroir, qui n'a aucun sens pour certaines espèces. Ainsi, le texte met en garde contre les préjugés et les biais qui entravent notre compréhension des animaux, dont le monde est bien plus complexe que ce que la catégorie « animal » laisse entendre.

Dans « Questions d'éthique intergalactique », Vincent Duhamel propose une expérience de pensée qui questionne la légitimité et la rationalité du spécisme. Imaginons que des extraterrestres viennent nous rendre visite pour goûter à de la chair humaine. Comment pourrions-nous les en dissuader? Leur dire qu'ils ne peuvent pas nous tuer parce que nous sommes des humains n'aurait évidemment pas de poids, mais nous pourrions peut-être les convaincre en faisant appel à leur sens moral. S'appuyant sur la thèse de Peter Singer selon laquelle la raison est comme un escalier mécanique qui mène à prendre une perspective de plus en plus impartiale, Vincent Duhamel considère que nous avons toutes les raisons de penser que des extraterrestres développés technologiquement seraient assez moralement avancés pour prendre en considération nos intérêts - peu importe que nous soyons moins intelligents ou moins cognitivement sophistiqués qu'eux.

Martin Gibert réfléchit aux conséquences des algorithmes sur les animaux. Il propose trois scénarios et en vient à la conclusion que c'est le scénario pessimiste qui est le plus probable. Il distingue différents types de torts causés aux animaux, des dommages directs (drones de chasse, automatisation des élevages et des

abattoirs, etc.) aux dommages épistémiques (renforcement de croyances injustifiées) en passant par les stéréotypes dévalorisants. Bien sûr, dans une perspective plus optimiste, l'intelligence artificielle pourrait aussi contribuer à améliorer nos capacités à communiquer avec les animaux, à décoder leur langage et à mieux comprendre leurs besoins et leurs intérêts. Elle pourrait également contribuer à réduire les torts causés aux animaux en suggérant des recettes à base de produits végétaux, par exemple, et fournir des informations qui ne propagent pas le spécisme, qui atténuent les croyances non justifiées à l'égard des animaux ainsi que les stéréotypes dévalorisants à leur endroit. Pour le moment, cependant, la société spéciste dans laquelle nous vivons se traduit par des algorithmes (de recommandation et de génération) qui sont contre les animaux.

Dans son entretien avec Sarah Heiligtag, Lucas Krishnapillai met de l'avant les sanctuaires comme des exemples de cohabitation hors exploitation avec les animaux. Grâce à deux projets, Hof Narr et Transfarmation, le refuge de Sarah Heiligtag propose de transformer les relations humaines et animales. Hof Narr est une ferme véganique accueillant des animaux de ferme sauvés de l'exploitation agricole qui démontre la viabilité de la production alimentaire véganique. Quant à Transfarmation, il s'agit d'un programme visant à aider les agriculteurs à passer de l'agriculture traditionnelle à l'agriculture véganique. Ces initiatives permettent d'entrevoir des alternatives à l'exploitation animale.

#### **Notices biographiques**

Christiane Bailey (https://christianebailey.com) est coordonnatrice du Centre de justice sociale de l'Université Concordia. Elle a publié, avec Jean-François Labonté, La philosophie à l'abattoir. Réflexions sur le bacon, l'empathie et l'éthique animale chez Atelier 10. Elle a également publié des articles sur les capacités morales des animaux et les approches écoféministes de la libération animale.

Alexia Renard est doctorante en science politique et chargée de cours. Elle est l'autrice, avec Virginie Simoneau-Gilbert, de Que veulent les véganes? La cause animale, de Platon au mouvement antispéciste chez Fides, et de La cause animale chez Écosociété.

#### Références

Giroux, V., (2017). Contre l'exploitation animale. Un argument pour les droits fondamentaux de tous les êtres sensibles. Lausanne : L'Âge d'Homme.

# Partie 1 Quelle justice pour quels animaux?

#### De la suprématie humaine aux droits des animaux

#### Par Christiane Bailey

Nos institutions sont largement héritées d'un cadre éthique qui ne reconnaît pas d'importance morale aux autres animaux, mais seulement aux humain·es. Or, peu de gens défendent aujourd'hui un anthropocentrisme moral aussi fort. Ce texte présente trois approches : la vieille éthique anti-cruauté (défendue par Thomas d'Aguin et Emmanuel Kant), l'éthique du bien-être animal (qui fait aujourd'hui consensus) et les théories des droits des animaux (qui dénoncent la suprématie humaine et la légitimité de l'exploitation animale). Au-delà de leurs désaccords, réformistes et abolitionnistes devraient s'entendre sur une transition alimentaire végétale, sur l'importance de normaliser l'aide aux animaux et de condamner les lois qui criminalisent les activistes.

#### La suprématie humaine et l'éthique anti-cruauté

La position traditionnelle selon laquelle nous n'avons pas de devoirs moraux envers les autres animaux - parce qu'ils n'appartiennent pas à notre espèce (spécisme direct) ou parce qu'ils ne sont pas assez intelligents ou rationnels (spécisme indirect, appelé aussi capacitisme) - est de plus en plus contestée. En quoi le fait qu'une poule ne soit pas un être humain justifie-t-il de l'enfermer dans une cage dans laquelle elle ne peut étendre ses ailes? Que les cochons ne fassent pas de philosophie ne justifie pas de les castrer sans anesthésie pour épargner aux consommateur·ices le goût désagréable que les hormones donnent à leur chair. Ni l'espèce, ni les capacités cognitives sophistiquées ne sont moralement pertinentes lorsqu'il s'agit des intérêts les plus fondamentaux des individus sentients à ne pas souffrir, à ne pas être enfermés et à rester en vie.



Élevage de cochons en Montérégie au Québec Octobre 2023

C'est pourtant cette conception qui a dominé la pensée occidentale depuis plus de 2 000 ans et qui fonde nos institutions juridiques et politiques. Les animaux ont été historiquement considérés comme des propriétés, des bêtes de labeur et des ressources. Les animaux domestiqués sont des marchandises qu'on peut acheter et vendre, enfermer et mutiler, reproduire et tuer lorsqu'on en tire un bénéfice (seule la cruauté gratuite ou sadique était condamnée). Les animaux dits « sauvages » sont des ressources naturelles, des sans-droits qu'on peut tuer et déposséder de leurs territoires, de leurs habitats et de leurs moyens de subsistance. Dans un cadre humaniste suprémaciste, les animaux non humains sont des êtres inférieurs dont les besoins ne comptent pas (du moins pas directement) dans nos décisions éthiques et politiques.

Toutefois, de nos jours, peu défendent l'idée que nous n'avons aucune obligation envers les animaux. La plupart des gens rejettent la théorie des devoirs indirects au cœur de la vieille éthique anti-cruauté : les animaux peuvent souffrir et cela compte moralement. S'il n'est pas acceptable de mettre un chat dans un four à micro-ondes, ce n'est pas simplement parce que cela risque de développer des tendances potentiellement sadiques et cruelles qui pourraient se retourner contre les humain·es. C'est aussi parce que le chat est un être sentient, doué d'une vie psychologique, d'une existence subjective qui ressent ce qui lui arrive à la première personne. Les êtres conscients importent pour eux-mêmes indépendamment de leur utilité pour les autres. Mais à quel point comptent-ils? C'est ici que les avis divergent.

## Les animaux comptent mais pas tant que ça : l'éthique du bien-être animal

La position la plus courante se résume à l'idée qu'on ne doit pas user de violence inutilement ou sans nécessité. Déterminer ce que signifie « sans nécessité » est précisément au cœur des débats : peut-on légitimement faire du mal aux animaux, les reproduire de force, les enfermer et les tuer pour le plaisir? Le profit? Les traditions? La connaissance? La santé? L'auto-défense? À partir de quand leurs intérêts à ne pas souffrir, à ne pas être tués et à vivre librement imposent-ils des limites à la poursuite de nos propres intérêts? Si l'humanisme suprémaciste choisit toujours de faire prévaloir les intérêts humains, le mouvement des droits des animaux conteste cette idée.

On distingue traditionnellement deux camps : les réformistes et les abolitionnistes. Les réformistes tentent d'améliorer le sort des animaux en renforçant les lois de protection sans contester le cadre juridique qui les considère

comme des choses à notre service. Ces approches réformistes sont souvent dites « welfaristes » parce qu'elles travaillent à l'adoption de normes de protection du bien-être des animaux (« welfare », en anglais). Mais elles s'appuient sur une éthique du bien-être animal qui se distingue d'une approche par les droits. Il s'agit de réduire la souffrance et la détresse que nous causons aux animaux en améliorant les standards de traitement dans les industries qui les utilisent, mais sans avoir à remettre en question leur statut légal subordonné. Les abolitionnistes rejettent le statut de propriété des animaux et notre droit à les enfermer, à les asservir et à les tuer. Ces approches plus radicales contestent la légitimité de la suprématie humaine et visent à abolir l'exploitation institutionnalisée des animaux en les reconnaissant comme sujets de droits.

Dans les débats publics, malheureusement, le concept de « droits des animaux » est utilisé de manière équivoque. C'est ainsi qu'on présente comme défendant les droits des animaux les personnes engagées à améliorer les conditions de leur exploitation, comme agrandir leurs cages ou enrichir les bâtiments dans lesquels ils sont maintenus captifs. Cela mène à des confusions.

L'éthique du bien-être animal est une avancée sur l'éthique anti-cruauté (qui ne condamne que les violences envers les animaux qui sont susceptibles d'affecter les êtres humains) puisqu'elle reconnaît que les animaux comptent moralement directement pour eux-mêmes. Cette approche est cependant largement impuissante pour améliorer leur situation.

#### Critiques de l'éthique du bien-être animal

Même si elles reçoivent l'appui de la majorité, les lois de protection des animaux sont peu exigeantes, rarement appliquées et incapables de les protéger efficacement. Le développement de l'éthique du bien-être animal n'a pas permis d'empêcher les pires pratiques des élevages intensifs et ne peut rien contre l'augmentation du nombre d'animaux exploités et tués, parce que ce cadre moral ne se concentre que sur la souffrance des animaux et ne considère pas le fait de les tuer ou de les enfermer comme un tort. Puisqu'il ne leur reconnaît pas un intérêt à être libres et à rester en vie, le welfarisme est également impuissant à contrer les nouvelles utilisations des animaux, notamment liées au développement des biotechnologies et des modifications génétiques.

Une telle éthique ne questionne donc que les *méthodes*, les façons d'asservir et de tuer les animaux, et non notre droit à le faire. Tant que la technique utilisée les fait moins souffrir qu'une autre méthode possible, elle sera dite compatissante et « *humane* ». Le nombre d'animaux utilisés n'a pas de pertinence morale parce que la vie d'un animal n'a aucune valeur : il n'est pas interdit de tuer un animal domestique (ou qui nous appartient) lorsqu'on en tire un bénéfice. Cela ne vaut pas seulement pour les cochons et les poulets, mais également pour nos chiens et nos chats qu'on peut amener chez le vétérinaire pour exiger une euthanasie « de convenance » parce qu'ils sont devenus encombrants.

Le sort des animaux inutiles est révélateur de la myopie morale du welfarisme. Puisque tuer des animaux n'est pas un tort, il est tout à fait légal de broyer les poussins mâles à la naissance parce qu'ils sont inutiles à l'industrie des œufs, de se débarrasser des porcelets malades ou blessés en leur fracassant le crâne sur le mur (une méthode économique qui ne requiert pas la présence d'un vétérinaire) ou de gazer les animaux utilisés dans les laboratoires une fois l'expérience terminée. Tout ce que les welfaristes peuvent exiger, ce sont

des techniques moins douloureuses, pour autant, bien sûr, que ces méthodes restent profitables.

Les réformes sont largement inefficaces, mais aussi contre-productives puisqu'elles permettent de légitimer le système, de donner bonne conscience aux consommateur-ices. L'industrie nous rassure à grands coups de « humane washing » : il existe des normes éthiques respectueuses des animaux. On développe des certifications en matière de bien-être animal, comme des œufs de poules « en liberté » alors que les pratiques ont, dans les faits, peu changé.

Par ailleurs, adopter un cadre welfariste ciblant la « cruauté » et les « souffrances inutiles » invite les applications ethnocentristes de la protection des animaux. Les lois existantes exemptent les pratiques courantes de l'industrie, c'est-à-dire les pratiques acceptées par la majorité. Le cadre légal actuel ne peut que cibler la psychopathie individuelle (comme la cruauté sadique) et les pratiques des minorités ou des étrangers (abattage halal, soupe aux ailerons de requins, viande de chiens, chasse aux baleines, etc.). Par définition, les pratiques « cruelles » sont celles qui ne sont pas d'usage commun dans la société majoritaire. Ces petites victoires pour les animaux laissent pourtant le système intact et rendent difficile la solidarité avec les autres luttes de justice sociale.

Une raison centrale qui rend l'éthique du bien-être animal impuissante à changer les choses réside dans l'adhésion, souvent implicite, à une stricte hiérarchie morale selon laquelle les humain·es comptent plus que les autres animaux. Dans un tel cadre, dès lors qu'il y a des intérêts humains en jeu, ils auront généralement préséance sur ceux des animaux : même un intérêt humain secondaire outrepasse les intérêts les plus fondamentaux des animaux. L'intérêt économique d'un propriétaire aura plus d'importance que

l'intérêt de « ses » cochons à ne pas souffrir, à vivre librement et à rester en vie (Francione 1996).

Enfin, les approches welfaristes sont peu cohérentes d'un point de vue théorique. D'une part, nous admettons que nous avons des devoirs envers les humain·es, non parce qu'ielles sont des individus rationnels capables d'assumer des obligations morales et légales, mais parce qu'ielles sont des individus sensibles et vulnérables qui se soucient de ce qui leur arrive. C'est cette conception qui permet de défendre les droits de tous les êtres humains - particulièrement des plus vulnérables (enfants, personnes âgées ou en perte d'autonomie, etc.). D'autre part, nous reconnaissons que de nombreux animaux ont aussi une vie psychologique et une expérience subjective. Comment justifier de ne pas appliquer nos principes de façon cohérente? Si nous rejetons (avec raison) le critère des capacités cognitives sophistiquées dans le cas des humain·es, comment justifier d'utiliser ce même critère pour exclure les animaux?

Que le réformisme welfariste soit théoriquement incohérent explique que les changements législatifs qui en découlent le soient aussi. La réforme du code civil en 2015 affirme que les animaux ne sont pas des choses – ils sont des êtres sensibles avec des impératifs biologiques – mais déclare que le régime juridique des biens s'applique toujours à eux.

#### Les théories des droits des animaux

Le mouvement pour les droits des animaux s'oppose à la conception instrumentale des animaux présupposée par le welfarisme, mais aussi par les approches écologistes qui considèrent les animaux comme des ressources et des représentants interchangeables d'une espèce valorisée en fonction de son utilité, de

son rôle écosystémique ou de sa contribution à la biodiversité. Pour les théories des droits, les animaux ne sont pas des êtres inférieurs qui existent pour nous servir, mais des « fins en eux-mêmes », des individus à part entière qui ont leur propre vie à vivre et que nous devons respecter. Il importe de reconnaître aux animaux à la fois des droits moraux et juridiques (comme le revendiquent la première génération des théories des droits des animaux), mais aussi des droits sociaux et politiques (comme le proposent les approches relationnelles et zoopolitiques).

Les théories traditionnelles des droits des animaux, comme celles de Tom Regan et Gary Francione, insistent sur certaines obligations de base envers tous les êtres sentients, notamment le devoir d'éviter de leur faire du mal. Elles défendent l'abolition de l'exploitation commerciale et institutionnalisée des animaux. La philosophe québécoise Valéry Giroux a développé un argument en faveur de la reconnaissance des droits de la personne aux animaux sentients, comme le droit à l'intégrité physique, à la liberté corporelle et à ne pas être tué (Giroux 2017). Les animaux ne sont pas seulement des êtres vulnérables qui peuvent souffrir, mais des individus qui méritent le respect de leur liberté, de leur intégrité physique et psychologique, de leurs relations sociales et de leur vie.

Reconnaître ces droits de base implique de transformer profondément nos institutions et nos pratiques. Le statut de marchandises et de ressources des animaux est au cœur de nos économies et de nos traditions. L'élevage, le travail forcé, la captivité dans les zoos et les cirques, la chasse sportive et les autres formes d'exploitation des animaux sont un usage injustifié de notre pouvoir. L'élevage repose sur le fait de brimer les intérêts fondamentaux des animaux : de violer leur intégrité physique (reproduction forcée,

castration, mutilations, etc.), de les priver de la liberté de vivre selon leurs volontés, de séparer les mères de leurs petits et de les tuer lorsqu'ils sont assez engraissés, lorsqu'elles ne sont plus assez productives (dans le cas des vaches laitières, des poules pondeuses et des truies de reproduction) ou lorsqu'ils sont inutiles ou encombrants.

Dès qu'on a accès à une alimentation végétale saine et abordable, choisir de faire du mal aux animaux pour de la nourriture dont on n'a pas besoin n'est pas un droit, mais un privilège injuste. Cela ne signifie pas qu'il est toujours possible d'éviter les produits animaux, mais il s'agit d'un engagement à éviter d'appuyer les pratiques et les industries qui reposent sur l'exploitation et la mise à mort des animaux et à encourager le développement de solutions de rechange (Giroux et Larue 2017).

#### Les théories relationnelles et zoopolitiques

Plusieurs contestent que le projet d'abolir les élevages, les abattoirs et le commerce des animaux signe la fin des vaches, des cochons et autres animaux domestiqués dans nos sociétés. Les théories traditionnelles des droits des animaux se limitent à établir une courte liste d'interdictions et de droits négatifs (ne pas tuer, enfermer, etc.). Or, il n'est pas suffisant d'établir ce qu'on ne doit pas infliger aux animaux, il faut aussi reconnaître nos obligations positives à leur endroit et développer des relations plus justes et empathiques envers eux.

La justice envers les animaux n'implique pas nécessairement de couper toutes formes de relations avec eux, mais exige de pratiquer une éthique du dialogue interespèce (Josephine Donovan) qui vise à laisser les animaux faire des choix quant aux relations qu'ils aimeraient avoir avec nous (si, bien sûr, ils en veulent). Cet appel

à porter attention à ce que veulent les animaux et à susciter leur agentivité est caractéristique du « tournant politique » en éthique animale. L'ouvrage le plus représentatif de cette perspective est *Zoopolis* qui propose différents statuts politiques pour les animaux et nous invite à les voir non seulement comme des individus vulnérables qui peuvent souffrir, mais comme des voisins, des amis, des concitoyens et des membres de communautés, à la fois des nôtres et des leurs (Donaldson et Kymlicka 2011, p. 24).

Zoopolis propose une théorie à deux niveaux. Les animaux en tant qu'êtres sentients possèdent certains droits universels de base, qui impliquent que nous avons le devoir de ne pas leur faire de tort. En plus de ces droits fondamentaux attribués à tout individu en tant que soi vulnérable, les animaux devraient aussi avoir des droits sociaux et politiques, c'est-à-dire des droits différenciés selon leurs relations à nos communautés. Les animaux domestiques, par exemple, devraient être considérés comme des membres d'une société partagée avec nous. En tant que membres, ils ont droit à certains services publics, comme le système de soins de santé, les services d'urgence, le transport collectif, etc.

Si cela semble farfelu, il faut souligner que la loi québécoise sur le bien-être et la sécurité de l'animal impose depuis 2015 des obligations de fournir des soins médicaux aux animaux domestiques et de leur permettre de faire de l'exercice et de socialiser. Cette loi est une avancée à plusieurs égards, mais elle exclut les animaux les plus exploités et abusés dans nos sociétés : les animaux utilisés pour l'élevage. Pourtant, les cochons, les vaches et les poules sont des animaux domestiqués au même titre que les chiens. Leur domestication remonte à des dizaines de milliers d'années. Ils ne sont plus adaptés à vivre indépendamment des humain·es. Ils ont

contribué de multiples façons au développement de nos sociétés, ils en font désormais partie et devraient être reconnus comme membres de nos communautés.

Donaldson et Kymlicka proposent de leur reconnaître le statut de citoyens de sociétés humaines-animales mixtes. Cela signifie que leurs besoins devraient compter dans la détermination du bien commun et qu'ils devraient être représentés dans nos décisions politiques, mais aussi qu'ils devraient être amenés à participer aux décisions qui les concernent. Il faut éviter de décider unilatéralement de ce qui est le mieux pour eux en leur permettant de faire des choix significatifs sur les façons dont ils veulent vivre. Cela implique de ne pas simplement envisager les animaux comme des êtres sensibles qui peuvent souffrir, mais aussi comme des agents et des sujets sociaux capables de communiquer leurs préférences et d'apprendre à se comporter de façon respectueuse avec les autres.

Les sanctuaires pour animaux de ferme sauvés des abattoirs offrent une rare occasion d'apprendre ce que ces animaux veulent et quel genre de vie ils aimeraient mener. Cela permet de mettre en pratique des relations humaines-animales qui ne sont pas fondées sur l'exploitation et d'offrir un aperçu de ce à quoi pourrait ressembler une société plus juste envers les animaux domestiqués (Donaldson et Kymlicka 2015).

Les animaux liminaux et sauvages : droits de résidence et d'auto-détermination

On a tendance à penser que les animaux sauvages vivent au loin, indépendamment de nous, dans une nature « sauvage » et que la justice envers eux exige simplement de les laisser tranquilles. La première génération des théories

des droits alimentait une telle conception en défendant un principe de non-interférence dans la vie des animaux sauvages. Nous devrions éviter de leur causer des torts directs et des nuisances indirectes, de nous approprier leurs ressources et de détruire ou de polluer leurs territoires, mais nous n'aurions pas à leur porter secours et à les protéger des maladies, du climat, des prédateurs, etc. Or, cette politique de noninterférence est peu utile en pratique : la plupart des animaux dits « sauvages » ne vivent pas dans une nature lointaine, mais doivent composer quotidiennement avec des infrastructures humaines, des routes, des bâtiments, des déchets et des polluants, etc. Quelles sont nos obligations à leur égard?

Zoopolis propose de distinguer entre (1) les animaux sauvages qui vivent indépendamment des sociétés humaines et (2) les animaux liminaux qui partagent nos villes, nos villages et nos champs. Dans le cas des animaux qui recherchent activement les infrastructures humaines ou qui ont dû s'adapter à nos sociétés en raison de la perte de leurs habitats, une société juste doit leur reconnaître des droits de résidence. Les animaux comme les écureuils, les ratons laveurs, les pigeons et autres membres de la faune urbaine ont le droit de vivre où ils sont. Il faut cesser de les traiter comme des intrus et des pestes à exterminer pour mettre en place des campagnes d'éducation visant à les protéger et tenir compte de leurs besoins dans l'urbanisme et l'organisation de nos sociétés.

Pour ce qui est des animaux réellement sauvages qui fuient les humain·es et s'efforcent de vivre loin de nous, Zoopolis propose de penser la justice envers eux sur le modèle des relations internationales entre communautés souveraines. Il s'agit de respecter leur autonomie en leur reconnaissant des droits territoriaux et

des droits à l'auto-détermination. La souveraineté est un outil politique visant à protéger des nations de l'ingérence étrangère, de l'invasion et de la colonisation. Cela ne signifie pas qu'il soit interdit d'intervenir pour les aider, mais que nos interventions doivent éviter de les rendre dépendants à long terme et viser à rétablir leur autonomie.

#### Conclusion: La libération animale en actions

En dépit des désaccords entre réformistes et abolitionnistes sur ce à quoi ressembleraient des sociétés justes envers les animaux, les deux camps devraient s'entendre pour entamer une transformation profonde de nos institutions. Dans les discours populaires, on a tendance à présenter le véganisme et les actions directes pour aider les animaux comme étant la mise en œuvre d'une perspective antispéciste abolitionniste ou « radicale ». Pourtant, même les « omnivores consciencieux » (les gens qui trouvent les élevages industriels abominables et militent pour des réformes) ont le devoir de manger végétalien la plupart du temps puisque des petits élevages extensifs impliquent de réduire énormément productions animales. Réformistes abolitionnistes devraient donc s'accorder sur une rapide transition végétale de l'industrie agroalimentaire.

La loi québécoise affirme désormais que les animaux sont des êtres sensibles et qu'il s'agit d'une responsabilité individuelle et collective de veiller aux individus qui dépendent de nos soins. Or, lorsque l'État échoue à les protéger, c'est le devoir des citoyens et des citoyennes d'agir. Les activistes qui entrent sans permission dans les élevages et les abattoirs pour porter secours aux animaux et alerter la population rendent un service à la société en fournissant des informations

essentielles pour des débats publics informés et des décisions éclairées (autrement que par des sources de l'industrie).

On reproche souvent aux actions directes d'être inutiles, même contre-productives. Les sauvetages n'aident qu'un nombre insignifiant d'animaux et les actions illégales donnent une image négative des activistes. Il est vrai que ces actions ne peuvent sauver qu'un nombre ridicule d'animaux, mais chaque individu compte. Même si l'on a une position modérée qui s'en tient à l'orthodoxie morale selon laquelle les animaux comptent, mais moins que les humain·es, comment justifier de ne pas leur venir en aide? La plupart des gens sont moralement révoltés par l'élevage industriel et considèrent abominable de maintenir un animal dans une cage dans laquelle il ne peut se retourner ou étendre ses ailes. Le simple fait qu'il y ait des lois qui prohibent de leur venir en aide ou d'aller voir ce qui s'y passe n'est pas une justification suffisante pour les abandonner à leur sort. La désobéissance à des lois injustes joue un rôle vital dans les progrès sociaux.

Le but des activistes n'est pas de se faire aimer, mais de forcer des débats sur les violences et les privations qu'on inflige aux animaux (TVA 2023). C'est précisément parce que ces actions sont efficaces et menacent les profits des industries les plus puissantes de la planète (agro-alimentaire, extractivistes, laboratoires scientifiques et pharmaceutiques, etc.) que le mouvement animaliste fait face à une répression croissante depuis les années 1990. Même au Canada, de plus en plus de lois menacent les lanceur·euses d'alerte de sanctions très sévères et même de peines de prison.

On ne peut pas demander à tout le monde de risquer sa liberté pour sauver des animaux, mais on doit normaliser et encourager le fait de les aider. Au-delà des théories antispécistes, la cause animale est d'abord un mouvement social, un réseau de personnes qui se consacrent aux animaux abusés et abandonnés en leur portant secours. Ce travail de care est largement accompli par des femmes qui composent la majorité des activistes animalistes. On a ridiculisé le souci des animaux comme « une pitié de femmes » (Spinoza), une sensiblerie irrationnelle, et on a présenté les militantes anti-vivisection comme des folles. On tente maintenant de les faire passer pour de dangereuses criminelles, voire des terroristes. Il est cependant permis d'espérer que contester les droits de propriété sur les animaux soit facilité par les avancées de la cause féministe qui rejette l'existence d'une sphère privée dans laquelle il est acceptable d'abuser des individus vulnérables et de se prétendre à l'abri des revendications de l'éthique et de la justice.

Il y a une foule de choses que nous pouvons individuellement faire pour aider les animaux, mais c'est un devoir collectif d'instaurer des politiques publiques, des institutions et des démocraties antispécistes et zooinclusives intégrant les intérêts et les besoins des animaux.

#### Notice biographique

Christiane Bailey (https://christianebailey.com) est coordonnatrice du Centre de justice sociale de l'Université Concordia. Elle a publié, avec Jean-François Labonté, La philosophie à l'abattoir. Réflexions sur le bacon, l'empathie et l'éthique animale chez Atelier 10. Elle a également publié des articles sur les capacités morales des animaux et les approches écoféministes de la libération animale.

#### Références

Adams, C., et Gruen, L., (2014). Ecofeminism: Feminist Intersections with Other Animals and the Earth. New York: Bloomsbury.

Best, S., et Nocella, A. J. (2004). Terrorists or Freedom Fighters? Reflections on the liberation of animals. New York: Lantern Books.

Dardenne, É. (2023). Considérer les animaux. Une approche zooinclusive. Paris : PUF.

Donaldson, S., et Kymlicka, W., (2011). Zoopolis. A Political Theory of Animal Rights. Oxford: Oxford University Press.

Donaldson, S., et Kymlicka, W., (2014). Animal Rights, Multiculturalism and the Left. Journal of Social Philosophy. 45(1), 116-135.

Donaldson, S., et Kymlicka, W., (2015). Farmed Animal Sanctuaries: The Heart of the Movement? Politics and Animals. 1. Disponible sur: https://journals.lub.lu.se/pa/article/view/15045

Donaldson, S., et Kymlicka, W., (2016). Make It So: Envisioning the Zoopolitical Revolution. Dans: P. Cavalieri, dir. Philosophy and the Politics of Animal Liberation. New York: Palgrave Macmillan, p. 71-116.

Donaldson, S., et Kymlicka, W., (2023). Doing Politics with Animals. Social Research. 90(4), 621-647.

Donovan, J., (2006). Feminism and the Treatment of Animals: From Care to Dialogue. Signs. 31(2), 305-329.

Francione, G. L., (1996). Rain Without Thunder: The Ideology of the Animal Rights Movement. Philadelphia: Temple University Press.

Giroux, V., (2017). Contre l'exploitation animale. Un argument pour les droits fondamentaux de tous les êtres sensibles. Lausanne : L'Âge d'Homme.

Giroux, V., (2020). L'Antispécisme. Paris : PUF.

Giroux, V. et Larue, R., (2017). Le véganisme. Paris : PUF.

Kymlicka, W., (2018). Human Rights without Human Supremacism. Canadian Journal of Philosophy, 48(6), 763-792, Trad. fr. par Frédéric Côté-Boudreau disponible sur : https://lamorce.co/les-droits-humains-sans-suprematie-humaine/

Lazare, J., (2020). Ag-Gag Laws, Animal Rights Activism, and the Constitution: What is Protected Speech?. Alberta Law Review 83. 58(1), 83-106. Disponible sur: https://canlii.ca/t/to6z

Potter, W., (2011). Green Is the New Red: An Insider's Account of a Social Movement Under Siege. Monroe: City Lights Publishers.

Regan, T., (1983). The Case for Animal Rights. Berkeley: University of California Press.

TVA, (2023). Production de porcs. Des conditions d'élevage épouvantables dans une maternité de Lanaudière (25 octobre). Disponible sur : https://www.tvanouvelles.ca/2023/10/25/production-deporcs-des-conditions-delevage-epouvantables-dans-une-maternite-de-lanaudiere

#### Noyer le poisson pour mieux le manger

#### Par Victor Duran-Le Peuch

J'ai été frappé, en regardant le second volet du film Avatar - La voie de l'eau, de constater à quel point les poissons sont traités différemment de la plupart des autres animaux. Alors que les Na'vi, l'espèce humanoïde habitant la planète Pandora où se déroule l'intrigue, peuvent forger un lien privilégié avec de nombreux animaux en connectant une queue avec des prolongements nerveux qui sort de l'arrière de leur crâne, ce n'est pas le cas pour les poissons. Le contraste est d'autant plus fort avec d'autres animaux aquatiques avec lesquels les Na'vi communiquent, semblables aux mammifères marins qu'on connaît sur Terre. Avec eux, les Na'vi ont développé des relations riches de protection et de soin mutuels, et leur mise à mort est vécue comme un drame et une injustice condamnable; tout à l'inverse, les poissons sont chosifiés et ne semblent être là que pour faire joli et participer à l'équilibre des écosystèmes en étant la proie d'autres animaux, et en étant pêchés par les Na'vi...

Cette hiérarchie implicite dans Avatar correspond malheureusement très bien à la hiérarchie entre les espèces établie par les humain·es sur Terre, les poissons faisant partie des animaux les moins considérés (avec les insectes notamment), et aussi les plus dénigrés et exploités.

#### On n'habite pas le même monde

« Comme un poisson dans l'eau » : c'est le nom que j'ai fini par donner, après mûre réflexion, au balado que j'ai lancé dans le but d'informer sur ce qu'est le spécisme, de réfléchir et de s'armer pour pouvoir mieux lutter collectivement contre cette oppression. « Comme un poisson dans l'eau » est une expression qui signifie être à son aise, se sentir bien, être dans son élément.

J'ai passé beaucoup de temps dans mon enfance à me baigner : je pouvais y passer des heures sans me lasser, à explorer, ressentir la dynamique de certains de mes mouvements, rester en apnée dans les profondeurs et me sentir l'espace de quelques instants dans un autre monde. L'eau était mon élément, me disais-je. Cela m'a-t-il pour autant rendu plus sensible à ce que peuvent être les expériences des poissons dans ce même élément? Eh bien, au risque de décevoir : pas du tout... Je ne me posais pas une seconde la question de ce que pouvaient ressentir ces animaux que j'apercevais autour de moi. Même élément : l'eau ; mais des univers différents, entre mon monde humain et les autres mondes animaux que je prenais si peu en considération, que je remarquais à peine... C'était comme si les poissons faisaient simplement partie du décor, n'étaient que des éléments de cette toile de fond qu'est censée être la « nature », et non des êtres sentients avec des vies subjectives qui habitaient comme moi leur environnement. Un peu comme les poissons détenus dans des aquariums dans un but esthétique, qui sont rarement considérés dans leur individualité tels que le sont d'autres animaux dits de compagnie comme les chiens et les chats.

Tous les animaux exploités par les humain·es sont altérisés, c'est-à-dire construits comme radicalement « autres », essentiellement différents de nous et étrangers. L'altérisation n'est pas le simple constat d'une différence entre plusieurs groupes, mais bien plutôt l'utilisation d'une différence (réelle ou fictive) pour anéantir tout

sentiment de ressemblance ou de connexion entre des personnes : c'est une construction politique et normative d'infériorisation qui entérine la domination. Il semble que, pour les poissons, ce processus aille encore plus loin, au point qu'ils ne sont le plus souvent pas même reconnus dans la dignité et la singularité de leur existence. Ils ne sont pas considérés comme des « autres » que nous pouvons rencontrer - des individus à part entière, bien que très différents de nous - mais sont réduits à des éléments du paysage. Malcom Ferdinand parle pour cette raison de « refus du monde » par rapport aux captifs africains dans le cadre de l'esclavage colonial, écrivant : « La rencontre première de l'Européen négrier avec l'Africain captif qui sera réduit en esclavage s'est faite sans adresse, sans dialogue, c'est-à-dire sans cette considération première d'un autre dont le visage commande la reconnaissance d'un irréductible » (Ferdinand 2016, p. 92).

La désindividualisation des poissons semble ainsi poussée à l'extrême par rapport à celle qu'ont à subir les autres animaux : certes, on exploite les vaches et les poulets en les considérant comme bien inférieur·es aux humain·es, mais les poissons peinent parfois à être seulement considérés comme des animaux. Dans nos représentations, ils n'existent presque pas pour eux-mêmes. Leur exploitation est alors une forme d'évidence qui se passe complètement de justification explicite : il n'est même pas besoin de déclarer leur infériorité supposée, puisqu'ils sont d'emblée réduits au rang d'objets. Or, on n'a pas besoin de justifier que les objets nous sont inférieurs pour les utiliser.

Il conviendrait déjà de commencer par là : faire accepter que les poissons sont des individus qui vivent dans un monde qui leur est propre, qui diffère du nôtre et qu'ils habitent à leur manière. On pourrait alors reconnaître leurs différences avec nous et les formes de perception, d'agentivité,

d'expression et de résistance qui leur sont propres, sans que cela ne doive mener à interpréter ces différences comme le signe de leur infériorité ou de l'impossibilité de considérer leurs intérêts.

#### On sous-estime leurs capacités mentales

Les poissons sont probablement un des groupes d'animaux vis-à-vis desquels on constate le plus grand écart entre l'état du savoir scientifique quant à leurs capacités et les croyances du grand public... D'une certaine manière, cela n'a rien de surprenant, car les connaissances à leur sujet ont considérablement augmenté ces dernières années et les découvertes vont en s'accélérant. On sait désormais qu'ils peuvent avoir une excellente mémoire (y compris les poissons rouges, ne vous fiez pas aux expressions!), que certains peuvent faire des mathématiques, d'autres utiliser des outils et même se transmettre des techniques, tels que les poissons-archers qui apprennent à cracher un jet d'eau sur leur proie pour les attraper. On sait que des poissons ont des cultures et des traditions qu'ils se transmettent d'une génération à la suivante, par exemple les gorettes jaunes qui apprennent de leurs anciens les chemins à suivre dans un environnement; beaucoup d'entre eux ont des vies sociales riches, et certains peuvent même coopérer entre espèces très différentes. Il a même été montré que les labres nettoyeurs ont conscience d'eux-mêmes en se regardant dans un miroir; cette prouesse a d'ailleurs tellement surpris la communauté scientifique que la fiabilité de ce test du miroir, pourtant utilisé jusqu'alors pour attester de la conscience de soi chez de nombreuses espèces, a alors été remise en question. Comment penser que le test est adéquat, si on en vient à conclure que des poissons peuvent le réussir avec brio? Le double standard est complet (Moro 2023).

Plus que jamais, donc, on sait à quel point les capacités cognitives des poissons sont complexes. Mais pourquoi continue-t-on d'être surpris·es à chacune de ces découvertes? Il me semble qu'on a du mal à sortir d'une conception du monde pourtant complètement dépassée : l'idée d'une échelle des êtres qui hiérarchise les espèces, selon laquelle notamment « l'humain est l'espèce la plus évoluée » et « les poissons sont des animaux inférieurs ». Cette conception de l'ordre du monde qui prévalait, celle de la scala naturæ (littéralement l'« échelle de la nature », mais qu'on peut traduire par l'« échelle des êtres ») a pourtant été complètement balayée par les apports scientifiques de la théorie de l'évolution darwinienne. Mais l'idée d'une infériorité essentielle des autres animaux a la vie dure...

Et pour cause : penser que les autres animaux nous sont inférieurs et minimiser leurs capacités a pour effet de faciliter leur exploitation. Il a été montré en psychologie sociale que les participant·es à une étude attribuent en moyenne moins de capacités mentales à un animal lorsqu'ils ou elles viennent de manger la viande de l'animal en question ou lorsque leur était suggéré que l'animal allait servir de nourriture (Bastian et al 2012).

Plus généralement, la dénégation de la vie mentale et subjective des autres animaux relève d'un système de croyances qui légitime et perpétue le spécisme, c'est-à-dire l'oppression qu'exercent les humain-es sur les autres animaux. Affirmer que les animaux sont « bêtes » permet de verrouiller l'ordre social qui asservit les autres animaux, et il est donc d'autant plus important de lutter contre la désinformation qui concerne particulièrement les poissons, afin de mieux dénoncer les violences qui leur sont infligées. Les nouvelles connaissances en éthologie et en cognition animale fragilisent le récit du grand

fossé entre les humain·es et les autres animaux et on aurait donc tort de s'en priver.

Pour autant, connaître leurs capacités ne fait pas tout non plus : il faut pouvoir affirmer leur égalité conjointement à la reconnaissance de leur différence, et justement ne pas tomber dans le piège du semblable. En plus de montrer en quoi les croyances spécistes sur les capacités des poissons sont souvent fausses, il est tout aussi important de rappeler sans ambiguïté que la prise en compte des intérêts des individus ne devrait jamais être conditionnée par la complexité de ces capacités. Pour le dire plus clairement encore : l'intelligence et d'autres capacités cognitives sont des critères non pertinents et illégitimes pour restreindre la considération morale qu'on doit à d'autres individus. La discrimination sur la base de capacités physiques ou mentales moindres ou différentes s'appelle le capacitisme; elle est à dénoncer quand elle s'applique à des humain·es, mais tout autant lorsqu'elle s'applique à d'autres animaux.

C'est donc un paradoxe dans lequel on peut se retrouver lorsqu'on lutte pour les droits des animaux : comment désamorcer les croyances spécistes utilisées pour légitimer leur exploitation sans mobiliser dans le même temps des arguments implicitement capacitistes, qui semblent accréditer l'idée que les capacités cognitives auraient une importance morale? Il ne faut pas retomber dans un raisonnement anthropocentriste qui conditionne la considération morale due aux autres animaux à la possession de traits les rapprochant des humain·es, qui en feraient des individus suffisamment « comme nous ». J'insiste : sous bien des aspects, les poissons ne sont pas « comme nous », ils sont même particulièrement différents, et cela nous demande d'autant plus d'efforts pour construire des relations interespèces égalitaires à partir de cette distance,

malgré la perplexité dans laquelle on peut se trouver lorsqu'on cherche à se projeter dans ce que peut être la vie d'un poisson.

Lorsqu'on réfléchit au traitement qu'il est juste de réserver aux poissons, c'est le fait qu'ils ont des intérêts qui compte, le fait qu'on peut leur causer des plaisirs ou leur infliger des souffrances, et donc qu'on peut leur nuire ou au contraire rendre leur vie meilleure. Pour reprendre la fameuse formule de Jeremy Bentham, la question n'est donc pas : « Peuvent-ils raisonner? » ni « Peuvent-ils parler? » mais « Peuvent-ils souffrir? » (Bentham 1789, note p. 283)

#### On ignore leurs souffrances

On n'entend pas les poissons crier : lorsque des vocalisations ont été identifiées chez une espèce, elles sont quasiment toujours inaudibles par les humain·es (Riberolles 2019). C'est sûrement un des facteurs qui expliquent que l'on continue d'ignorer leurs souffrances. À vrai dire, jusqu'à une époque récente, on les ignorait en un sens très littéral, puisque le consensus scientifique n'avait pas encore établi que les poissons sont sentients, c'est-à-dire ont des expériences conscientes positives et négatives, et peuvent, en particulier, ressentir de la douleur. Mais il y a désormais plus d'indicateurs de la sentience démontrés chez les poissons que chez les oiseaux, et ces derniers sont reconnus comme sentients depuis assez longtemps (Sneddon et Leach 2016). Il devient donc de plus en plus difficile de nier de bonne foi que les poissons peuvent souffrir.

Malgré cela, leur souffrance continue d'être déniée, ou bien relativisée et dévaluée. Même lorsque son existence est reconnue, elle ne compte pas, du moins pas autant; elle n'est pas jugée si grave. On ignore donc aussi leur souffrance au sens où nous y sommes indifférent·es. Mais

cette indifférence morale plus forte envers les poissons qu'envers les mammifères ou les oiseaux semble aussi s'expliquer par la plus grande distance évolutive qui nous sépare d'eux : en effet, une étude du Muséum national d'Histoire naturelle a montré que notre niveau d'empathie spontanée est d'autant plus faible que la distance phylogénétique avec l'animal considéré est forte (Miralles, Raymond et Lecointre 2019).

Notre indifférence générale est d'autant plus regrettable que les pratiques de pêche sont probablement parmi les pires en termes de souffrances engendrées; c'est atroce à un point tel qu'on a du mal à s'imaginer. Les poissons se débattent longuement dans les filets (et peuvent en mourir d'épuisement) avant d'être violemment remontés à la surface; cette remontée brusque crée un choc thermique du fait des différences importantes de température selon la profondeur de la mer et peut engendrer une décompression violente qui fait éclater leurs organes internes, leur faire recracher leur vessie par la bouche ou avoir les yeux qui sortent de leurs orbites; ils sont écrasés sous le poids des autres poissons dans les filets qui les lacèrent, agonisent ensuite pendant plusieurs dizaines de minutes sur les bateaux et finissent par mourir d'asphyxie ou bien sont éviscérés vivants sans étourdissement (Riberolles 2019).

Peut-être la question « Les poissons souffrentils? » n'est-elle donc pas la bonne question à poser car, comme le suggère le chercheur Dinesh Wadiwel, elle est formulée « d'une manière qui suppose que nous pouvons continuer à utiliser les poissons comme nous le faisons jusqu'à ce que quelqu'un prouve que nous ne devrions pas le faire » (Wadiwel 2016, p. 204). On pourrait donc continuer à les exploiter de façon abominable tant qu'on n'a pas la certitude qu'ils souffrent bel et bien. C'est dans ce narratif que tentent de nous enfermer

collectivement les tenants de l'exploitation des animaux aquatiques, littéralement pour pouvoir continuer de noyer le poisson plus longtemps – car si vous pensiez qu'on ne peut par définition pas noyer un poisson, sachez qu'on peut l'asphyxier dans l'eau si ses branchies sont comprimées, notamment par les filets.

Des scientifiques – qui, dans la déclaration de liens d'intérêt de l'article, reconnaissent être une majorité à pratiquer eux-mêmes la pêche (pour le loisir ou leur consommation) continuent de fabriquer du doute autour de la sentience des poissons, en arguant de l'impact économique désastreux si on reconnaissait que les poissons sont sentients et qu'on prenait les mesures nécessaires pour réduire cette souffrance (Diggles et al. 2023). S'il fallait résumer leur argument : « On les exploite atrocement, donc ils ne peuvent pas être sentients ». Et la conséquence de cet argumentaire est qu'on peut continuer de les exploiter affreusement et d'ignorer leur souffrance. Il convient donc de refuser ce cadrage et plutôt de retourner la question à ceux qui infligent des traitements abominables aux poissons : pouvez-vous démontrer qu'ils ne souffrent pas?

D'autant que les poissons résistent aux traitements qui leur sont infligés. En effet, Dinesh Wadiwel montre que la conception même des techniques et outils de la pêche repose sur le fait que les poissons résistent : notamment l'hameçon et le filet ont été conçus parce que les poissons cherchent à s'échapper et ne se laissent pas attraper passivement (Wadiwel 2016). La résistance est précisément ce qui rend la violence nécessaire pour asseoir sa domination, et ces outils doivent s'adapter aux formes particulières que prend la résistance de tel animal dans tel contexte. Comme ne manque jamais de le rappeler la cofondatrice de l'association Paris

Animaux Zoopolis, Amandine Sanvisens, la pêche est fondamentalement du piégeage : il s'agit littéralement de tendre un piège à l'animal pour s'emparer de son corps. Or, s'il est besoin de les piéger, c'est parce que les poissons résistent, parce qu'ils ne se laissent pas faire. On ne les « attrape » pas comme on attraperait un ballon qui nous arrive dessus; on les capture contre leur volonté. Ainsi, les techniques de pêche constituent paradoxalement la preuve et le meilleur révélateur de la résistance animale.

#### On ne pleure pas leur mort

À bien des égards, les poissons souffrent tout particulièrement du spécisme... D'abord parce qu'ils sont incroyablement plus nombreux à être tués pour la consommation humaine que tous les animaux terrestres réunis : l'organisation Fishcount estime qu'entre 1000 et 3000 milliards de poissons sont pêchés chaque année, et les poissons sont de façon croissante tués dans des élevages aquacoles et non par capture (fishcount. org.uk 2024).

Mais les poissons sont particulièrement en proie au spécisme surtout - et c'est sûrement la raison principale du nombre gigantesque de victimes - parce que leurs souffrances et leur mort ne sont même pas considérées comme un problème, comme une chose qui peut être débattue ou changée, ou même regrettée. En somme, comme le formule la philosophe Judith Butler, leur mort n'est pas « pleurable » (« grievable »). La vie des poissons est « précaire », au sens où les en priver ne suscite aucune indignation; elle est radicalement séparée des vies « qui méritent d'être défendues, valorisées et pleurées lorsqu'elles sont perdues » (Butler 2009, p. 38). Et si leur mort n'est pas le moins du monde regrettée, c'est que leur vie n'a jamais vraiment compté, n'a jamais été jugée comme ayant de la valeur. C'est si vrai que les poissons ne sont pas comptés en nombre d'individus tués, mais en tonnes de matière, d'où les estimations très approximatives qui doivent être calculées indirectement par Fishcount à partir du poids moyen des espèces.

Cette ligne symbolique tracée entre les vies qui sont dignes d'être pleurées et celles qui ne comptent pas empêche de prendre pleinement la mesure des traitements atroces infligés aux poissons et de la profonde injustice qu'ils subissent. La violence à leur égard est constamment niée et relativisée, et la mort de ces individus n'est pas construite comme une question politique, et donc pas sujette au débat ou au changement; cette construction idéologique facilite et perpétue la guerre que les humain·es livrent chaque jour contre les autres animaux.

Contre cette naturalisation du droit de vie ou de mort des humain·es sur les autres animaux, il convient de rappeler sans cesse que leur mort est au contraire une question profondément politique. Qui vit? Qui est mis à mort? Quelles morts comptent? Quelles morts sont au contraire invisibilisées, justifiées, puis oubliées? Autant de questions qui ne vont pas de soi et qu'il s'agit de porter dans le débat public. Les mouvements sociaux doivent toujours lutter pour révéler et faire reconnaître la violence des dominations qu'ils dénoncent, en affirmant haut et fort : « Ces vies comptent. Ces souffrances et ces morts sont injustes! » De même, l'antispécisme se bat non seulement contre la violence incroyable que les humain·es exercent contre les autres animaux, mais aussi contre l'invisibilisation, la négation ou l'euphémisation permanente de cette violence. C'est le sens par exemple de la campagne de l'association Paris Animaux Zoopolis pour que soit rendu hommage aux animaux qui ont participé, de gré ou de force, à la guerre; ce combat a pour but de visibiliser la présence active des autres animaux au sein des batailles, et de commémorer leur mort en la rendant aussi pleurable que celle des soldats humains.

Or, si une victoire culturelle a pu être obtenue pour ces animaux terrestres - un monument en mémoire des animaux morts à la guerre doit bientôt voir le jour à Paris (PAZ 2023) -, la mort des poissons est encore rarement vue comme digne de préoccupation. Assez singulièrement, quand une personne déclare être végétarien·ne, il arrive plus souvent qu'on ne le croit qu'on lui demande : « Est-ce que tu manges du poisson? » Et il arrive aussi assez souvent que des personnes qui se considèrent végétariennes en mangent effectivement... On peut d'ailleurs encore voir ces animaux entiers dans les poissonneries sans trop de dégoût, tandis que les cadavres des animaux terrestres doivent désormais être préalablement découpés et présentés en morceaux, voire sous un aspect transformé, sous peine que le rappel qu'il s'agit bien là d'un animal mort suscite le malaise et dissuade de l'achat.

Une autre manifestation de la moindre valeur accordée à la vie des poissons est l'écart des discours de condamnation entre la chasse de loisir (d'animaux terrestres) et la pêche de loisir (d'animaux aquatiques) : alors qu'il s'agit fondamentalement de la même pratique, la chasse est bien plus décriée, tandis que la pêche ne fait pas l'objet d'une condamnation sociale aussi forte. Les chasseurs doivent même faire valoir d'autres motifs que leur seul plaisir de chasser pour justifier leur pratique – par exemple, la régulation des écosystèmes, qui n'est qu'une vaste mascarade –, tandis que les pêcheurs peuvent encore dire qu'ils pêchent pour le plaisir sans qu'on leur demande plus de comptes.

Il y a donc un deux poids deux mesures permanent vis-à-vis des poissons, auquel nous devons être attentif-ves au sein du mouvement antispéciste, car nous sommes aussi susceptibles de céder aux mêmes biais, tant ils sont ancrés dans la société et dans notre psyché.

## Conclusion : étendre la solidarité animale jusque dans les eaux

Les poissons posent un défi au mouvement antispéciste : sommes-nous à la hauteur pour défendre les intérêts de ces animaux encore plus altérisés que les autres, à peine considérés comme des individus, pour lesquels les humain·es éprouvent en moyenne peu d'empathie et dans la vie desquels on a du mal à se projeter?

À vrai dire, c'est une question qui se pose pour tous les animaux que les humain·es exploitent et dominent, auxquels s'applique aussi tout ce que j'ai décrit dans cet article, quoique à un degré moindre que les poissons. Par ailleurs, je me suis restreint à parler des poissons parce que c'est déjà une catégorie très large qui regroupe des animaux extrêmement différents. Mais il est primordial d'avoir la même attention pour d'autres animaux qui sont aussi exploités, déconsidérés, massacrés en nombre et dont on déplore peutêtre encore moins la mort : notamment les crabes, les homards et les crevettes, et autres crustacés décapodes qui sont estimés sentients d'après un récent rapport de la London School of Economics (Birch et al. 2021).

Il ne fait pas de doute qu'il nous faut apprendre à développer plus d'empathie pour ces individus, bien qu'ils soient très différents de nous et que nous ayons beaucoup de mal à nous projeter dans leur vie et dans leur monde. Mais à défaut de pouvoir modeler notre empathie à notre guise, nous pouvons tout au moins travailler

sur notre solidarité. Il me semble que ce dernier concept est le plus approprié pour penser la relation que nous devons construire avec les autres animaux. Car la solidarité est le fruit d'une volonté politique qui s'efforce de transcender les différences pour inclure tout le monde au sein de la communauté morale des égaux. Égal ne veut pas dire identique, et ne devrait jamais requérir que nous nous considérions comme semblables. On peut reconnaître la difficulté plus grande d'étendre cette solidarité politique à des êtres qui nous sont aussi distants sur le plan de l'évolution que les poissons, sans laisser tomber cette exigence sous prétexte qu'elle serait difficile à satisfaire.

Nul besoin donc de noyer le poisson sur la difficulté ou l'ampleur de la tâche : les relations avec les animaux aquatiques mettent à l'épreuve nos principes de justice et leur application. Construire un monde débarrassé du spécisme est une tâche infiniment difficile, qui requerra de l'inventivité politique, une volonté de fer, des stratégies efficaces et certainement des décennies de lutte. Et la construction de communautés interespèces basées sur la justice ne saurait se faire en oubliant ou négligeant les intérêts de toute une catégorie d'individus du fait de leurs différences, au demeurant les plus nombreux à être exploités par ce système spéciste. Il ne reste donc plus qu'à nous montrer exigeant·es pour mettre en œuvre nos principes, et tout faire pour aller dans la bonne direction.

#### Notice biographique

Victor Duran-Le Peuch est le créateur et animateur du podcast contre le spécisme Comme un poisson dans l'eau.

#### Références

Bastian, B., et al., (2012). Don't Mind Meat? The Denial of Mind to Animals Used for Human Consumption. Personality and Social Psychology Bulletin. 38(2), 247–256.

Bentham, J., (1970). An Introduction to the Principles of Morals and Legislation. Dans J. H. Burns et H. L. A. Hart, dir. London: Athlone Press. (tr. fr. Introduction aux principes de morale et de législation, Paris: Vrin, 2011, p. 324-325).

Birch, J. et al., (2021). Review of the evidence of sentience in cephalopod molluscs and decapod crustaceans. London: London School of Economics and Political Science. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur: https://www.lse.ac.uk/business/consulting/assets/documents/Sentience-in-Cephalopod-Molluscs-and-Decapod-Crustaceans-Final-Report-November-2021.pdf

Butler, J., (2009). Frames of War: When is Life Grievable? London: Verso.

Diggles, D.B.K. et al., (2023). Reasons to Be Skeptical about Sentience and Pain in Fishes and Aquatic Invertebrates. Reviews in Fisheries Science & Aquaculture. 32(9), 1-24.

fishcount.org.uk (2024). Reducing suffering in fisheries. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur: http://fishcount.org.uk/

Ferdinand, M., (2019). Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen. Paris : Seuil.

Miralles, A., Raymond, M., et Lecointre, G., (2019). Empathy and compassion toward other species decrease with evolutionary divergence time. Sci Rep. 9(19555). Disponible sur: https://doi.org/10.1038/s41598-019-56006-9

Moro, S., (2023). Les poissons plient le game. Entretien avec Victor Duran-Le Peuch dans le podcast Comme un poisson dans l'eau. Disponible sur : https://podcasters.spotify.com/pod/show/victor-duran-le-peuch/episodes/20-Les-poissons-plient-le-game---Sbastien-Moro-12-e21b5ef

PAZ – Paris Animaux Zoopolis, (2023). Rendons hommage aux animaux de guerre. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur : https://zoopolis.fr/nos-campagnes/la-bataille-culturelle/rendons-hommage-aux-animaux-de-guerre/

Riberolles, G., (2021). Souffrances des poissons pêchés: vers la fin d'un impensé. Paris: La Fondation Droit Animal, Ethique et Sciences. Disponible sur: https://www.fondation-droit-animal.org/111-souffrances-poissons-peches-vers-fin-impense/

Sneddon, L. U. et Leach, M. C., (2016). Anthropomorphic denial of fish pain. Animal Sentience, 1(28).

Wadiwel, D., (2016). Do Fish Resist. Cultural Studies Review. 22(1), 196-242.

# Les vaches font-elles l'amour? Fisting, stripping, et autres bestialités agricoles

#### Par Sarah Fravica

#### La sexualité animale : instinct ou désir?

La sexualité des animaux est un sujet à la fois fascinant, très étudié en éthologie, mais également compris de manière assez réductrice sous le thème de l'instinct. Nous savons, par exemple, que les rapports sexuels chez les singes bonobos, notamment ceux entre femelles, occupent un rôle social et politique très important. Ils permettent de maintenir un ordre de paix au sein des groupes, ainsi que de solidifier des alliances (Schrefer 2022). On a aussi répertorié des séquences de chant chez les canaris mâles, et découvert que l'une de ces séquences était plus séduisante que d'autres, car les femelles canaris allaient souvent vers ceux qui performaient ce chant spécifique (Kreutzer & Augustins 2012). Il existe une myriade de rituels de séduction chez les animaux, allant des performances physiques aux explosions de couleurs vibrantes.

Cette collection de méthodes qui font preuve d'une technicité élégante – et bien plus élaborée que certaines des nôtres, avouons-le – n'empêche peut-être pas que le fameux instinct animal soit derrière le tout. Qu'en est-il vraiment? Le comportement sexuel des animaux ne dépasse-t-il pas ce phénomène machinal et inné qu'est l'instinct? Cette explication paresseuse et anthropocentrique de la sexualité des animaux n'arrive pas à rendre compte de la complexité à l'œuvre. En fait, il semble plutôt que l'on se casse la tête pour ne pas dire que les animaux ont, eux aussi, des désirs intentionnels et des préférences subjectives. Selon la logique de l'instinct, qui est la survie, la sexualité animale remplit une fonction

reproductive. Or, comment expliquer que, chez plus de 1500 espèces, on observe des relations sexuelles avec des partenaires du même sexe? En effet, si l'homosexualité a longtemps été considérée comme « contre-nature », les études en éthologie contemporaine soulignent que les rapports sexuels et la coparentalité avec des partenaires de même sexe sont une réalité chez les animaux aussi:

Les biais des scientifiques ont influencé notre vision et nos connaissances du vivant. On sait désormais que l'idée d'une homosexualité « contre-nature », en opposition à une hétérosexualité qui serait « naturelle » et universelle, ne repose pas sur des fondements scientifiques. Si les comportements homosexuels ne sont pas majoritaires chez la plupart des espèces animales observées, ils représentent une part importante et indéniable du monde animal. (Muséum national d'Histoire naturelle)

Les animaux sont ainsi capables de faire des choix selon leurs préférences personnelles. Audelà du comportement instinctif, sans intention et machinal, l'éthologie contemporaine nous invite à considérer les animaux non humains comme des « êtres désirants » (Kreutzer & Augustins 2012). Or, le désir est-il suffisant pour parler de consentement? Autrement dit, les animaux peuvent-il consentir?

Ma question peut sembler faire preuve d'anthropomorphisme, ou encore paraître comme une lubie intellectuelle, mais je crois que la question du consentement sexuel est fondamentale dans un contexte où la reproduction contrôlée et coercitive des animaux d'élevage et de compagnie est au cœur de nos activités économiques qui impliquent les animaux, à savoir les industries agroalimentaires, de fourrure, de sports animaliers et de ventes d'animaux. De plus, je n'invente pas le problème du consentement sexuel animal; il figure déjà dans la législation canadienne. En effet, les rapports sexuels entre les humains et les animaux, qu'on appelle le crime de bestialité, sont criminalisés en vertu de l'incapacité des animaux à consentir à de tels actes, et en vertu de la détresse psychologique des animaux qu'ils impliquent (Ministère de la Justice du Canada 2021). Ainsi, je juge tout à fait raisonnable et essentiel d'assembler les morceaux et de poser la question suivante : Pourquoi les actes sexuels commis à l'égard des animaux dans un cadre agroalimentaire peuvent-ils s'exempter du consentement des animaux?

## Existe-t-il un consentement sexuel chez les animaux non humains?

Si les animaux peuvent s'engager selon leur volonté dans un rapport sexuel, ils peuvent également le refuser. Par exemple, bon nombre de mâles en parade voient leur offre déclinée par la femelle courtisée. On pourrait alors employer le terme de consentement, en ce sens qu'ils donnent leur accord pour s'engager dans un rapport sexuel. Il est souvent clair quand un animal souhaite ou non engager un rapport sexuel avec un autre partenaire animal. De plus, la réponse peut être enthousiaste, et l'animal peut donner son accord librement, sans coercition. Ainsi, le seul élément manquant pour les animaux du consentement libre, clair, enthousiaste et éclairé, comme nous le connaissons chez les humains, est la décision éclairée, qui désigne les connaissances suffisantes d'une personne à l'égard d'une situation à laquelle elle peut consentir. Par exemple, on peut supposer que les chattes ne savent pas qu'elles risquent de tomber enceintes après une relation sexuelle. Toutefois, je pense qu'il existe tout de même une forme de consentement sexuel chez les animaux, bien qu'il puisse être limité par la connaissance de certaines implications futures. Par ailleurs, le consentement compris au sens large est déjà pris en compte dans nos relations sociales avec les animaux.

Par exemple, la SPCA recommande de demander le consentement aux caresses avant de flatter un animal de compagnie. L'essentiel est de porter attention aux réactions positives ou négatives de l'animal afin de respecter sa volonté pour développer une bonne relation avec lui (SPCA 2021).

On parle aussi de consentement chez les chevaux dans le monde équin comme un élément qui renforce la confiance mutuelle entre un cheval et son propriétaire. Ainsi, l'accord et le désaccord d'un animal, compris sous le terme de consentement, est un aspect qui fait déjà partie de nos relations avec certains animaux. Pourtant, cette considération pour le consentement des animaux est appliquée de manière inégale selon nos activités économiques, comme l'élevage. Le cas qui semble montrer au mieux cette hypocrisie est ce que j'appelle la bestialité agricole.

#### Une bestialité au cœur de l'élevage

Quand j'ai commencé à m'intéresser au consentement sexuel chez les animaux, je suis tombée sur un sujet que je n'aurais jamais cru aborder, celui de la bestialité. Tandis que je me demandais s'il existe une forme de consentement entre les animaux lorsqu'ils s'engagent dans des relations sexuelles, la quasi-totalité des articles qui m'apparaissaient mettaient de l'avant l'immoralité des relations sexuelles entre humains et animaux

en vertu de l'incapacité à consentir de ces derniers. Cela me semblait tout à fait raisonnable, ça n'était pas matière à réfuter. Toutefois, une interrogation ne me quittait pas au cours de mes lectures : de toutes les pratiques sociales et économiques qui impliquent des relations entre humains et animaux, pourquoi la sexualité est-elle le seul domaine dans la législation où apparaît la question du consentement animal?

La raison principale de supposer qu'un animal est incapable de consentir provient de la relation de pouvoir inégale entre un humain et un animal. À ce sujet, la philosophe Carol Adams soutient un point de vue similaire :

Des relations ne peuvent pas être consensuelles quand il y a inégalité de pouvoir. Dans les relations entre un humain et un animal, l'être humain contrôle la plupart – sinon la totalité – des aspects du bien-être de l'animal. Les relations sexuelles devraient avoir lieu entre pairs, là où le consentement devrait être possible. Le consentement, c'est quand on peut dire « non » et que ce « non » est accepté. Il est clair que les animaux ne peuvent pas faire cela (Adams 2003).

La justification se trouve donc dans la même optique que l'interdiction de la pédophilie, en ce sens que les enfants sont en situation d'inégalité de pouvoir envers les adultes. Je ne suis pas d'avis que les animaux soient incapables d'exprimer un refus clair, car ceux-ci peuvent très bien nous prévenir et même se défendre lorsque nous outrepassons leur volonté. Le plus souvent, c'est simplement nous qui n'acceptons pas leur « non ». Or, la situation d'inégalité de pouvoir demeure une réalité entre les animaux, surtout ceux domestiqués, et les humains. Cependant, il est intéressant de se souvenir que la loi contre l'infraction de bestialité était à l'origine une loi qui servait plus à protéger la dignité humaine que les animaux eux-mêmes, en ce sens que celui qui s'adonnait à la bestialité devenait lui-même une bête. Lorsque l'on regarde la législation d'aujourd'hui à propos de la bestialité, même si le bien-être animal est pris en compte, on remarque que la protection des humains (dans ce cas-ci, les enfants et les personnes en situation de handicap) est mise de l'avant, alors que certaines pratiques sexuelles avec les animaux demeurent en anglemort.

En 2019, le projet de loi C-84 sur la bestialité et les combats d'animaux reçoit la sanction royale et modifie la définition du terme « bestialité » à l'article 160 du Code criminel. Ce projet de loi visait à élargir la définition légale de la bestialité, qui concernait alors seulement les cas où il y avait pénétration, afin d'englober toute pratique sexuelle que l'on désigne comme « tout contact à des fins sexuelles entre une personne et un animal » (Ministère de la Justice du Canada 2021). Cette modification avait pour but d'accroître la protection des enfants et des personnes en situation de handicap qui pouvaient être forcés à commettre ou à regarder des actes sexuels avec des animaux, en personne ou sur un film pornographique. Il était également souhaité que cette redéfinition de la bestialité protège mieux les animaux contre la violence et la cruauté. Ainsi, depuis 2019, la bestialité ne se limite plus à la pénétration, mais concerne aussi la masturbation, le sexe oral et la pornographie. D'ailleurs, si la pénétration était auparavant un acte essentiel de l'infraction de bestialité, c'est parce qu'il s'agissait initialement d'une loi qui interdisait le sexe anal, dit alors sodomie, avec un humain ou avec un animal (Pelletier Khamphinith 2016). On peut lire son inscription en tant que « crime contre nature » à l'article 174 dans la section des « crimes contre les mœurs » au premier Code criminel canadien de 1892, sous cette formulation : « Est coupable d'un acte criminel et passible d'emprisonnement à perpétuité, celui qui commet la sodomie ou la bestialité. » (Code criminel 1892, art 174, p.81)

La législation canadienne s'est heureusement émancipée de cette définition phallocentrique, qui considérait la sexualité sans but reproductif comme une perversion. Elle définit désormais la bestialité comme « tout contact à des fins sexuelles entre une personne et un animal ». Cependant, il me paraît injuste pour les animaux que les pratiques légales de reproduction en élevage animalier se retrouvent dans l'angle-mort de cette loi.

En effet, que vaut cet élargissement définitionnel si nous pouvons encore masturber un bœuf (avec un permis) pour récolter son sperme dans un cadre agroalimentaire? N'estce donc pas sexuel et violent de forcer un chien et une chienne à s'accoupler? Qu'y a-t-il de plus sexuel que de masturber des animaux, de les mettre enceintes, ou d'organiser des séances d'accouplement entre eux? Ces gestes ont beau ne pas être la manifestation d'un quelconque désir sexuel humain, cela ne devrait pas avoir d'importance à mon avis; car s'ils n'ont rien à voir avec la sexualité et l'érotisme pour nous, ces actes sont intrinsèquement de nature sexuelle, d'autant plus qu'ils sont vécus de la même manière par les animaux que s'il y avait un désir sexuel derrière. Les conséquences pour l'animal sont les mêmes. Par exemple, quelle différence y a-t-il entre une personne qui incite deux chiens à s'accoupler parce que cela l'excite sexuellement, et une autre qui incite deux chiens à s'accoupler pour vendre leurs bébés? Pour les chiens, il n'y en a aucune. Les scénarios sont tellement similaires qu'ils pourraient se superposer. Si la loi contre l'infraction de bestialité a pour but de protéger les animaux contre les sévices sexuels, pourquoi l'intention érotique de l'humain prime-t-elle sur l'acte en tant que tel?

Nous ne prenons pas en compte la détresse psychologique que cette bestialité agricole génère chez les animaux concernés. Encore moins leur refus, ou bien leur incapacité à consentir. Pourquoi certains cas sont-ils reconnus comme criminels tandis que d'autres sont enseignés au baccalauréat en agronomie dans le cours de reproduction animale? À mon avis, ces pratiques légales de reproduction animale, qui impliquent des actes sexuels souvent coercitifs, entre humains et animaux, me semblent inévitablement en conflit avec nos mœurs sur la bestialité. Du moins, il y a là matière à réflexion.

Pour mieux illustrer mon argument, j'ai recueilli un portrait de trois pratiques reproductives en milieu d'élevage, soit le recours aux rape racks pour accoupler les chiens, la sélection génétique artificielle ainsi que le stripping des poissons. Les trois évoquent une violence sexuelle sans équivoque.

#### Immobiliser la chienne

Parmi toutes les violences regrettables que nous infligeons aux animaux, le contrôle reproductif concerne toutes les espèces animales domestiquées. Qu'il s'agisse d'assurer la pureté d'une race, de créer un croisement particulier ou de maintenir la lactation active, c'est nous qui décidons avec qui, comment et quand un animal s'accouple. Nombre de femelles, dépendamment des élevages, se font inséminer par leur propriétaire humain. Plusieurs techniques reproductives à la disposition des éleveurs et des éleveuses montrent que la force et la coercition sont le plus souvent nécessaires afin d'assurer la réussite de l'insémination. L'un des outils populaires, par exemple, se fait communément surnommer le rape rack, que l'on peut traduire par « station de viol » (Tomasello 2021). Il s'agit de dispositifs qui servent à immobiliser une femelle qui résiste ou qui montre des signes d'agressivité durant les tentatives d'accouplement ou d'insémination artificielle (Figure 1). Si la chaîne commerciale Walmart a cessé d'en vendre en ligne seulement depuis le 14 mars 2023, le site Amazon en vend encore pour les chiennes dans la catégorie « Accessoires pour chiens », sous le nom de dog breeding racks. Il y en a même avec des motifs floraux (Figure 2).

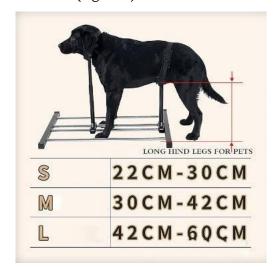


Figure 1



Figure 2

Les compromis génétiques

Bien que nous connaissions mieux aujourd'hui les conséquences de la sélection génétique sur la santé et le comportement des animaux, cette pratique demeure présente dans tous les élevages. Dans sa plus simple forme, la sélection génétique réfère au fait de choisir les animaux géniteurs en fonction de traits préconisés par les éleveurs et les acheteurs. L'objectif de cette pratique est d'obtenir des progénitures qui correspondent aux critères de qualité. Or, comme le souligne la spécialiste en zootechnie Mary Temple Grandin, la sélection répétée de traits spécifiques peut « ruiner les animaux » (Temple Grandin 2022, p.31). Par exemple, une caractéristique prisée par les éleveurs de chiens de race Cocker anglais est l'angle très prononcée entre le front et le museau. Or, ce type de structure crânienne est liée à un taux élevé d'hydrocéphalie pour ces chiens (Deesing 2022, p. 34). Chez les vaches à viande, le volume anormalement important des tissus musculaires (hyperplasie) engendrent des difficultés lors de la mise bas. Pour les vaches laitières, leur production phénoménale de lait réduit leur fertilité. Dans le même ordre d'idées, la population porcine souffre de son développement trop rapide des muscles, qui l'encline à faire preuve de comportements agressifs, comme mordre la queue de ses congénères (Chenoweth et al. 2022, p. 195). On parle alors de sélection déstabilisante ou déséquilibrante, en ce sens que la sélection abusive de traits prisés occasionne des anomalies physiologiques ou comportementales. Il y a toujours des compromis, mais ceuxci n'avantagent pas les animaux. Ce type de manipulation dans leur sexualité les handicape pour augmenter leur valeur marchande.

Le gâteau aux œufs de carpes

La méthode d'insémination artificielle des carpes koï donne à voir un spectacle assez étrange. Comme la fécondation des œufs de poissons ovipares se fait naturellement de manière externe, les éleveurs et éleveuses doivent d'abord recueillir les ovules de la femelle (sorte de pâte verdâtre comme on peut voir si on mange une femelle homard) ainsi que le sperme du mâle. Le nom de la technique pratiquée est le stripping, qui provient du verbe to strip, lequel signifie littéralement « dépouiller » lorsqu'il s'agit d'une personne ou d'une chose. Sa définition française est la suivante : « Prendre quelque chose à quelqu'un malgré lui, le lui soustraire, l'en priver, le déposséder » (Larousse). Il s'agit d'une technique parmi d'autres, mais elle est pratiquée dans plusieurs pays, comme le Japon, la France et les États-Unis, et elle demeure l'une des principales. Afin de dépouiller les femelles de leurs ovules et les mâles de leur sperme, il faut exercer un « massage abdominal » sur les carpes et recueillir les fluides dans deux bols séparément. Ensuite, il faut mélanger les deux fluides très délicatement, à l'aide d'une plume, idéalement. À partir de l'étape suivante, le processus semble se transformer en émission culinaire : on ajoute à la mixture du lait de vache, dilué avec un peu d'eau, afin d'optimiser la fécondation des ovules (Gomelsky 2016). Toujours avec la plume, mélanger pendant environ cinq minutes avant de transférer le tout dans un contenant d'eau. Qui aurait cru que l'oie et la vache étaient de mise pour créer des bébés carpes?

#### La leçon de la bestialité

Selon moi, ce problème au regard des actes de bestialité dans l'industrie de l'élevage animal doit attirer notre attention sur un enjeu plus global de nos relations avec les animaux qui vivent parmi nous. En effet, si la bestialité est interdite en vertu de l'incapacité de l'animal à consentir, et que le crime de bestialité est en conséquence considéré comme un acte de cruauté, il y a une foule d'actes posés sans le consentement des animaux – ou auxquels ils ne peuvent pas consentir – qui devraient être examinés de plus près. Comme je le demandais dans mes questionnements initiaux, pourquoi le consentement des animaux apparaîtil uniquement dans nos soucis éthiques – et dans notre législation – lorsqu'il est question de bestialité?

Dans cette optique, la philosophe Anastassiya Andrianova souligne l'hypocrisie à l'œuvre dans nos attitudes face à la bestialité. Sans cautionner ce crime, elle pense que le rôle du consentement présent dans la criminalisation de celle-ci doit nous faire réfléchir à toutes nos actions et pratiques en relation avec les animaux (Andrianova 2021). En effet, pourquoi se soucier de l'incapacité à consentir d'un animal pour une relation sexuelle avec un humain, mais pas dans le cas du travail, par exemple? Le cheval consent-il à être chevauché ou à tirer une calèche? Ou dans le cas de la chasse? Le cerf consent-il à être la proie d'un chasseur sportif? Et dans le cadre médical? Le chien consent-il à se faire amputer la queue et les oreilles pour avoir un air plus noble? Qu'en est-il de la parentalité? La chatte consent-elle à ce qu'on l'utilise comme une machine à bébés à mettre en vente sur Kijiji? Et la vache, elle, consent-elle à ce qu'on lui retire son bébé et qu'on lui tire son lait, à répétition et jusqu'à épuisement, puis qu'on la tue ensuite? Je ne pense pas.

En somme, quand nous parlons de la sexualité animale, on peut à tout le moins dire qu'il y a un angle-mort à l'égard des animaux domestiqués. Nous nous intéressons moins à leurs comportements et à leurs intentions sexuelles

qu'aux moyens par lesquels nous pouvons les reproduire le plus efficacement possible ou, à l'inverse, aux diverses façons de limiter leur reproduction. Il ne s'agit pas de leur sexualité, mais bien de notre maîtrise de leur pouvoir reproductif. C'est nous, qui leur faisons des bébés. Pour les vendre, pour les manger. Pour cette raison, je ne sais pas si les vaches font l'amour. Ma question était plutôt ironique, car je sais que cela ne nous préoccupe pas. Je sais en revanche que ce qu'elles subissent, elles et tous autres animaux exploités sexuellement dans le milieu agricole, ce n'est pas de l'amour.

#### Notice biographique

Sarah Fravica est étudiante à la maîtrise en philosophie à l'Université de Montréal sous la direction de Christian Nadeau et de Valéry Giroux. Son mémoire de recherche porte sur la libération des animaux domestiqués. Elle étudie la condition animale à la lumière des études critiques du handicap. Dans cette optique, elle explore les thèmes de l'autonomie, de la souffrance et du consentement.

#### Références

Adams, C., (2003). Bestialité : le crime passé sous silence. Cahiers antispécistes. 22. Disponible sur : https://www.cahiers-antispecistes.org/bestialite-le-crime-passe-sous-silence/

Andrianova, A., (2021). Can the Animal Consent? Zoophilia and the Limits of Logocentrism. Dans: A. E. George, dir. Gender and Sexuality in Critical Animal Studies. Lanham: Lexington Books, p. 181-199.

Chenoweth, P., McPherson, F., et Landaeta-Hernandez, A., (2022). Reproductive and maternal behavior of lifestock. Dans: T. Grandin, dir. Genetics and the Behavior of Domestic Animals. London: Academic Press. p. 183-228.

Gomelsky, B., (2016). Koi Artificial Breeding: Stripping and Fertilization of Eggs. Kentucky: Kentucky State University.

Grandin, T., (2022). Behavioral genetics and animal science. Dans: T. Grandin, dir. Genetics and the Behavior of Domestic Animals. London: Academic Press, p. 1-47.

Ison, J., (2021). The Zoo Closet. Dans: A. E. George, dir. Gender and Sexuality in Critical Animal Studies. Lanham: Lexington Books. p. 201-222.

J. Deesing, M., (2022). Behavioral genetics and animal science. Dans: T. Grandin, dir. Genetics and the Behavior of Domestic Animals. London: Academic Press. p. 1-46.

Kreutzer, M., et Augustins, G., (2012). Les appariements chez l'animal et l'humain. Satisfactions individuelles et comportements sociaux. Ethnologie française. 42(3), 577-589.

Ministère de la Justice du Canada (2021). Bestialité et combats d'animaux (projet de loi C-84). [En ligne]. Disponible sur : https://www.justice.gc.ca/fra/sjc-csj/pl/bca-baf/index.html

Muséum national d'Histoire naturelle (s.d.). L'homosexualité existe-t-elle chez les animaux?. [En ligne]. Disponible sur : https://www.mnhn.fr/fr/l-homosexualite-existe-t-elle-chez-les-animaux

Pelletier Khamphinith, K., (2016). Commentaire sur la décision R. c. D.L.W. – La pénétration est un élément essentiel de l'infraction de bestialité prévue à l'article 160 du Code criminel. Repères. Disponible sur : https://www.doyonavocats.ca/wp-content/uploads/2018/05/EYB2016REP2024.pdf.

Tomasello, S., Piazza, A., et Poirier, N., (2021). Reproduction or the Lack Thereof: A Mode of Oppression, a Mean to Liberation?. Dans: A. E. George, dir. Gender and Sexuality in Critical Animal Studies. Lanham: Lexington Books, p. 145-161.

Schrefer, E., (2022). Queer Ducks (and Other Animals): The Natural World of Animal Sexuality. Harper Collins.

SPCA, (2021). Bâtir la confiance: comment demander le consentement de votre chat, Disponible sur : https://spca-outaouais.org/nouvelles/blogue/batir-la-confiance-comment-demander-le-consentement-de-votre-chat

## Les humains qui voulaient être prédateurs : méprise identitaire ou écologique?

#### Par Véronique Armstrong

Dans l'histoire de la pensée occidentale, les humains ont adopté une perspective particulière sur le monde, caractérisée par une conception hiérarchique. Cette perspective pourrait être envisagée comme une représentation sur un axe vertical, distinguant les êtres supérieurs des êtres inférieurs. Ils ont également une propension marquée à classer les choses en catégories, telles que dominant contre dominé, fort contre faible. De plus, ils ont la manie de chercher tout ce qui peut les différencier des autres animaux et d'utiliser ces distinctions comme preuves de leur suprématie. Ces inclinations ne sont probablement pas étrangères à leur fascination pour le sommet de la pyramide trophique, une forme qui sied parfaitement à leurs préférences, là où règnent les plus grands prédateurs. De cette position élevée, les humains sont bien placés pour fondre à tout moment sur les uns et les autres en fonction de leurs appétits. Il n'est donc pas surprenant qu'ils se voient comme de puissants prédateurs. Cependant, que se passe-t-il lorsque nous quittons ce monde imaginaire pour explorer celui, beaucoup plus réaliste, de l'écologie?

Pour réfléchir à la question, je considérerai d'abord l'envie marquée des humains à se voir comme des prédateurs. J'explorerai ensuite certaines propositions en éthique de l'environnement concernant l'appartenance des humains au monde naturel. Si celles-ci visent à fournir des conditions propices à la protection de la nature, elles tendent toutefois à renforcer une image positive (et erronée!) des humains en tant que prédateurs. Finalement, je comparerai

divers aspects de la prédation naturelle à celle dont rêvent les humains pour eux-mêmes afin de voir dans quelle mesure cette dernière s'inscrit dans une attitude respectueuse et protectrice du monde naturel.

#### L'appel des hauts sommets

À travers l'histoire, les gymnastiques de la pensée humaine ont certainement davantage servi à définir et défendre les rouages d'un ordonnancement fictif et avantageux, qui n'a que peu à voir avec le monde naturel, qu'à penser les termes d'une cohabitation harmonieuse avec ce dernier.

Par leurs discours et comportements, les humains signalent régulièrement qu'ils préfèrent se voir au sommet de la chaîne alimentaire, tels des carnivores et prédateurs, plutôt que comme des espèces proies. Certes, les grands prédateurs de la planète ont de quoi susciter l'admiration. Alliant capacités cognitives, physiques sensorielles, ils frémissent rarement devant les autres. Les humains tendent généralement à saluer leur puissance et à leur attribuer une position supérieure à celle de leurs espèces proies, considérées plus vulnérables et faibles. La théorie de l'autocatégorisation suggère que les humains ont tendance à se classer eux-mêmes, ainsi que les autres, dans des groupes sociaux en se basant sur des caractéristiques communes. Ils recherchent un sentiment d'appartenance à un groupe qui leur confère une identité positive et valorisante, et cherchent à se distinguer d'autres groupes qui leur renvoient une image moins positive, soit parce qu'ils leur semblent inférieurs ou faibles. Il ne serait donc pas étonnant qu'ils se comparent aux prédateurs pour des raisons psychologiques et sociales.

Dans le règne animal, les prédateurs sont souvent perçus comme des symboles de puissance, de domination, de courage, d'intelligence et d'adaptabilité. Les proies, en revanche, sont associées à la faiblesse, la soumission, la peur, la naïveté et la vulnérabilité. Ces attributs correspondent à des stéréotypes sociaux qui influencent la façon dont les humains se jugent eux-mêmes et les autres. Notons d'ailleurs que le caractère estimable de plusieurs qualités personnelles dégringole en même temps que nous descendons les échelons de la pyramide trophique: brave comme un lion, alpha comme un loup, rusé comme un renard, doux comme un agneau, têtu comme une mule, peureux comme une poule mouillée, végétatif comme un légume, etc.

Cependant, au-delà de ces aspects psychologiques et sociaux, les prédateurs jouissent d'un avantage incontestable : ils font partie du groupe de ceux qui mangent plutôt que de ceux qui sont mangés. Car s'il y a une inclination chère aux estomacs humains, c'est celle de manger d'autres animaux. Cette obsession n'est pas nouvelle, mais elle est en croissance constante et alimentée de toutes les facons possibles. La consommation carnée est au cœur de toutes les publicités et de toutes les rencontres sociales; elle imprègne chaque aspect du quotidien.

Pour beaucoup, l'association entre les humains et les prédateurs peut sembler anodine, voire évidente. En revanche, les raisons qui la motivent devraient s'attirer un regard plus critique. Plus largement, elles soulèvent des questions sur la place des humains dans

leur propre imaginaire. Cette place peut être déterminée à partir de préférences alimentaires ou de critères psychologiques, mais un réel souci de l'environnement requiert que l'on s'y intéresse à partir d'un cadre écologique. Nous nous tournons donc vers l'écocentrisme holiste, une approche en éthique de l'environnement qui vise justement à rompre avec la vision dominante anthropocentrique.

## Une solution écocentriste : ramener les pieds sur terre

Les années 1970 voient émerger le domaine de l'éthique environnementale, qui est porté par différentes perspectives. Parmi celles-ci, l'écocentrisme s'appuie sur un système de valeurs centré sur la nature, par opposition à un système centré sur les humains. L'écocentrisme propose d'étendre la communauté morale au-delà de l'espèce humaine à toute forme de vie, et même aux collectifs (« touts » écologiques): les espèces, les populations, les écosystèmes, la biosphère et l'écosphère. Il soutient en effet que les humains font partie intégrante de la nature, au même titre que les autres entités naturelles, plutôt que d'en être séparés ou de trôner quelque part au-dessus. Cette posture ontologique est fondamentale en écocentrisme. Elle soulève également son lot d'interrogations, dont plusieurs nous renvoient à la prédation que tiennent à perpétrer les humains. Car, si les humains font partie de la nature, comment penser leurs interactions avec celle-ci et avec les autres animaux?

Pour répondre à ces questions, il convient d'abord de regarder comment la question de la prédation naturelle est abordée dans la littérature écocentriste. D'aucuns la valorisent en elle-même, c'est-à-dire en sa qualité d'être « naturelle » (Moriarty et Woods 1997, p. 1), et certains vont

jusqu'à la qualifier de « quintessence du processus naturel » (Hettinger 1994, p. 1). D'autres la valorisent pour des raisons instrumentales, soutenant que c'est en raison des valeurs qu'elle ajoute à notre monde que la prédation naturelle aurait elle-même de la valeur (Everett 1991, p. 59). On lui reconnaît en effet plusieurs bienfaits importants, notamment pour les écosystèmes (Rolston 1991, p. 10; Luke 2007, p. 63; Leopold 1949, p. 170) ainsi que pour l'évolution des prédateurs eux-mêmes et du monde en général (Rolston 1992, p. 253; Hettinger 1994, p. 2). En somme, il s'avère que ce processus écologique est très valorisé dans une approche écocentriste.

Qu'en est-il des prédateurs eux-mêmes? Plusieurs les louangent pour les importantes fonctions écologiques qu'ils remplissent, d'autres pour des qualités que l'on juge respectables. On les présente alors comme des « êtres puissants, sentients, supérieurs cognitivement » (Rolston 1992, p. 253). Ce sont des atouts de taille, puisque l'on brosse généralement un portrait marqué par la violence du monde dans lequel ils vivent. « La nature est sanglante, les échelons trophiques supérieurs sont toujours les rapaces, les chats, les loups » (Rolston, propos rapportés dans Hettinger 1994, p. 16). La violence serait la voie du monde, et il faudrait donc « accepter la vie telle qu'elle est sans enrobage de sucre » et adhérer aux « lois et principes écologiques » (Callicott 1980, p. 334).

Et les humains dans tout cela? « L'homme partage une couche intermédiaire avec les ours, les ratons laveurs et les écureuils, qui consomment à la fois de la viande et des légumes » (Leopold 1949, p. 272). Pour d'autres, les humains se comparent aux ours (Callicott 1980). De nombreux philosophes considèrent que les humains sont naturellement omnivores (Callicott 1980, p. 326; Leopold 1949, p. 272; Roslton 1991, p. 3; Wenz 1989, p. 2). Toutefois, il s'agirait d'un statut d'omnivore

à fortes tendances de carnivorisme. « Si j'ai besoin de nourriture, je tirerai et mangerai un cerf », annonce Rolston (1989, p. 132), faisant abstraction de la large gamme de nourriture possible dans une alimentation omnivore. « Les humains mangent comme les prédateurs mangent », affirme de son côté Callicott (1989, p. 135). C'est également l'avis de Rolston, qui ajoute les chasseurs humains à la liste des prédateurs occupant les échelons trophiques supérieurs, s'incluant lui-même : « et je n'en ai pas honte » (propos rapportés dans Hettinger 1994, p. 16). Leopold, un fervent adepte de la chasse, dit de celle-ci qu'elle consiste à « prendre sa nourriture chez le bon Dieu » (1949, p. 213), trahissant une influence judéo-chrétienne plutôt qu'écologique. Ces différents écrits témoignent d'un enthousiasme non dissimulé pour le carnivorisme et la chasse. En comparaison, l'enthousiasme que suscitent dans la littérature l'herbivorisme, le jardinage et la cueillette semble pour le moins mitigé.

Mais qu'importent, au fond, ces considérations? Car si l'on adopte la proposition ontologique de l'écocentrisme voulant que les humains soient « naturels », leurs activités ne devraient-elles pas également être considérées comme telles? Tel l'atout dans un jeu, cette proposition impliquerait qu'il suffise que les humains se comportent en prédateurs pour que cette conduite soit naturelle. Mais un tel argument est à aborder avec prudence. Il présente le risque de reproduire le schéma de pensée anthropocentrique dominant plutôt que d'aller dans le sens de la raison d'être même de l'écocentrisme : proposer un nouveau rapport à la nature afin d'en assurer la protection. Il serait également judicieux de vérifier si les caractéristiques de la prédation que les humains souhaitent pratiquer correspondent aux vertus de la prédation naturelle valorisée en éthique

écocentriste. Dans tous les cas, le conseil formulé Callicott, nous enjoignant d'« accepter la vie telle qu'elle est » et d'adhérer aux « lois et principes écologiques », mérite un second regard. Sa perspective semble tout droit sortie d'un film d'horreur si, tout comme lui, nous adoptons une vision « sanglante » de la nature dans laquelle chaque animal entretiendrait une relation de supériorité ou d'infériorité par rapport à tout autre. Cependant, cela reviendrait à ignorer les multiples formes d'adaptation des espèces à travers une coopération symbiotique mutuelle plutôt que dans une exploitation, les innombrables instances d'indifférence mutuelle d'espèces qui ne profitent ni ne nuisent à d'autres et les occurrences d'empathie, d'altruisme en d'entraide trop fréquentes pour être de l'ordre de l'anecdotique. À plusieurs égards, le conseil de Callicott pourrait mener à des constats bien éloignés de ce qu'il entrevoyait.

## La loi du plus fort, ou quand les lois naturelles sont mises à mal

Heureusement, l'écocentrisme nous offre des outils pour approfondir ces questions. En vertu de sa posture ontologique fondamentale, l'écocentrisme introduit la notion de « lois naturelles », ou « lois écologiques ». Ces lois, enracinées dans la nature, opèrent à l'échelle écosphérique et s'appliquent à toutes les espèces, y compris potentiellement aux humains.

Lorsque nous évoquons les « lois naturelles », deux conceptions métaphysiques prévalent généralement. La première est surtout de l'ordre du descriptif et survient lorsque nous nous livrons à des énoncés d'uniformités ou de régularités du monde. Par exemple, nous pouvons bien sobrement constater que, dans les écosystèmes, certains organismes se nourrissent

surtout d'organismes animaux, et que d'autres nourrissent uniquement d'organismes végétaux. La seconde conception métaphysique des lois naturelles penche davantage vers une forme de nécessité. Comprises en ce sens, elles consistent en des principes qui régissent les phénomènes naturels. Autrement dit, le monde naturel « obéirait » aux lois de la nature. Celles-ci s'apparenteraient à des contraintes à respecter et dont il faudrait clarifier la nature, la portée, et l'application. Cette seconde conception admet donc l'existence de limites « naturelles » à ne pas dépasser. Ces limites ne seraient pas absolues, puisqu'elles peuvent être transgressées (elles le sont d'ailleurs déjà). Cependant, les caractéristiques générales des systèmes naturels seraient relativement peu flexibles, c'est-à-dire qu'elles seraient assujetties à des contraintes. En cas de dépassement de ces contraintes, l'état des entités naturelles (espèces, écosystèmes, écosphère) pourrait se détériorer vers un certain état de « mal-être ». Ce sont ces contraintes qui sont mobilisées lorsqu'il est question de lois naturelles.

La notion de lois écologiques s'avère particulièrement intéressante, car peut aider à réduire certains risques de biais anthropocentriques dans une réflexion sur la prédation que pratiquent les humains. Nous pouvons procéder en relevant divers éléments d'uniformités ou de régularités de la prédation naturelle, puis en nous livrant au même exercice pour les humains. Ces observations nous aideraient ensuite à remarquer des différences ayant une importance écologique, à cerner certaines caractéristiques des systèmes naturels, leurs limites naturelles en matière de prédation et les conséquences sur l'état de ces milieux lorsqu'il y a transgression de ces limites, de ces « lois naturelles de la prédation ».

Une première loi naturelle de la prédation pourrait porter sur la santé génétique des populations de proies. Nous observons notamment que lorsqu'ils chassent des cervidés tels que les cerfs de Virginie et les orignaux, les loups ciblent de préférence les cervidés jeunes, âgés ou malades. Ce faisant, ils favorisent la reproduction des meilleurs géniteurs et améliorent la santé génétique des populations de proies. Ces phénomènes sont largement reconnus par la communauté scientifique, suffisamment pour figurer parmi les caractéristiques de la prédation naturelle. Du côté des humains, nous observons notamment que ceux-ci chassent surtout des cervidés matures et forts, affaiblissant ainsi la santé génétique des populations. Ces observations soulignent donc que des changements dans les modalités de la prédation ont des répercussions sur la santé génétique des populations de proies. La chasse que pratiquent les humains contreviendrait donc à certaines limites naturelles, assez pour entraîner des changements négatifs en matière de santé génétique des espèces proies. Il s'agit là d'un élément d'importance dans une éthique écocentriste, qui valorise la prédation naturelle en grande partie pour son rôle favorable dans l'évolution des espèces.

Une seconde loi naturelle pourrait intégrer la notion de niche écologique. Ainsi, un autre énoncé de régularité concernant les prédateurs naturels est qu'ils occupent une niche limitée : ils ont des proies de prédilection, et ne s'en prennent pas à une grande diversité d'espèces animales. Les humains, de leur côté, ne se limitent pas à quelques espèces. Ils élèvent, chassent et pêchent une grande variété d'animaux, et ajoutent continuellement des espèces animales à leur liste. Ils transcendent les habitats naturels et mangent plus de sept mille espèces différentes de vertébrés, ce qui représente entre cinq et cent

cinquante fois le nombre d'espèces ciblées par des prédateurs naturels à large aire de répartition géographique. Cette grande différence cause également un impact écologique (négatif) au moins six cent fois plus important que celui (positif) de prédateurs naturels comparables (Ogden 2023). Une loi naturelle de la prédation intégrerait donc des limites en lien avec les niches écologiques qu'occupent les prédateurs, sachant que des dépassements entraînent une dégradation de l'état des milieux naturels.

Une autre loi naturelle de la prédation tiendrait compte du rapport aux autres prédateurs. Les prédateurs naturels présentent une autre caractéristique notable : ils s'en prennent rarement à d'autres prédateurs. Les énoncés de régularité diffèrent considérablement en ce qui concerne la prédation pratiquée par les humains. En effet, elle peut difficilement exister sans la mise à mort de prédateurs naturels. Les raisons derrière cette dynamique sont diverses, mais elles reposent presque toutes sur les efforts que déploient les humains pour disposer du monopole des proies. Au niveau de la chasse, les prédateurs naturels sont perçus comme des compétiteurs pour les espèces populaires auprès des chasseurs. Leur élimination dérègle les populations de proies, ce qui présente un double avantage pour ces derniers. Non seulement ont-ils davantage de proies à leur portée, mais ils peuvent également légitimer leurs interventions en disant « réguler » des espèces en situation de surpopulation. Cette dynamique compétitive s'applique aussi à l'élevage d'animaux, les prédateurs naturels étant abattus massivement pour protéger le « bétail ». Pour plusieurs scientifiques, la disparition des prédateurs de pointe serait l'influence la plus importante de l'humanité sur le monde naturel et ne constituerait rien de moins qu'une dégradation trophique de la planète (Estes et al. 2011).

Une loi naturelle de la prédation incorporerait également des notions relatives aux populations de prédateurs. Un autre énoncé de régularité des prédateurs naturels est que leur nombre dans un environnement donné dépend du nombre de proies disponibles. Les humains, quant à eux, prolifèrent indépendamment du nombre de proies disponibles, souvent au détriment de celles-ci. Ce phénomène est observé depuis les premières grandes migrations humaines, où chaque avancée vers de nouveaux territoires s'est inévitablement accompagnée de la disparition des grands animaux (Harari 2015). C'est encore plus le cas de nos jours, les préférences alimentaires des humains dépassant presque toujours la capacité de recharge des milieux où elle a cours. Même lorsque les humains se créent des proies sur mesure par le biais de l'élevage, ils exploitent des ressources à un rythme qui dépasse aussi la capacité de recharge des milieux. Il en est de même de la pêche récréative, qui ne peut exister sans l'ensemencement des plans d'eau et dépend donc de l'industrie de l'aquaculture. Celle-ci n'est qu'une autre forme d'élevage d'animaux, que l'on nourrit cette fois... avec la surpêche en haute mer, laquelle vide les océans à grands coups de chalutiers.

Un tel mode de fonctionnement constitue une déformation au-delà de toute reconnaissance de la pyramide trophique. En effet, dans cette représentation, les prédateurs naturels ne constituent qu'une petite proportion, soit l'extrémité d'une pointe. Avec les préférences alimentaires humaines, ces proportions sont exemple, chamboulées. Par les humains représentent 34 % de la biomasse des mammifères, et les animaux qu'ils élèvent pour leur alimentation représentent 62 % de celle-ci (Ritchie 2022). Cette déformation de la pyramide trophique irait même plus loin si l'on tient compte de toutes les ressources mobilisées afin d'élever des proies pour les humains. Elle affecterait également sa base, constituée de producteurs primaires surexploités tels que les végétaux. En bref, cette propension des humains à manipuler la présence de proies dans un milieu plutôt que de s'adapter à leur nombre constituerait une transgression écologique en matière de prédation naturelle.

Une loi naturelle de la prédation permettrait également de préciser certains critères à respecter pour pouvoir être considéré comme un prédateur. Ainsi, les prédateurs au sommet de la pyramide sont essentiellement des carnivores. Mais qu'en est-il des humains? Nous avons mentionné qu'une partie de la littérature écocentriste les dépeint comme des omnivores à forte tendance carnivore, et avons aussi suggéré que ce statut pourrait leur être accordé pour des motifs extérieurs à l'écologie. Quelle classification alimentaire définirait le mieux la nature des humains? Partons d'une échelle de mesure trophique dans laquelle les carnivores occupent l'échelon cinq et les producteurs primaires (tels que les végétaux) occupent le premier niveau. Une étude publiée en 2013 a révélé que les humains, si l'on se fie à leurs habitudes alimentaires, se situent en moyenne sur le second niveau trophique, soit le même que celui des cochons et des anchois (Bonhommeau et al. 2013). Il s'agit d'un échelon considérablement inférieur à celui des braves lions et des loups alpha auxquels beaucoup aiment se comparer. Ainsi, il pourrait exister une loi naturelle qui stipule le niveau trophique à occuper pour être considéré comme un véritable prédateur. Elle devrait intégrer des notions de santé et de physionomie : il ne s'agirait pas simplement de manger une certaine quantité de viande, il serait essentiel que celle-ci réponde véritablement aux besoins nutritionnels de l'animal. Ces critères auraient pour conséquence d'éloigner les humains du sommet de la pyramide car leur santé ne

nécessite pas la consommation d'autres animaux. De plus, leur régime alimentaire actuel, qui les place au deuxième niveau, leur cause également plusieurs problèmes de santé notables tels que des maladies du cœur, le diabète, des cancers, etc. Ces constatations laissent supposer que l'échelon qui leur est attribué, déjà éloigné de celui des prédateurs, est à son tour éloigné de celui qui correspondrait véritablement à leurs besoins (ou leurs limites) naturels et physiologiques pour favoriser leur santé. De nombreuses études indiquent que les humains ont intérêt à adopter un régime riche en légumes, grains et fruits pour atteindre une santé optimale et une longévité accrue, des conclusions qui les rapprochent davantage de l'herbivorisme que du carnivorisme.

Finalement, une loi naturelle de la prédation ne pourrait faire l'impasse sur l'impact des prédateurs sur les écosystèmes. Les constats tirés des énoncés de régularités concernant les prédateurs naturels aboutissent à une conclusion incontournable : ces derniers sont extrêmement bénéfiques pour les écosystèmes. Leur rôle est même crucial pour le bon fonctionnement des écosystèmes, car ils exercent une influence positive sur la santé des populations de prédateurs plus petits et de proies, sur l'état de la végétation, sur le milieu physique, et même sur les incidences de zoonoses et la stabilité du climat (Fraser 2011).

En revanche, les énoncés de régularité liés à l'appétit des humains pour la viande offrent un tableau bien sombre. Extinctions d'espèces, réchauffement climatique, acidification des océans, épuisement des sols, fonte du pergélisol, pertes d'habitats, etc. La liste des façons dont l'alimentation humaine dépasse des limites naturelles est bien trop longue pour être détaillée ici. Il n'est pas non plus nécessaire d'en dresser une liste exhaustive pour réaliser l'immense décalage qui sépare la prédation naturelle de la prédation à

laquelle aspirent les humains quand vient le temps de penser la préservation du monde naturel.

#### Conclusion

Au fil des pages précédentes, nous avons mis en lumière l'enthousiasme des humains pour un statut de prédateurs. Nous avons ensuite exploré des propositions en éthique de l'environnement pour extirper les humains de leur hiérarchie imaginaire et les positionner dans le monde naturel. Bien qu'élaborées dans l'objectif de protéger l'environnement, ces propositions ont également contribué à une vision positive des humains en tant que prédateurs, renforçant ainsi son acceptation. Enfin, en nous inspirant du concept des lois naturelles, nous avons souligné des observations du monde inquiétantes. En effet, la prédation à laquelle aspirent les humains transgresserait de multiples limites naturelles, s'opposant ainsi à la raison d'être même de l'éthique écocentriste.

Bien sûr, il serait possible d'argumenter que les paragraphes précédents brossent un bien sombre portrait des humains en tant que prédateurs, que ces attitudes pourraient être gérées de manière responsable et ne pas se transformer en catastrophe écologique. Certes, les chasseurs de cerfs et d'orignaux pourraient s'efforcer de cibler des proies jeunes, malades ou âgées, mais y parviendraient-ils aussi bien que des loups, ou du moins suffisamment pour ne pas compromettre la santé globale de l'environnement? Les humains pourraient également revoir leurs habitudes alimentaires, réduisant l'éventail et la quantité d'animaux consommés, mais le feront-ils vraiment et, de fait, ne font-ils pas déjà plutôt le contraire? Malgré tous les avertissements philosophiques contre le sophisme de la pente glissante, il est essentiel de reconnaître que les prétentions prédatrices des humains ont déjà glissé, et qu'elles se situent bien bas sur cette pente proverbiale. Ces réflexions évoquent l'une des vertus centrales de l'éthique de l'environnement, à savoir l'humilité. En s'identifiant à ceux qu'ils considèrent comme occupant de hauts sommets, les humains ont sérieusement affaibli leur base, rendant leur piédestal imaginaire bien fragile. En matière d'éthique écocentriste, les prochains questionnements pourraient bien être d'ordre identitaire.

#### Notice biographique

Véronique Armstrong détient une maîtrise en environnement de l'Université de Sherbrooke et poursuit actuellement des études doctorales en philosophie à l'Université de Montréal. Elle est cofondatrice de l'Association québécoise pour la protection et l'observation de la faune (AQPOF) et responsable environnement pour la Communauté Droit animalier Québec (DAQ).

#### Références

Callicott, J. B., (1989). In Defense of the Land Ethic: Essays in Environmental Philosophy. State University of New York Press.

Callicott, J. B., (1980). Animal Liberation: A Triangular Affair. Environmental Ethics. 2(4), 311-338.

Bonhommeau, S., Dubroca, L., Le Pape, O., Barde, O., Kaplan, D.M., Chassot, E., et Nieblas, A.-E., (2013). Eating up the World's Food Web and the Human Trophic Level. Proceedings of the National Academy of Sciences [en ligne]. 110(51), 20617-20620. [Consulté le 3 septembre 2023]. Disponible sur : https://doi.org/10.1073/pnas.1305827110

Darimont, C.T., Cooke, R., Bourbonnais, M.L., Bryan, H. M., Carlson, S. M., Estes, J.A., Galetti, M., Levi, T., MacLean, J.L., McKechnie, I., Paquet, C., et Worm, B., (2023). Humanity's Diverse Predatory Niche and its Ecological Consequences. Commun Biol [en ligne]. 6(609). [Consulté le 21 septembre 2023]. Disponible sur : https://doi.org/10.1038/s42003-023-04940-w

Elton, C., (1927). Animal Ecology. New York: Macmillan Co.

Estes, J.A., et al., (2011). Trophic Downgrading of Planet Earth. Science [en ligne]. 333(6040), 301-306. [Consulté le 12 août 2023]. Disponible sur : DOI: 10.1126/science.1205106

Everett, J., (1991). Environmental Ethics, Animal Welfarism, and the Problem of Predation: A Bambi Lover's Respect for Nature. Ethics & the Environment. 6(1), 42-67.

Fraser, C., (2011). The Crucial Role of Predators: A new Perspective on Ecology. Yale Environment 360 [en ligne]. 15 septembre. [Consulté le 7 août 2023]. Disponible sur: https://e36o.yale.edu/features/the\_crucial\_role\_of\_predators\_a\_new\_perspective\_on\_ecology

Harari, Y. N., (2015). Sapiens. Paris: Albin Michel.

Hettinger, N., (1994). Valuing Predation in Rolston's Environmental Ethics: Bambi Lovers versus Tree Huggers. Environmental Ethics. 16(1), 3-20.

Leopold, A., (1949). Almanach d'un comté des sables (traduit par Gibson, A.). Paris : Flammarion.

Luke, B., (2007). Brutal: Manhood and the Exploitation of Animals. Illinois: University of Illinois Press.

Ogden, L. E., (2023). Humans Are Predators of at Least One Third of All Vertebrate Species. Scientific American [Consulté le 17 octobre 2023]. Disponible sur : https://www.scientificamerican.com/article/humans-are-predators-of-at-least-one-third-of-all-vertebrate-species

Ritchie, H., (2022). Wild Mammals Make up Only a Few Percent of The World's Mammals. Our World in Data. [Consulté le 17 octobre 2023]. Disponible sur: https://ourworldindata.org/wild-mammals-birds-biomass

Moriarty, P. V., et Woods, M., (1997). Hunting ≠ Predation: An Instance of the Compatibility of Animal Welfare and Environmental Ethics. Environmental Ethics. 19, 391-404.

Rolston, H., (1992). Disvalues in Nature. The Monist. 75(2), 250-278.

Rolston, H., (1991). Environmental Ethics: Values in and Duties to the Natural World. Dans: F. Herbert Bormann et S.R. Kellert, dir. The Broken Circle: Ecology, Economics, Ethics. New Haven: Yale University Press.

Wenz, P., (1989). Treating Animals Naturally. Between the Species. 5(1). 1-10.

# Partie 2 Oser agir pour les animaux

### De la protection des chevaux à la défense de tous les animaux : une brève histoire de la cause animale au Québec

#### Par Virginie Simoneau-Gilbert

Les deux dernières décennies ont vu le développement sans précédent du mouvement de défense des animaux au Québec. La vaste majorité des organisations dédiées à la cause animale au Québec sont nées au courant des années 2000, en particulier celles vouées à la libération animale et à la promotion du véganisme (Renard 2019, pp. 46-48). En comparaison, les organismes de protection des animaux au 20e siècle sont nettement moins nombreuses et davantage centralisées. Elles prennent la forme d'institutions anciennes comme la SPCA de Montréal, sur laquelle se concentre cet article en raison de la place centrale qu'a occupée et qu'occupe toujours cette organisation au sein du mouvement de défense des animaux au Québec.

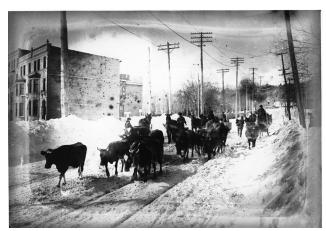
Bien que cet essor témoigne d'un intérêt toujours grandissant pour la question animale au Québec, nous aurions tort de voir ces préoccupations comme des questionnements récents. Déjà à l'époque victorienne, les colonies de l'Amérique du Nord britannique cherchent à protéger les animaux contre les mauvais traitements en adoptant plusieurs lois et règlements encadrant la cohabitation humains-animaux en ville, qui s'avère de plus en plus difficile à l'ère de l'industrialisation.

## Les débuts de la cause animale au Québec : un mouvement axé sur la protection des chevaux

Au 19<sup>e</sup> siècle, les chevaux sont omniprésents dans les campagnes et grandes villes du monde. Ces animaux assurent le transport des citoyens ou des marchandises à l'ère du développement de Montréal. De 1850 à 1900, le nombre de chevaux à Montréal passe de 2077 à 6632 (Gagnon 2019, p. 35). De 1865 à 1895, le nombre de véhicules hippomobiles augmente de 826 à 3958, ce qui exclut les voitures tirées par plus de deux chevaux ou les livreurs spécialisés comme les laitiers et les boulangers (Olson 2017, p. 61). L'affluence de ces animaux est telle qu'à la fin du 19e siècle, on estime qu'il peut passer jusqu'à 400 chevaux par heure sur la rue Craig (aujourd'hui la rue Saint-Antoine dans le Vieux-Montréal). En 1891, la ville compte environ 3000 écuries, dont certaines sont si grandes qu'elles peuvent accueillir jusqu'à 64 chevaux (Heap 1977, p. 382) De manière similaire, les animaux d'élevage, à l'époque conduits et abattus directement chez le boucher, sont de plus en plus nombreux à sillonner la voie publique. En 1861, on recense 2160 vaches laitières, 2644 cochons et 91 moutons à Montréal. En 1871, les animaux d'élevage sont omniprésents. Cette année-là, on peut compter environ 5,75 larges animaux domestiques pour 100 habitants dans la métropole (Kheraj 2015, pp. 40-41).

Êtres humains et autres animaux doivent donc se partager des rues de plus en plus achalandées. Cette difficile cohabitation ne va pas sans soulever son lot de défis sanitaires et moraux. Alors que les élites en viennent progressivement à se pacifier, à raffiner leurs mœurs et à développer de nouvelles sensibilités à l'endroit des animaux, le traitement qui est réservé aux chevaux et aux animaux de bétail, de même que la crasse des villes, leur sont de plus en plus insupportables.

Montréal, des citoyens se plaignent fréquemment des cadavres d'animaux laissés sur la voie publique, des animaux d'élevage errant qui dévorent les potagers et des entrailles d'animaux flottant dans les caniveaux et les cours d'eau à proximité des boucheries (Gagnon 2019, p. 45). On s'insurge contre l'état des rues, lesquelles ne sont pas pavées et souvent couvertes de déjections animales (Bradbury 1984, p. 25). De même, l'élevage de porcs en ville, très populaire dans le quartier ouvrier de Griffintown, est source de frustration pour les propriétaires. Par exemple, un article du Montreal Herald publié en 1865 fait état de locataires pouvant garder jusqu'à 40 cochons dans leur petite cour montréalaise (Gagnon 2019, p. 60). À ces problèmes de cohabitation s'ajoute l'état général lamentable de la ville, où les égouts sont inexistants ou rudimentaires et où aucun système de collecte des déchets n'est mis en place. Dans ce contexte d'insalubrité générale, il n'est pas surprenant que la ville enregistre les plus hauts taux de mortalité infantile d'Amérique du Nord et qu'elle soit régulièrement frappée par des épidémies de variole et de tuberculose – deux zoonoses (Tétreault 1995, p. 22).



Bétail sur le chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, QC, vers 1900, négatif à la gélatine argentique sur verre, archives du Musée McCord

C'est toutefois la cruauté envers les chevaux qui retient l'attention des premières sociétés de protection des animaux. Au 19<sup>e</sup> siècle, le calvaire de ces équidés, surmenés et livrés aux fouets des cochers, est un véritable lieu commun dans toutes les grandes villes du monde occidental. Comme le note l'historien Maurice Agulhon, « lorsqu'un cheval, trop chargé, ou par suite d'un accident quelconque, s'abattait, le charretier ordinaire ne l'aidait pas à se dégager en le dételant ou en déchargeant quelque peu la voiture, mais l'incitait à se relever seul à grands renforts de coups de pied dans le ventre » (Agulhon 1981, p. 86). Quand les chevaux ne tombent pas d'épuisement et ne sont pas rossés, ils doivent tirer des tramways surchargés et des chariots pleins de neige, l'ancêtre de la déneigeuse. Ils peuvent également être aperçus travaillant avec des plaies ouvertes (The Montreal Gazette 1910, p. 9).



Vue de la rue McGill en direction nord depuis la rue Saint-Paul, Montréal, QC, 1868-1870, halogénures d'argent sur papier monté sur carton, archives du Musée McCord

Touchés par le triste sort des chevaux, des citoyens se mobilisent et font voter des lois proscrivant la cruauté envers les chevaux et animaux de bétail, dont la première est le *Martin's* Act, adoptée au Royaume-Uni en 1822. Rapidement, l'influence de cette nouvelle législation se fait sentir

outre-Atlantique. En 1825, la Nouvelle-Écosse se dote de dispositions qui interdisent de mutiler ou blesser les chevaux, les moutons et autres animaux de bétail (Ingram 2013a, p. 225). Au Bas-Canada, l'Ordinance for establishing an efficient system of Police in the Cities of Quebec and Montreal, incluse dans les Ordonnances de 1838, permet de mettre à l'amende ou d'emprisonner tout individu qui surcharge, surmène ou maltraite un cheval, un chien ou tout autre animal. En 1857, le Canada-Uni se dote d'une loi prévoyant une amende ou une peine de prison pour quiconque « attache, maltraite, abuse ou torture tout cheval, jument, hongre, taureau, bœuf, vache, veau, mulet, âne, mouton, agneau, cochon ou tout autre animal de bétail, volaille, chien, animal domestique ou oiseau » (traduction libre). En 1869, la Confédération canadienne adopte l'Act Respecting Cruelty to Animals. Cette nouvelle législation, qui sera reprise dans le Code criminel canadien de 1892, interdit désormais les combats d'animaux sur le territoire canadien.

En parallèle, les villes se dotent de nombreux règlements relatifs au partage de l'espace urbain entre humains et non humains. Entre 1840 et 1877, la ville de Montréal adopte non moins de 100 règlements qui visent à encadrer directement ou indirectement les relations humains-animaux (Rondeau 2018, p. 64). Parmi ceux-ci, on compte des règlements relatifs à l'interdiction d'abattre ou d'égorger des animaux en public (1841), à la gestion des animaux errants (1852), à l'interdiction des combats d'animaux et des jeux de hasard (1858), à la prohibition de l'élevage de cochons en ville (1874) ou à l'interdiction d'abattre des animaux de bétail (1882). Le règlement de 1882 prévoyait aussi l'ouverture du premier abattoir municipal, seul établissement désigné pour la mise à mort des animaux destinés à la consommation humaine.

C'est à la même époque que sont créées les sociétés de protection des animaux. En 1809, des

hommes mettent sur pied à Liverpool la toute première société de protection des animaux du monde occidental : la Society for Preventing Wanton Cruelty to Brute Animals (SPWCBA) (Shevelow 2009, p. 241). Quelques années plus tard, une organisation d'envergure nationale, la Society for the Prevention of Cruelty to Animals (SPCA) est créée à Londres par des politiciens, des riches industriels et des hommes d'église. Celle-ci devient la Royal SPCA en 1840 lorsque la reine Victoria en devient la patronnesse (Traïni 2011, p. 13). Rapidement au 19<sup>e</sup> siècle, le modèle des SPCA fait boule de neige, alors qu'une Société Protectrice des Animaux (SPA) est fondée en 1845 à Paris et que l'American SPCA est mise sur pied en 1866 à New York. Première organisation de défense des animaux à être créée au Canada, la SPCA de Montréal est incorporée en 1869, suivie de sociétés similaires à Québec (1870), à Ottawa (1871) et à Toronto (1873). Rapidement, ces organisations mettent tout en œuvre pour que les animaux, en particulier les chevaux, soient protégés des actes de cruauté et de négligence. Elles embauchent une équipe d'inspecteurs chargés de veiller au bien-être des chevaux et animaux de bétail, procèdent à l'arrestation d'individus venus assister à des combats d'animaux, sensibilisent le public à la bonté envers les animaux et s'insurgent contre certaines pratiques cruelles, à l'instar de la coupe des oreilles des chiens à des fins esthétiques (Simoneau-Gilbert 2019, pp. 129-158).

Malgré leurs bonnes œuvres, les premières sociétés de protection des animaux, soutenues par les membres des élites politiques, économiques et religieuses des grandes métropoles, se caractérisent par un discours quelque peu restreint en matière de bon ou mauvais traitement des animaux. Selon bon nombre d'historiens, le mouvement dans ses débuts vise en partie à consolider les valeurs et pratiques

des classes bourgeoises et à « civiliser » les classes ouvrières. Au Québec, les relations qu'entretient la cause animale avec le mouvement sanitaire et les clubs de chasse permettent de soutenir cette thèse. En effet, un certain recoupement entre la SPCA de Montréal et le mouvement sanitaire peut être observé dans les années 1870. Ce lien s'articule autour de William Workman, homme d'affaires d'origine irlandaise protestante. Ce dernier est le premier président à la fois de la SPCA de Montréal et de la Montreal Sanitary Association, une organisation créée en 1867 dans le but de faire pression pour que les autorités montréalaises adoptent des mesures sanitaires plus ambitieuses. Homme politique, Workman devient maire de Montréal en 1868, puis est réélu sans opposition en 1869 et en 1870. Au cours de ses trois mandats, Workman s'attèle à assainir la ville par des travaux de pavement des rues, par l'installation de tuyaux d'égout en argile vitrifiée, par la construction de bains publics, par l'instauration d'un service de collecte des ordures et par la modernisation du système d'aqueduc. Sous sa gouverne, le conseil municipal inclut également la cruauté animale dans la liste des « offenses contre les bonnes mœurs et la décence » en 1870 (Gagnon 2019, p. 123).

Plus encore, les liens sont nombreux entre les clubs de chasse et le jeune mouvement de protection des animaux, alors que les membres du Montreal Hunt Club soutiennent généreusement la SPCA de Montréal ou sont actifs auprès de la Société. Ce club, fondé en 1826, organisera sur le mont Royal de nombreuses parties de chasse au renard impliquant chevaux et meutes de chiens jusque dans les années 1920 (Ingram 2013b, p. 43; Nadeau 2017). On estime que plus du quart des adhérents de la SPCA de Montréal sont aussi membres Montreal Fish and Game Protection Club dans les années 1870 (Ingram 2013b, p. 45). Un phénomène similaire peut être observé à Québec,

où William Marsden co-fonde la Humane Society of Canada et la SPCA de Québec tout en étant particulièrement impliqué auprès de la Fish and Game Protection Club of Lower Canada.

Bien que cette double implication puisse paraître contradictoire aujourd'hui, elle ne l'est pas aux yeux des philanthropes de l'époque qui y voient la marque de leur profond respect pour le cheval (Ingram 2013a, p. 228). Leurs activités sportives leur permettent également d'exalter une vision romantique et coloniale de la nature en tant que terra nullius inhabitée. La campagne leur apparaît comme un environnement vierge et paisible qui contraste nettement avec la ville, lieu par excellence du vice, de la pouillerie et du désordre social. Leur implication auprès de la cause animale, du mouvement sanitaire et des groupes de chasseurs reflète ainsi un désir de voir les villes débarrassées des mauvaises pratiques des classes ouvrières et une volonté d'imposer aux charretiers leur propre définition de la cruauté envers les animaux.



Chasse au renard, Montreal Hunt Club, Montréal, QC, copie réalisée pour J. F. Bouthillier en 1881, négatif à la gélatine argentique sur verre, archives du Musée McCord

#### Arrivée de l'automobile, première vague féministe et ouverture de refuges pour chiens et chats : vers de nouveaux champs d'action

Toutefois, l'historienne Diana Donald met en garde les chercheurs qui pourraient être tentés d'adopter une analyse réductionniste de la cause animale au 19<sup>e</sup> siècle, selon laquelle le mouvement de protection des animaux de l'époque reflèterait une volonté d'imposer les valeurs bourgeoises aux classes sociales « inférieures » (Donald 2020). Selon elle, de fortes tensions subsistent entre les hommes et les femmes eu égard aux valeurs qui sous-tendent leur implication au sein de la cause animale. Autrement dit, les hommes et les femmes de l'époque victorienne ne défendaient pas les animaux pour les mêmes raisons.

Alors que l'engagement des hommes relèverait d'un souci pour l'ordre et la paix sociale, celui des femmes trouverait son fondement dans une affection profonde pour les animaux de compagnie souvent abandonnés, esseulés. Selon le sociologue Christophe Traïni, l'intérêt des femmes pour les organisations de protection animale ne peut être dissocié de la présence des chiens et des chats dans certains foyers au 19<sup>e</sup> siècle. Alors que les femmes sont confinées à la maison, en tant qu'épouses ou mères, ces compagnons leur apportent joie et réconfort (Traïni 2011, p. 124). Certaines vont même jusqu'à s'identifier au statut social peu enviable des animaux. C'est le cas de la militante féministe Séverine en France, pour qui l'infériorité politique des femmes et des animaux aurait créé entre eux « plus de solidarité encore, une compréhension davantage parfaite » (Séverine 1903).

L'affection des femmes pour les chiens et chats se transpose dans un désir de s'impliquer au sein du mouvement de protection animale. Cet engagement coïncide d'ailleurs avec la première vague féministe (1850 – 1945) marquée par la volonté des femmes de participer à la vie publique, notamment par le vote. À Montréal, des bienfaitrices n'hésitent pas à soutenir la cause animale par des dons et des legs testamentaires et à devenir membres de la SPCA. Certaines sont si généreuses qu'elles se voient officiellement remerciées dans les rapports annuels de l'organisation. Elles permettent notamment l'achat d'ambulances pour animaux et l'embauche de nouveaux inspecteurs (Simoneau-Gilbert 2019, pp. 165-167).

Regroupées autour de la Section des Dames, une branche de la SPCA de Montréal formée en 1898, les femmes organisent de nombreux événements caritatifs : des bazars, des tombolas, des grands bals et des journées de sollicitation de contributions du public. Elles mettent également sur pied plusieurs initiatives vouées à la sensibilisation de la population, en particulier des enfants. Elles organisent ainsi des concours d'essais sur le thème de la bonté envers les animaux, impriment des calendriers humanitaires et lancent un magazine gratuit, The Animals' Appeal. Elles coordonnent aussi des groupes pour enfants, les Bands of Mercy, dont les membres se réunissent chaque mois pour lire des histoires thématiques et visionner des films tels que Black Beauty, inspiré du roman d'Anna Sewell.

Enfin, dès le 19<sup>e</sup> siècle, des femmes s'insurgent contre les vivisections, des dissections expérimentales effectuées sur des animaux vivants, souvent sans anesthésie. Parmi les porteparoles du mouvement antivivisection, on compte Marie Huot et Séverine en France, ou encore Caroline Earle White qui fonde aux États-Unis la American Anti-Vivisection Society (AAVS), en 1883. Les militantes de ce mouvement n'hésitent pas à employer l'action directe, à l'instar des suffragettes. Par exemple, en 1903, des féministes suédoises s'infiltrent dans des conférences en

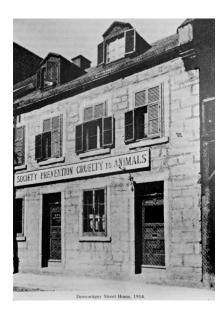
médecine de l'Université de Londres et décrient les vivisections réalisées sur des chiens, suscitant une polémique nationale du nom de la *Brown Dog Affair* (1903-1910). À Montréal, une première Ligue antivivisection est créée en 1922. Ses membres sont majoritairement des femmes, comme le note un journaliste de la *Montreal Gazette* venu assister à la première assemblée.

En parallèle, les chevaux se voient progressivement remplacés par l'automobile au tournant du 20e siècle. C'est ainsi que l'électrification des tramways est amorcée en 1892, puis complétée en 1894, et qu'une voiture dite « sans cheval » peut être aperçue pour la première fois à Montréal en 1899 (Robert 2015b). En l'espace de deux décennies, la force cylindrique supplante la force équine pour les trajets en ville. En 1920, on compte déjà plus de 13 000 automobiles dans la métropole (Gagnon 2019, p. 35; Kheraj 2015, p. 44). Les chevaux seront désormais utilisés pour quelques services municipaux, par exemple pour le déneigement jusqu'à la fin des années 1920 (Robert 2015a), les incendies jusqu'en 1936, les postes jusqu'en 1938 (Johnston 1969), et la livraison de la glace, du pain et du lait jusque dans les années 1960 (Simoneau-Gilbert 2019, p. 193). La SPCA se soucie dès lors des chevaux de manière plutôt épisodique, par exemple lorsqu'elle sensibilise le public au bien-être de ces animaux en temps de canicule, lorsqu'elle visite les fermes et chantiers forestiers à la campagne, ou lorsqu'elle inspecte les chevaux prêts à être envoyés sur le front lors des deux guerres mondiales. La protection des chevaux cesse d'être la principale mission des organisations de défense des animaux.

Ces deux bouleversements – l'engagement des femmes et l'invention de l'automobile – emmènent avec eux leur lot de transformations au sein du mouvement de protection animale.

La plus importante d'entre elles est sans aucun doute l'ouverture de refuges pour animaux de compagnie, dont le premier est fondé à Londres en 1860, à l'initiative de femmes (Traïni 2011, p. 126). Quelques années plus tard, la Section des Dames de la SPCA de Pennsylvanie demande que les autorités de la ville de Philadelphie lui confient la gestion des fourrières. Ce modèle sera officiellement adopté en 1880 par d'autres organisations de défense des animaux à l'occasion du huitième congrès international des sociétés protectrices des animaux tenu à Bruxelles.

À Montréal, la SPCA souhaite ouvrir un dog's home dès 1896, mais le projet se concrétise seulement à la fin de l'année 1914, après une grande collecte de fonds. Cette annéelà, l'organisation ouvre son chenil au 203 rue De Montigny Est, aujourd'hui boulevard De Maisonneuve, dans le Quartier latin. Elle est également mandatée par la ville de Montréal pour veiller à la gestion animalière. Avec ce nouveau service, la SPCA s'emploie à faire adopter les animaux qu'elle accueille ou à mettre à mort ceux qui n'ont pas eu cette chance. Déjà en mars 1915, on estime que 300 à 400 chiens sont reçus chaque mois à la Société. La protection des animaux de compagnie accapare désormais les ressources financières de la SPCA de Montréal, et celle-ci se dédie principalement à la protection des chiens et des chats dans les décennies suivantes.



Refuge de la rue De Montigny, SPCA de Montréal, 1914, archives du Musée McCord

## Une fin de siècle marquée par un élargissement des revendications

Malgré ce tournant historique, le mouvement de protection des animaux perd rapidement de la vitalité après la Première Guerre mondiale, dans un contexte où le conflit armé et la gestion des services animaliers dans les grandes villes laissent les organisations financièrement vulnérables. À Montréal, la SPCA peine à accueillir tous les animaux abandonnés en temps de guerre, doit annuler sa journée de sollicitation de dons en 1931 à la suite du krach boursier de 1929 et affirme à maintes reprises ne pas recevoir suffisamment d'argent de la part de la ville pour les services animaliers. Les défis auxquels les organisations doivent faire face sont d'autant plus critiques qu'ils coïncident avec le développement de l'élevage industriel et de l'expérimentation animale dans les années 1940 et 1950. Croulant sous la pression financière dont l'une des causes est la gestion des refuges, le mouvement peine à mener de larges campagnes de sensibilisation et à remettre en question ces nouvelles formes d'exploitation animale. Selon Unti et Rowan, le mouvement est globalement « enlisé dans une phase d'insularité, d'absence de vision et de manque de pertinence » (2001, p. 21).

Il faudra attendre les années 1960 pour voir souffler un nouveau vent sur le mouvement de protection des animaux, tant au Québec qu'ailleurs dans le monde. Une telle renaissance s'explique par une multiplicité de facteurs concordants : naissance de l'éthique animale, laquelle dote le mouvement d'une assise philosophique solide, nouvel intérêt des scientifiques pour la vie cognitive et affective des animaux et renouveau du mouvement environnementaliste (Unti et Rowan 2001, p. 22). Dans la seconde moitié du siècle, les organisations en viennent à se préoccuper d'animaux de toutes espèces, incluant les animaux sauvages, d'élevage et de laboratoire. La SPCA de Montréal se montre critique de la chasse sportive, de l'industrie de la fourrure, du traitement réservé aux animaux d'élevage et de l'utilisation des animaux à des fins scientifiques. Elle sensibilise également le public à la cruauté animale en tenant des kiosques et en publiant des infolettres plusieurs fois par année.

L'essor du véganisme témoigne aussi des nouvelles préoccupations qui caractérisent la cause animale au Québec dans la seconde moitié du siècle. En 1997, le premier restaurant végétalien de Montréal ouvre ses portes : Les Vivres, aujourd'hui connu sous le nom d'Aux Vivres. Quelques années plus tard, en 2005, l'Association végétarienne de Montréal est créée. En 2009, celle-ci lance les « Lundis sans viande » en collaboration avec les Amis de la Terre. Des initiatives similaires sont mises sur pied tout au long des années 2010, notamment avec la création du Festival végane et du Défi végane 21 jours en 2014 (Renard 2019, 52-53).

Dans les cercles militants, un même dynamisme se fait sentir à partir des années 2010. Le mouvement se décentralise, et les SPCA cessent d'être les seules organisations consacrées à la protection des animaux au Québec. En effet, comme le note Alexia Renard, ce sont plus d'une vingtaine de comités étudiants et d'organismes à but non lucratif qui sont mis sur pied au courant des années 2010, en plus des autres initiatives de promotion du véganisme et des organisations locales. Autrefois l'affaire de chasseurs préoccupés par le sort des chevaux en ville, la cause animale au Québec se caractérise aujourd'hui par une diversité de revendications et de modes d'action qui visent à protéger tous les animaux.

#### Notice biographique

Virginie Simoneau-Gilbert est boursière Rhodes et doctorante en philosophie à l'Université d'Oxford. Elle a aussi publié deux livres : Que veulent les véganes? La cause animale, de Platon au mouvement antispéciste (Fides, 2021), co-écrit avec Alexia Renard, et Au nom des animaux : l'histoire de la SPCA de Montréal (1869 – 2019) (Somme toute, 2019).

#### Références

Abuse of Horses. The Montreal Gazette, 11 mai 1910. p. 9.

Agulhon, M., (1981). Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Romantisme. 11(31), 81-110.

Donald, D., (2020). Women Against Cruelty: Protection of Animals in Nineteenth-Century Britain, New York: Oxford University Press. Elias, N., (2003) [1939]. La civilisation des mœurs. Paris : Calmann-Lévy.

Gagnon, B., (2019). Cohabitation, exploitation et nuisances à Montréal et à la Nouvelle-Orléans : les relations entre les populations urbaines et animales, 1840-1890. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, Disponible sur: https://depot-e.uqtr.ca/id/eprint/9288/.

Heap, M., (1977). La grève des charretiers à Montréal, 1864. Revue d'histoire de l'Amérique française. 31(3), 371-395.

Ingram, D., (2013a). Beastly Measures: Animal Welfare, Civil Society, and State Policy in Victorian Canada. Journal of Canadian Studies. 47(1), 221-252.

Ingram, D., (2013b). Wildlife, Conservation, and Conflict in Quebec, 1840-1914. Vancouver: UBC Press.

Johnston, B., (1969). L'animal sans défense : L'histoire de la Société canadienne de protection des animaux, 1869-1969. Montréal : Société canadienne de protection des animaux.

Kheraj, S., (2015). Urban Environments and the Animal Nuisance: Domestic Livestock Regulation in Nineteenth-Century Canadian Cities. Urban History Review / Revue d'histoire Urbaine. 44(1/2), 37-55.

Nadeau, J.-F., (2017). « À cheval sur l'histoire », Le Devoir de philo, 30 janvier. Disponible sur: https://www.ledevoir.com/sports/490413/montreal-c-est-du-sport-7-10-a-cheval-sur-l-histoire.

Olson, S., (2017). The Urban Horse and the Shaping of Montreal, 1840-1914. Dans J. Dean, D. Ingram et C. Sethna, dir. Animal Metropolis: Histories of Human-Animal Relations in Urban Canada. Calgary: University of Calgary Press.

a-montreal/

Renard, A., (2019). Le véganisme au Québec : cartographie d'un mouvement. Mémoire de postwar animal protection. Dans D. Salem et maîtrise, Université de Montréal. Disponible sur : https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/ handle/1866/23608.

Robert, M., (2015a). Chronique Montréalité no. 25: Brève histoire du déneigement à Montréal. Archives de Montréal, 2 février 2015. Disponible sur : http:// archivesdemontreal.com/2015/02/02/chroniquemontrealite-no-25-breve-histoire-du-deneigement-

Robert, M., (2015b). Chronique Montréalité no 48: Les débuts de l'automobile à Montréal. Archives de Montréal, 2 novembre 2015. Disponible sur : http:// archivesdemontreal.com/2015/11/02/chroniquemontrealite-no-48-les-debuts-de-lautomobile-amontreal/

Rondeau, S.-O., (2018). Qui mange du porc mange sa mort. Une histoire de l'encadrement réglementaire de l'élevage urbain au XIX<sup>e</sup> siècle à Montréal et une sociologie de ses effets. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal. Disponible sur : https://archipel.uqam.ca/11703/

Séverine, (1903). Sac-à-tout. Mémoires d'un petit chien. Paris: Hachette Livre BNF.

Shevelow, K., (2009). For the Love of Animals: The Rise of the Animal Protection Movement. New York: Henry Holt and Company.

Tétreault, M., (1995). Les maladies de la misère : Aspects de la santé publique à Montréal 1880-1914. Dans P. Keating et O. Keel, dir. Santé et société au Québec: XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Montréal : Boréal.

Traïni, C., (2011). La cause animale (1820 – 1980). Essai de sociologie historique. Paris : Presses Universitaires de France.

Unti, B., et Rowan, A., (2001). A social history of A. Rowan, dir. The State of the Animals. Washington: **Humane Society Press.** 

#### Pourquoi les féministes ne mangent pas les animaux

#### Par Suzanne Zaccour

#### Des hommes, des femmes et des animaux

Un homme et une femme vont au restaurant et commandent deux plats : un steak et une salade. Devant qui le serveur place-t-il le steak?

On ne sait pas qui a commandé quoi, mais tout indique que l'homme recevra le morceau de viande.

Le véganisme, comme les diètes, c'est une affaire de femmes, et la viande, comme les barbecues, c'est une affaire d'hommes. C'est du moins ce que communiquent les normes sociales et les stéréotypes de genre.

Mais il n'y a pas là que du stéréotype.

Près de 70 à 80 % des activistes animalistes sont des femmes. Cela ferait du mouvement de défense des droits des animaux « un des principaux mouvements de femmes après le mouvement féministe lui-même » (Bailey et Playoust 2016, p. 81).

#### Les vrais mâles préfèrent la viande<sup>1</sup>

Il y a une claire association, dans notre société, entre viande et virilité. Vous imaginezvous Donald Trump mangeant un burger de lentilles? L'image est absurde, mais on l'imagine facilement devant une montagne de côtes de cochons et de truies. La masculinité toxique passe par la domination non seulement des femmes mais aussi des animaux. Et elle n'est pas toxique que pour ses victimes : à chaque barbecue, à chaque steak, à chaque plat de charcuterie, les hommes bloquent davantage leurs artères dans un monde

où les accidents cardiovasculaires sont la première cause de décès. Certaines personnes ont donc proposé, pour porter les hommes à manger plus de légumes ou à s'intéresser au véganisme, qu'il faudrait viriliser les plantes!

Les hommes véganes se trouvent en contradiction avec des valeurs dites masculines, et certains d'entre eux négocient, adaptent, redéfinissent leur masculinité pour la rendre cohérente avec leur véganisme. Des influenceurs développent des gros muscles pour démontrer qu'on peut être à la fois végane et fort. Ils remettent en question la domination humaine sans toutefois questionner les normes de genre, négociant un espace de nouvelle masculinité végane. Le véganisme peut être associé aux valeurs masculines en soulignant le courage et la force morale des véganes, en associant la compassion traditionnellement féminine au rôle masculin du héros, et en présentant le véganisme comme une sorte de rébellion. Malgré ces redéfinitions pour maintenir une identité « masculine », les hommes véganes demeurent subversifs; comme l'exprime un participant à une étude sur le sujet, « une chose que les hommes véganes ont en commun, c'est une certaine indifférence à la pression de leurs pairs en matière de masculinité » (Greenebaum et Dexter, 2018 p. 642).2

D'après le titre d'Élise Desaulniers, « Les vrais mâles préfèrent la viande – Convergences du féminisme et de l'antispécisme »,
 22 juin 2014, Françoise Stéréo nº 1.

<sup>2.</sup> Les citations provenant de ressources en anglais ont été traduites par l'autrice.

## Les femmes et le mouvement de libération animale

Chez les femmes, le défi est autre. D'un côté, il est plus facile pour une femme d'exprimer des valeurs de care et de compassion sans être jugée subversive. De l'autre, cette association des femmes à la sensibilité décrédibilise leurs positions politiques. Lorsque les femmes ont commencé à soulever la question de l'exploitation animale, elles se sont fait reprocher d'être folles, hystériques, hypersensibles. C'était perdant-perdant pour les deux causes : comment peut-on donner des droits aux femmes si elles sont ridicules au point de vouloir sauver les animaux? Et comment peut-on donner des droits aux animaux si c'est une cause qui n'est portée que par des femmes – c'est bien la preuve que ce n'est pas sérieux!

Malgré ces difficultés et les risques de déconsidération, les femmes ont porté la cause animale d'aussi loin qu'elles ont pu prendre la parole (Bailey et Labonté 2018, p. 62). Mon exemple préféré est celui d'Anna Kingsford, une des premières anglaises à obtenir un doctorat en médecine. Entourée d'hommes et confrontée, on peut facilement l'imaginer, à des niveaux de misogynie, d'exclusion et de déconsidérations extrêmes, elle décide non pas de se faire petite et de se plier aux traditions, mais d'être la première personne à refuser toute expérimentation sur des animaux dans son parcours! Elle consacre même sa thèse aux bienfaits nutritionnels du végétarisme.

L'association des femmes et des féministes à la cause animale n'est pas passée inaperçue. En 1883, un médecin s'exprime ainsi sur le mouvement de défense des animaux : « Est-il nécessaire de redire que les femmes ou plutôt que les vieilles filles fournissent le plus nombreux contingent de ce groupe? Que mes adversaires ne me contredisent pas, sinon je les défierai de me

citer parmi les leaders de l'agitation une seule fille riche, jolie et aimante, ou une seule femme ayant trouvé dans son intérieur domestique de quoi satisfaire pleinement ses besoins d'affection » (cité dans Bailey et Labonté 2018, p. 63).

En d'autres mots, l'insulte de la féministe lesbienne frustrée ne date pas d'hier! Pour chaque effort de solidarité que les femmes ont fait à l'égard de leurs frères et sœurs animales, les hommes ont redoublé de sexisme, discréditant les animalistes parce qu'elles sont des femmes et les femmes parce qu'elles sont animalistes.

Aujourd'hui, les femmes qui portent le mouvement végane suivent une grande tradition féministe. Dans une société qui opprime à la fois les femmes et les animaux, elles choisissent la solidarité plutôt que la division.

Les féministes, osent-elles dire, ne mangent pas leurs sœurs.

## Au « non » des animaux : le mythe du consentement

Je me souviens très bien de mon premier jour à mon premier emploi. C'est une belle journée d'août, et je me joins à mes collègues qui ont décidé de manger sur la terrasse. Une guêpe s'intéresse au repas de l'une d'elles. Elle l'éloigne du revers de la main, distraitement, pendant que se poursuit la conversation. La salade doit être appétissante, parce que la guêpe s'approche à nouveau, deux fois, trois fois. Et puis : bam! Ma collègue la tue d'un gros coup de tupperware. « She was asking for it » (« Elle l'a bien cherché »), conclut-elle. Les gens rient; je regarde mes souliers.

Peu importe ce que vous pensez du droit à la vie des guêpes, force est de constater qu'il est normal, dans notre société, de tuer des insectes simplement parce qu'ils existent – même à l'extérieur! En l'occurrence, ma collègue, pour éviter cette conclusion, a cherché à se déresponsabiliser en blâmant la victime : c'est sa faute, elle l'a bien cherché.

L'idée selon laquelle la victime « cherche » la violence, ou y consent, est bien sûr un élément fondamental de la culture du viol :

- elle portait une jupe courte, elle l'a bien cherché;
- elle cherche le trouble;
- si elle ne voulait pas coucher avec lui, pourquoi l'avoir suivi dans sa chambre d'hôtel?

À l'inverse, le respect du consentement et de l'intégrité corporelle est une valeur féministe importante :

- seul oui veut dire oui;
- le consentement n'est pas seulement sexy, il est obligatoire;
- un silence ne vaut pas consentement.

La consommation de chair et de secrétions animales est-elle compatible avec le principe féministe du respect du consentement et de l'intégrité corporelle d'autrui?

#### Leur corps, leur choix?

Dans son livre autobiographique « *Big Pig, Little Pig* » (« Gros cochon, petit cochon »), l'anglaise Jacqueline Yallop raconte avoir déménagé dans la France rurale et avoir acheté deux porcelets pour les élever jusqu'au moment de les manger. L'autrice agonise au moment de décider si, après tout ce temps à en prendre soin, elle est capable de les tuer. Finalement, elle trouve le « courage » de tuer et de manger ses cochons. En entrevue, l'autrice rapporte que l'expérience lui a appris à apprécier « chaque morceau de porc qu'elle mange,

parce que c'est le cadeau qu'ils nous font à la fin » (BBC 2022).

Et quel cadeau! On dit qu'à la guerre, ce sont les vainqueurs qui racontent l'histoire; plus largement, ce sont les humain·es. Parce que ça fait certainement notre affaire, quand on tue un animal qui ne veut pas mourir, de dire qu'il a « donné » sa vie. Comme on dit aussi que les vaches « donnent du lait » et que les poules « donnent des œufs ». Mais leur a-t-on vraiment demandé leur avis?

La poule ne donne pas d'œufs – on les lui prend. La vache ne donne pas de lait – on provoque la lactation en la mettant enceinte et on l'empêche physiquement de donner son lait à son veau. On entend aussi que les chevaux « aiment » être montés et que les vaches « aiment » être traites. Il parait qu'elles s'approchent elles-mêmes de la trayeuse – mais, concrètement, quelles sont leurs options?

Les animaux ne s'expriment pas verbalement, mais ils votent avec leurs pieds, par exemple, en s'enfuyant de leurs bourreaux. On sait que certains animaux s'échappent des camions de transport ou des élevages - comme la communauté de vaches en cavale de Saint-Sévère, qui a réussi à éviter la capture pendant plusieurs mois à l'hiver 2022-2023. Certaines vaches, lorsqu'elles accouchent, cachent leur bébé pour éviter qu'on le leur prenne. Les animaux se débattent au moment d'être tués, ce pourquoi l'abattage est une occupation si dangereuse. Et, bien sûr, les éleveurs mettent les animaux en cage, construisent des barrières, modifient génétiquement les animaux en sélectionnant les traits dociles - tout cela est inutile à moins d'accepter ce fait tout simple : les animaux ne veulent pas être tués... et nous le savons très bien<sup>3</sup>.

<sup>3.</sup> D'après une citation de Josephine Donovan (1990, p. 375) : « We should not kill, eat, torture, and exploit animals because they do not want to be so treated, and we know that. »

Suggérer que les animaux acceptent leur exploitation est donc une perversion du consentement, qui, d'après les féministes, doit être clair, explicite, révocable, authentique et sécuritaire.

Comme femmes, comme féministes, nous avons tout intérêt à être particulièrement sceptiques des discours qui mobilisent le consentement de façon intéressée, pour masquer ou justifier des violences et de l'exploitation. À moins d'être contre l'appropriation violente des corps, l'exploitation reproductive, le contrôle non consenti de la sexualité... sauf quand c'est nous qui le faisons.

#### Les animaux veulent-ils être mangés?

Pour justifier leurs violences, les hommes prétendent au consentement des femmes, et les humain·es, à celui des animaux. Le mythe du consentement consiste à suggérer que l'animal est d'accord pour qu'on l'élève, l'exploite ou le tue. Le consentement présumé des animaux est présent dans les traditions et la mythologie de nombreuses cultures; de façon contemporaine en Occident, on le retrouve dans certaines publicités pour les produits de l'exploitation animale.

Le consentement fait vendre. On désigne comme « suicide food » les représentations d'animaux désirant se faire manger. Relevant souvent du style enfantin du dessin animé, les animaux sont représentés comme enchantés à l'idée d'être tués, et donc consentant à leur exploitation, pour déculpabiliser les consommatrice·teurs. Par exemple : un homard qui s'assaisonne (Figure 1) pour avoir meilleur goût, des animaux qui se découpent eux-mêmes

en morceaux (Figure 2) et un cochon qui vous sert sa propre tête sur un plateau d'argent, en n'oubliant pas d'apporter le champagne pour célébrer cette belle occasion (Figure 3).



Figure 14

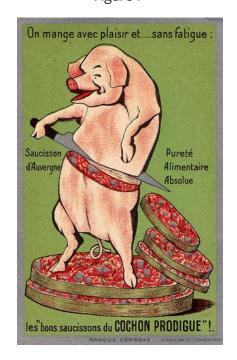


Figure 25

<sup>4.</sup> https://suicidefood.blogspot.com/2011/10/vintage-crawfish.html

<sup>5.</sup> https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/86/Le Cochon Prodigue 1919.jpg



Figure 3<sup>6</sup>

Ces exemples sont extrêmes, mais le phénomène n'est pas rare. Qui est l'emblème du restaurant de poulets Saint-Hubert? Un coq. Qu'estce que « la Vache qui rit »? Une marque de fromage.

Il serait plus honnête de montrer ces animaux attachés, blessés, handicapés, se débattant, tentant de s'enfuir. Mais dans ce cas, comment justifierions-nous nos violences à leur égard? Comment vendre le fromage « la Vache qui pleure »? Dans un processus typique de la culture du viol, on se sert du consentement pour excuser la violence, tout en sachant que ce consentement est aussi imaginaire que le sont les viandes « éthiques » et les poules « en liberté ».

#### Ajoutez-y du sexe

On peut pousser la perversion du consentement encore plus loin. Représenter les animaux de façon genrée, sexualisée et « pornifiée » (Adams 2004) permet de mieux les dépeindre comme désirant être consommés, puisque la culture

du viol présente aussi les femmes comme consentant à la violence et à l'exploitation. En féminisant et en érotisant les animaux, les exploiteurs peuvent tirer profit d'une certaine ambigüité sur qui est consommé – la femme ou l'animal – dans leur appel aux désirs du consommateur carniste hétérosexuel (voir les nombreux exemples répertoriés sur le site de Carol Adams).

Vend-on du sexe (c'est-à-dire des femmes) ou de la viande (c'est-à-dire des animaux)? L'ambigüité fait vendre. Et que vous vouliez la manger ou la tripoter, la femelle est là pour servir!

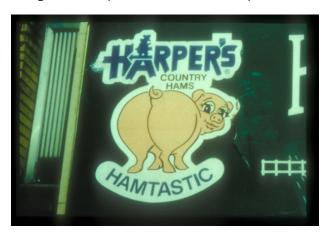


Figure 47

Dans la culture du viol, la violence est sexy – et y a-t-il plus violent que de tuer, découper en morceau et dévorer sa victime? Non seulement ça ne la dérange pas, mais elle est heureuse de servir et d'être objectifiée – à des fins sexuelles ou gustatives, c'est égal.

Cette érotisation de la violence envers des animaux dominés, attachés et contrôlés légitime, de manière perverse, à la fois la violence envers les animaux et celle envers les femmes. Les exploiteurs récupèrent la culture du viol et la logique qui permet d'exploiter les femmes (« elle l'a cherché »,

<sup>6.</sup> https://1.bp.blogspot.com/\_uYTbZGDfHCY/TIM2qoTQ5YI/AAAAAAAAAG0k/t\_w9Yuo3JVY/s1600/aupieddecochonmontreal.jpg

<sup>7.</sup> Image tirée du diaporama The Sexual Politics of Meat de Carol Adams : https://caroljadams.com/spom-examples/ qogtb7tvjoc5vl2dc8bbdd9cq1fw1p

« la victime aime la violence », « être attachée = sexuellement disponible ») et les transposent chez les animaux.

Comme féministes, peut-on accepter une telle perversion du consentement? Peut-on dire « mon corps, mon choix », mais seulement si ça m'arrange? L'autonomie corporelle, mais seulement si le corps en question ressemble au mien?

Ou est-il plutôt temps de s'opposer à la culture du viol sous toutes ses formes?

## Un choix « personnel » : L'excuse de la sphère privée

Le slogan numéro 1 de la pensée féministe est « le privé est politique ». Cela signifie que la violence vécue par les femmes à la maison, dans la sphère dite « privée », n'est pas qu'une question personnelle ou individuelle, mais bien un symptôme d'un problème plus large, soit l'oppression des femmes.

La séparation des sphères dites « privée » (donc : féminine) et « publique » (donc : masculine) a longtemps permis d'ignorer la maison et la famille comme lieux où se jouent également des questions de société importante. Dire « c'est une affaire privée » permettait d'ignorer et de dépolitiser la division sexuelle et inégale du travail ménager ainsi que la violence conjugale, comprises comme ne regardant pas l'État. Or, en criminalisant l'agression sexuelle conjugale et d'autres formes de violence conjugale, notre société a accepté d'ouvrir la porte de la chambre à coucher, parce que la violence envers autrui ne peut jamais être une affaire purement « privée ». Est-il temps désormais d'ouvrir la porte de la cuisine?

On peut certainement transposer à l'analyse du spécisme la critique féministe de la dichotomie publique/privée. Aujourd'hui, beaucoup adoptent un discours qui place la violence et l'oppression spécistes comme une affaire purement privée, qui relève du choix individuel et échappe aux regards extérieurs. « C'est mon choix ». « Je respecte ce que tu manges, toi aussi tu devrais respecter ce que je mange ». Et, ma préférée : l'injonction à « vivre et laisser vivre », l'ironie étant que c'est justement ce que réclament les véganes – qu'on vive et qu'on laisse les animaux vivre.

La supériorité numérique des femmes dans le mouvement végane rend ces discours encore plus faciles, parce qu'on associe le véganisme à une « diète », une préférence personnelle, voire une sensibilité féminine, plutôt que de le reconnaitre comme un réel mouvement politique et de justice sociale. Implicitement, on maintient que les « choses de filles » – comme le maquillage, la mode et la cuisine – ne peuvent pas être bien importantes.

Le féminisme nous apprend qu'une violence perpétuée dans la cuisine ou dans la sphère dite « privée » n'en est pas moins une violence. Et, lorsqu'il y a violence, lorsque des victimes sont impliquées, on ne peut plus – comme dans le cas du viol conjugal – parler d'un simple choix personnel. On ne peut pas non plus faire d'équivalence entre le « choix » d'opprimer et le choix de ne pas opprimer.

#### La rhétorique de l'activisme consumériste

La pensée féministe sur la dichotomie publique/privée permet aussi de critiquer le nouvel argument de la gauche pour se laver les mains de son exploitation des animaux : le rejet de l'activisme par la consommation.

L'argument va comme suit : l'éthique végane est inadéquate parce qu'elle impose des obligations morales aux individus. Or, ce qui compte ce ne sont pas les choix individuels, mais les structures sociales et les actions des multinationales.

Il n'est pas faux de dire que l'infrastructure sociale compte pour beaucoup. Bien des changements doivent être apportés dans les écoles, les supermarchés, les gouvernements et les milieux de travail pour dénormaliser les violences envers les animaux.

Cependant, il ne faut pas se servir de l'importance des questions structurelles pour se déresponsabiliser. Dans la lutte contre les violences sexuelles, il est fondamental de parler de culture du viol, du droit, d'institutions, des médias. Le problème n'est pas seulement que des hommes décident de violer, le problème c'est que la société le permet et l'encourage. Or, la solution n'est pas de conclure : « personne ne peut me dire de ne pas violer »! L'importance de s'intéresser aux structures sociales ne nous dédouane pas d'examiner nos propres comportements individuels.

#### Rappelons-nous : le privé est politique!

Les véganes appuient les luttes au niveau institutionnel – faire cesser les subventions aux industries d'exploitation animale, offrir plus d'options véganes dans les cafétérias, garantir une meilleure éducation à la nutrition, mettre fin à la pauvreté. Mais en quoi ces actions seraient-elles incompatibles avec le véganisme? Au contraire, il est bien plus cohérent de refuser de participer soimême à la violence et de lutter pour que la société fasse de même.

Les féministes ont cette blague sur les hommes qui se disent alliés : « c'est bien beau, mais fait-il la vaisselle? ». C'est-à-dire, est-ce quelqu'un qui veut s'afficher comme proféministe pour être valorisé, ou est-ce quelqu'un qui renonce à ses privilèges, respecte les femmes lorsque personne ne regarde, travaille sur soi? Nous demandons aux hommes proféministes de commencer leur implication en examinant leurs

propres comportements pour voir comment ils perpétuent, consciemment ou inconsciemment, l'oppression des femmes dans la sphère dite « privée ».

C'est pareil en matière de spécisme : je ne pense pas qu'on puisse s'en sortir en disant « je soutiens la cause animale, mais je ne crois pas à l'action individuelle alors je me concentre sur des choses plus politiques ». Manger, tuer, exploiter, opprimer quelqu'un·e, c'est toujours une question politique.

## Crimes de passion : l'excuse de l'amour et de la protection

Une fois, j'ai vu des œufs au supermarché étiquetés « real, local and loved » – des poules vraies, locales, et aimées. Aimées! Ça leur fait une belle jambe.

On entend souvent que les éleveurs « aiment » leurs animaux et qu'ils les traitent aussi bien que leurs enfants (pauvres enfants!), parce que la « viande heureuse » a meilleur goût. Les gens qui exploitent des chevaux affirment aimer leurs chevaux. Et presque tous les omnivores insistent sur le fait qu'iels « aiment les animaux ». C'est bien beau, tout cet amour, mais est-ce que ça protège réellement les animaux?

Les féministes savent bien que l'amour professé peut coexister avec la violence. L'homme violent dit qu'il aime sa femme, mais est-ce que cet amour le rend inoffensif? C'est plutôt l'inverse. L'amour rend sa violence plus dangereuse; l'amour professé cache la violence aux yeux de l'entourage et dissuade la femme de quitter la relation.

Le rapport entre amour et oppression n'est pas celui qu'on croit : il ne l'annule pas, il la camoufle. Tout l'amour des hommes ne suffira pas à libérer les femmes; ce qu'il faut, c'est que la violence cesse, que nos droits soient reconnus, que nous soyons les égales des hommes.

C'est la même chose pour les animaux. Nous avons un rapport hiérarchique extrême avec les autres animaux, puisque le moindre caprice humain vaut plus que des centaines de vies animales. Nous bénéficions d'une situation d'inégalité structurelle qui permet et légitime des violences infinies. Les animaux ont besoin de droits, de solidarité, de justice... All you need is not love.

Le sexisme peut prendre une forme bienveillante, sournoise et tout aussi problématique, comme quand on disait que les femmes ne devraient pas voter ou travailler de façon rémunérée pour leur propre bien. Ou quand la police dit de ne pas sortir tard le soir, de ne pas trop boire, de ne pas prendre de taxi seule pour éviter d'être agressée. Sous prétexte de protection, on légitime la mainmise des hommes sur la sphère publique. La prétendue protection des femmes sert plutôt les intérêts des hommes.

Il en est de même du côté de l'exploitation animale. Ce n'est pas parce qu'une violence ou un contrôle est exercé·e avec « amour » ou sous couvert de « protection » que ça les rend acceptables. Il faut garder en tête qui souffre et qui en tire des bénéfices.

- On dit que les vaches aiment être traites ou en ont besoin – mais ce « besoin » vient de l'insémination forcée et de la séparation des familles.
- On dit que les moutons ont besoin d'être tondus – mais on ne dit pas la violence de la tonte ni la sélection artificielle orchestrée par les humain·es pour que les moutons cessent de perdre leur laine naturellement.
- On dit que les animaux de ferme bénéficient de l'élevage parce qu'ils ne survivraient pas en nature – mais on ne dit pas qui a

- organisé la sélection de ces animaux sur de nombreuses générations pour les rendre dociles, gros et malades.
- On dit qu'il faut chasser des loups, pêcher des poissons, ou tuer des cerfs pour leur bien, pour protéger leur environnement – mais on ne dit pas qu'un individu décédé ne profite pas de son environnement.
- On dit que les vaches enfuies à Saint-Sévère ont été « sauvées » de l'hiver – mais on ne dit pas qu'on les a capturées pour les retourner à une vie d'exploitation et à une mort à l'abattoir.

Tous ces mensonges par omission donnent l'impression que l'éleveur rend service à ses animaux, alors que c'est plutôt lui qui s'enrichit. L'amour est le prétexte – le profit, la raison.

Peut-être qu'au lieu de se demander si l'oppresseur aime sa victime, on devrait demander s'il aimerait ça être à sa place.

#### Conclusion: la faim ne justifie pas les moyens

Agresser des femmes et faire agresser des animaux en consommant des produits de leur exploitation sont des comportements différents. Ce qui est fascinant, toutefois, c'est à quel point les justifications se ressemblent pour invisibiliser la violence à laquelle on s'adonne et qu'une part de nous reconnait. Les personnes qui participent aux violences envers les animaux savent qu'il y a là un problème, mais tentent de résoudre leur dissonance cognitive en masquant la violence, en effaçant l'animal, ou en justifiant sa souffrance au moyen d'excuses qui fonctionnent comme dans la culture du viol – c'est-à-dire qui exceptionnalisent et limitent ce qui peut être considéré comme une « vraie » violence. Nous en avons vu des exemples avec les mythes du consentement, de la sphère privée et de l'amour.

Décortiquer ces mythes permet de voir l'exploitation animale comme ce qu'elle est : le contrôle implacable des corps, de la sexualité et de la reproduction des animaux femelles (jones 2011, p. 53). Prétendre qu'il n'y a pas de mal à ça, que les victimes n'en souffrent pas, ou qu'il ne nous revient pas individuellement d'y résister n'est possible que si on adhère à des mythes issus de la culture du viol.

Le féminisme est un mouvement social qui prône le respect du consentement, de l'intégrité corporelle, et de l'autonomie reproductive. C'est un mouvement de justice qui, dans sa tournure intersectionnelle, s'élève contre toutes les oppressions et cherche à défendre toutes les victimes de violences, indépendamment de leurs caractéristiques ou de leurs différences. Les féministes ne mangent pas les animaux parce qu'elles s'opposent à la violence, indépendamment de la couleur, des capacités ou du nombre de pattes des victimes.

La cause animaliste est une cause féministe.

#### Notice biographique

Suzanne Zaccour (suzannezaccour.com) est avocate, chercheuse et formatrice féministe. Elle a complété un doctorat en droit à l'Université d'Oxford portant sur les violences sexuelles conjugales. Autrice de *La fabrique du viol*, elle termine présentement la rédaction de son prochain livre, *Les féministes ne mangent pas les animaux*. Contactez-la pour du coaching végane gratuit!

#### Références

Adams, C.J., (2004). The pornography of meat. Londres: Bloomsbury.

Adams, C. J., (s.d.). Disponible sur : https://caroljadams.com/examples-of-spom.

Adams, C. J., (s.d.). Disponible sur: https://caroljadams.com/spom-examples/qogtb7tvjoc5vl2dc8bbdd9cq1fw1p

Bailey, C., et Playoust, A., (2016). Féminisme et cause animale. Ballast n° 5 (automne), 80–93. Disponible sur: https://www.revue-ballast.fr/feminisme-et-cause-animale/

Bailey, C., et Labonté, J.-F., (2018). La philosophie à l'abattoir : réflexions sur le bacon, l'empathie et l'éthique animale. Montréal : Atelier 10.

BBC 2022, Radio 4 Extra (April 17, 2022), Archive. Disponible sur: https://archive.org/details/BBC\_Radio\_4\_Extra\_20220417\_050000?start=4152.

Desaulniers, É., (2014). Les vrais mâles préfèrent la viande. Convergences du féminisme et de l'antispécisme. Françoise Stéréo. Disponible sur : http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergences-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1/.

Donovan, J., (1990.) Animal rights and feminist theory. Signs: Journal of Women in Culture and Society. 15(2), 350–375.

Greenebaum, J., et Dexter, B., (2018). Vegan men and hybrid masculinity. Journal of Gender Studies. 27(6), 637–648.

Suicide Food. Disponible sur : https://suicidefood.blogspot.com.

jones, p., (2011). Fighting Cocks: Ecofeminism versus Sexualized Violence. Dans: Kemmerer, L. A., dir. Sister Species: Women, Animals and Social Justice. Champaign: University of Illinois Press. p. 45–56.

#### La solidarité animale empêchée

#### Par Axelle Playoust-Braure

Il n'est pas facile de s'engager dans une solidarité animale en actes, notamment lorsqu'il s'agit de s'abstenir de consommer des produits issus de l'exploitation des animaux. Nous évoluons dans un climat de disqualification de la solidarité animale, allant des pressions et moqueries survenant dans les milieux amical, familial et professionnel, à la répression politique du mouvement animaliste, en passant par les difficultés très prosaïques rencontrées si l'on veut simplement disposer d'un repas équilibré dans la restauration collective. Au point où l'on peut se demander quelle part de la population ressent de l'empathie à l'égard des animaux, mais continue tout de même de les manger (ou recommence à les manger) à cause de la pression sociale, ou d'autres obstacles structurels.

#### La végéphobie comme rappel à l'ordre

En France, le continuum de phénomènes, d'intensité et d'échelle variables, rendant difficile ou inconfortable le fait d'être animaliste, a été appelé « végéphobie » dès 2001. Davantage qu'une animosité individuelle, la végéphobie renvoie à un climat culturel. David Faucheux, dans son article « Le spécisme comme obligation sociale » (2020), explique ainsi que le spécisme, cette discrimination arbitraire que subissent les animaux, ne s'impose pas seulement à ces derniers. Il s'impose aussi aux humains:

Le spécisme s'impose aux humains. Il ne s'impose pas seulement « comme une évidence », par le biais de leur préférence naturelle pour ceux qui leur ressemblent ou pour les membres de leur groupe. Il ne s'impose pas seulement non plus par un processus de transmission, dès l'enfance, de croyances et de valeurs. Il s'impose aussi par la répression sociale, politique et judiciaire des humains qui décident de le transgresser en paroles et en actes. Le spécisme n'est donc pas qu'une discrimination arbitraire, fondée sur l'espèce. Le spécisme est l'obligation sociale d'exercer une discrimination arbitraire, en faveur des humains. Autrement dit, c'est un impératif moral et social que de privilégier les intérêts des humains. La transgression de cet ordre implique alors des sanctions sociales ou judiciaires, qui vont de la simple moquerie à la peine privative de liberté. Entre le mépris à l'égard de la « petite dame de la protection animale » qui assume préférer les chiens aux humains et l'emprisonnement de l'activiste qui a agi contre une entreprise exploitant des animaux, il y a un tout un panel de sanctions qui visent d'une manière ou d'une autre les humains qui désobéissent au spécisme. (Faucheux 2020)

Ainsi définie comme une contrainte sociale, la végéphobie – ou disqualification de la solidarité animale - rappelle par exemple ce que subissent les femmes qui souhaitent accéder à la stérilisation comme méthode de contraception définitive. La journaliste Laurène Levy, dans son livre Mes trompes, mon choix, rapporte que « l'évocation de la stérilisation entraîne un déferlement de haine, de mépris et d'injonctions de la part de parfaits anonymes » (Levy 2022, p. 15). Les femmes nullipares - et qui souhaitent le rester - doivent composer avec un contexte pro-nataliste, familialiste et sexiste, qui se traduit notamment par du paternalisme médical et des injonctions à peine voilées, que l'on peut interpréter comme autant de rappels à l'ordre social.

De la même façon, la végéphobie émane d'un contexte spéciste qui nous demande de nous conformer à cette grande communion qu'est le repas carné, un fait social qui participe, avec d'autres, de ce que Juliet Drouar appelle dans La culture de l'inceste le « faire société par la domination » (Brey et Drouar 2022, p. 49). La consommation routinière et ritualisée de viande serait en ce sens, aux côtés de l'inceste et de la misogynie, « un acte de domination parmi d'autres et qui s'inscrit dans le fonctionnement général d'une société basée sur le principe de domination » (p. 49). Refuser d'y prendre part, c'est rompre avec l'obligation tacite de tenir son rang, de jouer le jeu sanglant de la reproduction sociale des dominant·es et des dominé·es.

#### Autocensure et compromis

On entrevoit comment le régime politique spéciste, dans la façon dont il s'impose aux humains, peut empêcher les végétarien·nes de formuler des revendications ambitieuses pour la justice animale. La végéphobie peut avoir pour conséquence qu'on ne place plus les animaux au cœur de notre engagement, par fatigue et lassitude d'être à contre-courant du reste de la société, ou par peur de voir ses convictions ridiculisées. Certains animalistes transforment leur discours pour éviter les attaques. Faire de chaque repas un débat politique est épuisant! C'est la situation dans laquelle s'est retrouvée une amie pendant plusieurs années, avant de rencontrer - enfin - d'autres antispécistes « avec qui aller au front » : « La végéphobie avait atteint son but : j'ai arrêté de parler des animaux, j'ai dépolitisé mon engagement », confie-t-elle.

Beaucoup de végés préfèrent les compromis à la justification permanente. « Chez moi je suis végane, à l'extérieur je mange des produits animaux », concèdent nombre d'entre elleux. D'autres jugent plus commode d'expliquer leur

végétarisme ou leur véganisme par des raisons personnelles, de goût ou de santé par exemple, plutôt que par solidarité politique à l'égard des animaux. « Bien sûr, on tolère le végétarisme inoffensif, celui qui prétend n'être qu'un choix personnel et invoque l'alibi d'une répugnance anodine, de la santé, de l'environnement ou d'un noble ascétisme. Mais malheur à nous si nous contestons ouvertement l'ordre barbare », liton dans le Manifeste de la Veggie Pride (Olivier 2001b). Mais à force de ne pas faire de vagues, le risque est de rentrer dans le rang et que la charge politique de nos convictions soit neutralisée. Dans tous les cas, la végéphobie retarde l'agenda politique animaliste et amoindrit les effectifs du mouvement de défense des animaux. Il y a donc, pour ce dernier, un enjeu stratégique à parler de végéphobie, à décrire précisément ses effets et à trouver des stratégies pour contrer ceux-ci.

La disqualification de l'intérêt porté aux animaux peut aussi ralentir la recherche scientifique. Je pense aux propos de Lars Chittka, spécialiste international de la cognition animale et notamment des abeilles, qui me confiait au sujet de la recherche scientifique sur la sentience des insectes : « Il y a 15 ans, personne n'aurait envisagé ce sujet ou ne l'aurait pris au sérieux. Les gens auraient facilement trouvé ça ridicule. »

Les effets se font sentir jusque dans le champ médical. La thèse de médecine de Sébastien Demange (2017) indique qu'en France, un quart des personnes végétariennes interrogées n'informent pas leur médecin de leur régime alimentaire, par crainte de recevoir des remarques malvenues ou d'être incitées, au mépris de leurs convictions, à reprendre la consommation de produits animaux. Près d'un tiers ont pensé à changer de médecin à cause de son regard sur leur végétarisme. En raison de préjugés persistants sur les alimentations végétales, divers problèmes de santé peuvent être

associés, à tort, au végétarisme ou végétalisme par les professionnel·les de santé – cela, qui n'est pas sans rappeler la grossophobie médicale, peut induire une véritable rupture de confiance dans la relation de soins. En France, pour prévenir cette rupture de confiance, l'Observatoire national des alimentations végétales (ONAV) a mis en place un annuaire de professionnel·les de santé doté·es d'une expertise sur les alimentations végétales, une démarche similaire aux annuaires mis en place par les collectifs féministes pour recenser les gynécologues safes.

#### Les émotions de la solidarité animale

Être antispéciste, c'est faire face à des émotions intenses et contrastées, au premier rang duquel l'immense douleur qui accompagne la lucidité au sujet de l'exploitation animale de masse. La « vystopie » est un mot proposé par la psychologue Clare Mann en 2017 pour désigner ce que vivent et ressentent les végé et véganes du fait de vivre dans un monde largement indifférent au massacre des animaux. Au choc moral de la découverte de l'ampleur de ce massacre vient s'ajouter le traumatisme de constater que notre entourage, et plus largement la société, ne semble pas prendre la mesure de la tragédie morale en cours.

J'ai été bouleversée par le témoignage de Mauricio Garcia-Pereira, ancien employé d'abattoir devenu lanceur d'alerte en 2016. Mauricio s'est exprimé à plusieurs reprises, notamment dans le documentaire Les Damnés de l'abattoir, sur le stress post-traumatique qu'il a développé à la suite de son expérience professionnelle au contact direct de la mise à mort des animaux, en particulier l'abattage de vaches gestantes et la mort par asphyxie de leur veau. Il faut mesurer à quel point ce vécu traumatique est difficile à

partager dans un climat culturel spéciste et donc végéphobe, qui laisse peu de place et de crédit au deuil des animaux non humains et à d'autres émotions liées à la découverte de l'ampleur de leur exploitation: colère, tristesse, désespoir.

Celles et ceux qui expriment en public ces émotions courent la menace du ridicule, d'être assimilé·es à des personnes « fragiles » et trop sensibles. Accorder une importance morale aux animaux non humains est présenté comme une position absurde ou excessive, voire dangereuse. Les animalistes deviennent des ressorts comiques ou des figures repoussoirs – à l'image de certaines remarques reçues par une collègue journaliste, Hélène Gâteau, lors de la publication de son livre audacieux Pourquoi j'ai choisi d'avoir un chien (et pas un enfant) (2023) dans lequel elle raconte son non-désir d'enfant et la place privilégiée qu'occupe Colonel, un border terrier, dans sa vie : « La réalité c'est qu'elle ne peut plus avoir d'enfants et qu'elle est célibataire, alors elle se console comme elle peut avec son chien. Et plutôt que de l'admettre, elle cherche à en pousser d'autres à faire les mêmes choix catastrophiques qu'elle. Le déni des femmes modernes », lit-on sur X.

Mais être antispéciste, c'est aussi la joie militante, la fierté et le soulagement de ne pas collaborer au grand massacre. C'est faire du stigmate de la sensiblerie une revendication, comme l'a fait David Olivier dans le texte Bambi a froid (2001a), réponse acerbe à l'anti-antispécisme de la Fédération anarchiste française des années 1990 : « Oui, nous sommes ridicules, puisque nous vous faisons rire. Mais vos rires sont odieux. Ce sont les mêmes rires qui accueillent quotidiennement les "mal baisées" et les "pédales" » (Olivier 2001a).

# Les militant·es ne sont pas les plus touché·es

De façon surprenante peut-être, la situation des militant·es animalistes reflète mal l'expérience moyenne vécue de la végéphobie. Le fait d'être intégré·e dans un mouvement social permet de s'affranchir, en partie, de l'influence des rappels à l'ordre végéphobes. Fréquenter des lieux et des événements où la solidarité animale va de soi est une protection permettant de réduire l'intensité des coups portés par la disqualification extérieure. La capacité à s'identifier à un « nous », qui trouve sa cohésion dans un programme politique et des fondements éthiques communs, produit un sentiment d'appartenance valorisant et mobilisateur.

De fait, les personnes qui subissent le plus la végéphobie sont sûrement celles qu'on ne croise pas dans le mouvement. Peut-être qu'elles ne connaissent aucune personne végétarienne dans leur entourage, qu'elles mobilisent peu les arguments éthiques et politiques, qu'elles évoluent dans un milieu rural où l'élevage est une activité familiale évidente, où les discussions portent moins sur la végéphobie que sur l'« agribashing » (le terme est utilisé pour évoquer des attaques jugées injustes ou exagérées contre le secteur agricole). Il faut également reconnaître que prendre position pour les animaux et assumer cette position est d'autant moins facile quand on est isolé·e, mineur·e, en situation de handicap, dépendant·e de tuteurs, victime de violence ou encore enfermé·e en institution (prison, hôpital psychiatrique). Les enfants ayant des intuitions animalistes, en particulier, se confrontent à l'autorité parentale et au carnisme par défaut de la restauration scolaire. Peut-être même que les personnes les plus victimes de végéphobie... mangent encore de la viande, « contre leur volonté », tellement la pression sociale est grande. Un des enjeux, pour le mouvement animaliste, est de créer le contexte favorable à

ce que ces « animalistes dans l'âme » puissent le devenir également en actes.

# Lutter contre la végéphobie

Les antispécistes ne sont peut-être pas les plus touché·es par la pression sociale végéphobe, mais les effets de la disqualification de la solidarité animale se font tout de même sentir dans le champ militant. C'est par exemple le cas lorsque « le reste de la gauche » ne se sent pas ou peu concerné par la lutte antispéciste, lorsqu'il rejette l'existence même du spécisme comme axe de lutte autonome et légitime.

porte L'antispécisme pourtant des revendications propres, singulières, au sujet d'une oppression spécifique - le spécisme - qui ne peut être réduite aux enjeux anticapitalistes ou écologistes. Aux antispécistes revient la tâche difficile de politiser ce qui jusque-là relevait du domaine privé, en premier lieu la consommation de produits issus de l'exploitation animale. Il ne peut donc exister que comme mouvement autonome, non subordonné, capable de faire entendre ses vues et ses analyses. Partager un projet commun - progressiste, socialiste - avec d'autres mouvements sociaux n'empêche pas l'existence de rapports de force réciproques. La nécessité, pour les antispécistes, de faire reculer le suprémacisme humain, y compris au sein des autres mouvements sociaux, provoque inévitablement des tensions.

Le parallèle avec l'autonomisation des luttes féministes par rapport à l'hégémonie de l'agenda anticapitaliste est ici très parlant. Dans « Féminisme et marxisme », Christine Delphy rappelle que dès l'apparition de la deuxième vague féministe, dans les années 60, « le marxisme est, pour les féministes, à la fois un obstacle et un outil » (2005, p. 32). Un obstacle, car pour nombre

de marxistes, l'antagonisme de sexe, quand il est admis, est soit perçu comme un phénomène naturel lié à des réalités biologiques indépassables, soit comme un effet dérivé de l'exploitation du prolétariat, qui reste l'authentique voire unique division de classe du monde social. Le sexisme n'est pas considéré comme une oppression à part entière; tout au plus est-ce une idéologie dérivée de l'oppression des ouvriers car utile au Capital, qui s'estompera d'elle-même avec la révolution prolétarienne. Dans ce cadre, le féminisme est une lutte secondaire, voire encombrante puisqu'elle est source de divisions internes aux luttes ouvrières. Le mouvement antispéciste est aujourd'hui placé, par une partie de la gauche, dans une position subordonnée similaire.

# Faire fructifier la conscience politique

La végéphobie constitue un obstacle majeur à l'unité et à la coopération parmi les végétariens et véganes, les contraignant souvent à se justifier plutôt qu'à collaborer activement pour la cause animale. Il est donc essentiel de bâtir un mouvement antispéciste robuste, diversifié. favorisant une pluralité d'espaces et d'occasions pour le développement et la transmission de productions théoriques et stratégiques audacieuses. Un tel mouvement doit pouvoir générer des moments de mobilisation collective et marquer sa présence dans la sphère culturelle, par le biais de balados, de productions éditoriales, de relais médiatiques.

Combien de fois ai-je entendu des participant·es aux Estivales de la question animale, cet événement d'échanges et de réseautage francophone, souligner que l'entre-soi animaliste leur permettait de ne plus parler que de bouffe, que c'était un soulagement de ne plus avoir à se justifier, qu'on pouvait enfin parler « d'autre chose » et notamment de stratégie.

Il est impératif de multiplier ces espaces de dialogue et de socialisation qui encouragent les individus à vivre leur végétarisme sous l'angle de la mobilisation collective, qui crée ou renforce des vocations politiques, et non pas seulement comme une pratique identitaire. Ces espaces doivent servir à la solidarité, entre nous et à l'égard des animaux, à la défense de l'agenda antispéciste, à l'organisation du mouvement et à la politisation – toujours menacée – de notre cause.

# Notice biographique

Axelle Playoust-Braure est journaliste scientifique spécialisée en « bien-être animal » et végétalisation de l'alimentation. Elle a co-écrit l'essai Solidarité animale. Défaire la société spéciste, publié en 2020 aux éditions La Découverte. Elle détient une maîtrise de sociologie avec concentration en études féministes de l'UQAM et a rédigé un mémoire, intitulé L'élevage comme rapport d'appropriation naturalisé, qui propose une définition sociologique de l'espèce, défend une approche matérialiste du spécisme et propose de penser en termes d'individus animalisés et humanisés plutôt que d'animaux et d'humains.

## Références

Brey, I., et Drouar, J., (2022). La culture de l'inceste. Paris : Éditions du Seuil.

Delphy, C., (2005). Féminisme et marxisme. Dans M. Maruani, dir. Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs. Paris : La Découverte. P. 32-37.

Faucheux, D., (2020). Le spécisme comme obligation sociale. L'Amorce. Revue contre le spécisme [en ligne]. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : https://lamorce.co/le-specisme-comme-obligation-sociale/#:~:text=Dans%20ce%20court%20texte%2C%20 David,pas%20de%20ses%20injonctions%20morales.

Fergé, S., et Bonnardel, Y., (2011). La végéphobie ou le rejet du végétarisme pour les animaux et la discrimination des personnes végétariennes. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : https://www.respect-animal.ca/pdf/livret-vegephobie-fr.pdf

Gâteau, H., (2023). Pourquoi j'ai choisi d'avoir un chien (et pas un enfant). Paris : Albin Michel.

Olivier, D., (2001a). Bambi a froid. Cahiers antispécistes [En ligne]. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : https://www.cahiers-antispecistes.org/bambi-a-froid/

Olivier, D., (2001b). Manifeste de la Veggie Pride. [Consulté le 28 février 2024]. Disponible sur : https://www.veggiepride.org/manifeste/

# Vers des villes plus justes envers les animaux

# Par Amandine Sanvisens

« Son regard est si las de traverser les barreaux qu'il ne fixe plus rien. Pour lui, c'est comme s'il y avait un millier de barreaux, et derrière le néant. » (Rilke 1993)

« Vite, quittons cet atèle {primate}, mélancolique démon noir, charmant, qui joint les mains, et prie, sans espoir, derrière les barreaux... » (Colette 1958)

« [...] sous la chaleur caniculaire d'un mois de mai au Jardin des Plantes de Paris, alors que pris d'un malaise soudain je m'étais assis près d'une grande volière non loin du pavillon des fauves où (...) privés de leur raison à force de captivité, les tigres et les lions, sans relâche, des heures durant, rugissaient leurs sombres plaintes. » (Sebald 2002)

Nous avons tendance à penser que c'est à la campagne que vivent surtout les animaux. Pourtant, nombreux sont ceux qui se trouvent au cœur des villes, et pas seulement nos compagnons félins ou canins. Certains sont enfermés dans des zoos ou des fermes pédagogiques pour que nous puissions les regarder, d'autres sont libres mais parfois trop présents à notre goût. Notre société a décidé de détester les uns allant jusqu'à les tuer, et « d'aimer » les autres, ou plutôt de les posséder pour se divertir. La place des animaux en ville est donc synonyme de relation de domination. Nous refusons de les considérer pour ce qu'ils sont : des êtres doués de sensibilité qui veulent jouir de leur vie. Il y a urgence à revoir notre rapport aux animaux en ville.

## Les animaux liminaires

C'est l'ouvrage Zoopolis, une théorie politique des droits des animaux écrit par les philosophes Sue Donaldson et Will Kymlicka qui pose un qualificatif sur une catégorie d'animaux jusqu'alors invisibilisés : les animaux liminaires. Rats, pigeons, corneilles, canards, poissons, ragondins... les espèces animales qui vivent à nos côtés dans l'espace urbain, sans pour autant être des animaux de compagnie, sont nombreuses. Ni sauvages ni domestiques, ces animaux ont pour point commun d'être directement affectés par nos politiques urbaines et d'être souvent méprisés.

Pour certains, la planification de la mort est institutionnalisée. Nous leur déclarons une véritable guerre, avec un arsenal de méthodes cruelles (anticoagulants, pièges à alcool, gazage...) alors même qu'elles prouvent chaque jour leur inefficacité sur le long terme (Massei 2023; PAZ 2023a). Jusqu'alors, les institutions (mairies, régions, gouvernements...) refusaient de se demander comment faire autrement, notamment sur la question des rats et des pigeons. Mais aujourd'hui, l'idée d'éliminer les animaux dès qu'ils nous dérangent est de plus en plus contestée.

Des villes s'engagent à ne plus tuer les pigeons et se tournent vers des méthodes contraceptives pour limiter leur population (pigeonnier et maïs contraceptifs). Le 8 juin 2023, l'adjointe à la maire de Paris, Anne Souyris, a annoncé la mise en place d'un comité sur la « cohabitation » avec les rats (PAZ 2023b). Cela représente une véritable révolution culturelle : au lieu de tuer sans réfléchir, il est temps d'analyser la situation, d'évaluer l'efficacité des méthodes utilisées et d'en tester de nouvelles. Je ne me

fais pas de souci sur les aspects techniques : nous trouverons des méthodes non létales pour cohabiter avec les animaux dès lors que la volonté politique se manifestera.

Il est temps que la présence des animaux liminaires soit normalisée. Notre société doit accepter de voir des pigeons dans la rue. Les animaux liminaires sont nés dans l'espace urbain, ils y sont légitimes.

# Les animaux captifs

C'est également dans l'espace urbain que depuis plusieurs siècles, nous exhibons des animaux sauvages. Lyon, Besançon, Lille, Montpellier... ces grandes villes françaises possèdent des zoos urbains où de nombreux animaux sont enfermés pour être vus de près. Les animaux sauvages ont des besoins très importants, en termes de territoire, de relations sociales et de modes de vie. Par exemple, les panthères des neiges vivent dans des montagnes enneigées, sont solitaires et parcourent des dizaines de kilomètres par jour. Les animaux sont malheureux en captivité (Collectif 2021; Gsandter 1996; Wenisch 2012).

Mais l'industrie de la captivité met tout en œuvre pour créer un besoin : celui de voir de près des animaux exotiques. À tel point que certains pensent qu'il est indispensable que leurs enfants aillent dans des zoos. Notre société semble oublier que nous pouvons admirer des animaux sauvages en liberté autrement, dans les documentaires ou en visitant les forêts et les rivières.

Les zoos ont mis en place un discours bien rodé sur la conservation des espèces animales. Pourtant, les deux-tiers des espèces d'animaux emprisonnées dans les zoos ne sont pas menacées de disparition (Thierry 2022). De plus, les cas de réintroduction sont rares et anecdotiques. Ne

soyons plus dupes! En réalité, les zoos présentent des « collections » comme ils le disent eux-mêmes, pour avoir la plus grande diversité d'animaux et vendre des entrées. Les animaux étant des êtres sensibles, ils ne sont pas des timbres qu'on collectionne!

Je suis révoltée qu'on puisse gaspiller des dizaines de millions d'euros d'argent public pour alimenter ce système carcéral. Par exemple, le gouvernement français a baissé le taux de taxes sur les entrées des zoos et il va agrandir les cages des orangs-outans de la Ménagerie du Jardin des plantes au lieu de programmer une transition pour sortir de la captivité animale. Alors qu'en France et dans d'autres pays, une transition s'opère vers la fin des animaux sauvages dans les cirques itinérants, il est indispensable de questionner le système des zoos.

La remise en cause de la captivité animale ne date pas d'hier. Des personnalités (Sidonie-Gabrielle Colette, Rainer Maria Rilke, Winfried Georg Maximilian Sebald...) s'étaient émues du sort réservé, par exemple, aux animaux de la Ménagerie du Jardin des Plantes de Paris. À cela s'ajoute le travail des associations de protection animale, même si elles ne sont pas encore parvenues à gagner la bataille des idées, le discours des zoos étant largement dominant. Des évolutions majeures récentes donnent de l'espoir : le zoo de Strasbourg en a fini avec les animaux sauvages et Nancy a également suivi ce chemin.

Le Canada a, pour sa part, décidé d'interdire la captivité et la reproduction des cétacés, comme les baleines et les dauphins, une demande des groupes de défense des animaux depuis longtemps (La Presse Canadienne 2019). Depuis 2019, quatorze baleines, un dauphin et l'orque Kiska (surnommé l'orque le plus esseulé au monde) sont morts dans les bassins de Marineland en Ontario. En 2022, l'organisme de défense des

animaux Animal Justice a publié la plus grande enquête sur les zoos jamais réalisée au Canada, montrant des souffrances et des privations d'une ampleur inimaginable (Animal Justice 2022). Le projet de loi Jane Goodall vise à donner plus de protections aux espèces sauvages en captivité et à leur reconnaître un certain statut légal (Nickerson 2023). La loi permettrait d'éliminer l'importation, l'élevage et la captivité des éléphants et de restreindre le commerce, la détention et la reproduction de plus de 800 espèces d'animaux sauvages, dont les grands félins, les ours, de nombreux singes, les loups, les otaries, les morses et les reptiles dangereux tels que les crocodiles et les serpents, pour les particuliers et la plupart des zoos.

# Conclusion

J'appelle les élu·es des villes et toutes les associations locales à ne pas oublier les animaux dans la fabrication des politiques de la ville. Il est profondément injuste de mettre de côté les animaux qui eux aussi vivent au cœur des villes. Que ce soit les animaux liminaires ou captifs, ils souffrent profondément et meurent massivement. Se battre pour des villes plus justes, c'est inclure les plus faibles, notamment les animaux.

# Notice biographique

Amandine Sanvisens a créé l'association française PAZ en 2017. Elle milite pour la cause animale depuis plus de 20 ans, que ça soit dans la rue, sur les plateaux télé ou auprès des politiques. Elle écrit régulièrement des tribunes dans la presse.

## Références

Animal Justice, (2022). Exposed. Crisis of Cruelty in Canada's Zoos. 5 Novembre [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://animaljustice.ca/exposes/cruelty-in-canadas-zoos

Collectif de scientifiques, (2021). La ménagerie du Jardin des plantes de Paris peut-elle se vanter de posséder Nénette, une femelle orang-outan enfermée depuis 1972?, Le Monde. 4 juillet. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/07/04/la-menagerie-du-jardin-des-plantes-de-paris-peut-elle-se-vanter-de-posseder-nenette-une-femelle-orang-outan-enfermee-depuis-1972\_6086914\_3232.html

Collectif de scientifiques, (2017). Tribune. Appel à la mairie de Paris pour interdire les animaux dans les cirques, Sciences et Avenir. 17 novembre. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/tribune-appel-a-lamairie-de-paris-pour-interdire-les-animaux-dans-les-cirques\_118412

Colette, (1958). Bêtes libres et prisonnières. Paris : Albin Michel.

Dona Idson, S. et Kymlicka, W., (2011). Zoopolis. A Political Theory of Animal Rights. Oxford: Oxford University Press (tr. fr. (2016), Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux. Paris : Alma éditeur).

Gsandter, H., Pechlaner, H. et Schwammer, H. M., (1996). Guidelines for keeping of wild animals in circuses. Vienna: Office of the Environmental Commissioner of the City of Vienna. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur: https://endcap.eu/wp-content/uploads/2013/02/The-keeping-of-wils-animals-in-circuses.-Office-of-the-Environmental-Commissioner-of-the-City-of-Vienna-1997.pdf

Massei, G., (2023). Fertility Control for Wildlife: A European Perspective. Animals. 13(3) [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://doi.org/10.3390/ani13030428

Nickerson, S., (2023). Canada Tables Bill to Protect Elephants & Great Apes from Captivity (November 23). Animal Justice. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://animaljustice.ca/blog/bill-to-protect-elephants-great-apes

PAZ - Paris Animaux Zoopolis, (2023a). 8 raisons de développer des méthodes non létales de gestion des populations animales. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://zoopolis.fr/decouvrir/lespratiques/les-methodes-non-letales/8-raisons-dedevelopper-des-methodes-non-letales-de-gestion-des-populations-animales/

PAZ - Paris Animaux Zoopolis, (2023b). Conseil de Paris, 8 juin. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=6wkFxp\_ lqvM&t=484s

La Presse Canadienne, (2019). Ottawa adopte une loi pour interdire la captivité de baleines et de dauphins. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1179816/gouvernement-federal-loi-baleines-dauphinsaquarium-marineland

Rilke, M. R., (1993). La Panthère Au Jardin des Plantes [1902], tr. fr. Jean-Luc Moreau, Anthologie bilingue de la poésie allemande, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade ».

Sebald, W. G. (2002), Austerlitz, tr. fr. Patrick Charbonneau, Paris, Actes Sud. Thierry, N., (2022). Captivité des espèces non menacées dans les parcs zoologiques. Question écrite au Ministre français de la Transition écologique et cohésion des territoires. [Consulté le 10 février 2024]. Disponible sur : https://questions.assemblee-nationale.fr/q16/16-2886QE.htm

Wenisch, E., (2012). Les stéréotypies des animaux élevés en captivité : étude bibliographique. Thèse d'exercice, École Nationale Vétérinaire de Toulouse - ENVT.

# Les actions directes pour les animaux : l'histoire comme manuel d'instruction

# Par Valérie Éthier

Nous sommes en 2021. Des activistes pour les animaux se tiennent devant l'abattoir Smithfield en Californie, certains en silence, la plupart chantant. Leurs pieds sur le sol parsemé de plumes font face à un autre petit groupe. Des militantes de Direct Action Everywhere sont attaché·es à des poids lourds dans la cour de l'abattoir et y bloquent l'entrée. Les camions remplis de poules attendent en file pour entrer dans l'établissement de la mort. Pendant ce temps, une troisième équipe libère deux oiseaux des camions immobiles. Elles et ils sont à l'Animal Liberation Conference, événement qui rassemble, chaque année, des citoyen·es concerné·es du monde entier afin de faire face à l'une des industries les plus puissantes : l'industrie de l'élevage.

Les lignes suivantes définissent d'abord le concept d'action directe. Une revue générale de l'histoire des actions directes pour les animaux sera ensuite élaborée. Une analyse sera finalement développée.

# Qu'est-ce que l'action directe?

Définir l'action directe n'est pas une tâche simple. « Il existe autant de fins, de moyens, de fondements et de conceptions de l'action directe qu'il existe de groupes, voire d'individus pour la pratiquer. » (Delisle-L'Heureux 2008, p. 45). Pour faciliter la chose, nous rassemblerons plusieurs visions et offrons une illustration générale du concept : l'action directe est présentée comme une forme de résistance, de rébellion, une lutte, un défi ou une subversion qui est légale, illégale

ou extra-légale (Conway 2003, p. 509). Elle a pour objectif de contrer une oppression en place, au bénéfice des victimes.

Pour catégoriser une action comme directe, elle doit être liée au désir d'un changement politique (Carter 2010, p. 4) et/ou social (Deslisle-L'Heureux 2008, p. 46). Les activistes agissent directement afin d'atteindre un but plutôt que de négocier avec des institutions au pouvoir (Taibo 2019, p. 14; Rossdale 2019, p. 21). Il s'agit d'intervenir par nous-mêmes et non par le biais de quelqu'un d'autre. Dans de nombreux cas, l'action directe est utilisée parce que les victimes d'une norme illégitime ne sont pas entendues ou écoutées en sollicitant les acteur-ices au pouvoir. Les militant·es ayant occupé la ferme Porgreg, à St-Hyacinthe, en 2019, ont dû entrer d'elles et d'eux-mêmes dans une ferme, puisqu'aucun mécanisme institutionnel québécois ne leur permettait de témoigner et de dénoncer l'injustice qui y avait lieu.

Les activistes d'actions directes pour les animaux ne veulent pas de meilleures conditions pour ces derniers. Elles et ils cherchent à en finir avec l'oppression qui pèsent sur ces êtres vulnérables. Comme le dit Tom Regan dans The Case for Animal Rights, le mouvement pour les droits des animaux ne souhaite pas de plus grandes cages, mais leur abolition.

# La lutte pour la libération animale : d'hier à aujourd'hui

# Les premières actions directes

Dans les années 1970, en Grande-Bretagne, on peut observer l'essor d'organisations opérant des actions directes pour les animaux. C'est en 1973 que Ronnie Lee, connu pour ses idées radicales, crée le Band of Mercy (Richards 2022, 56-58). Leurs actions se démarquent par leur audace. Les militant·es ont, entre autres, dégonflé des pneus de camions des chasseurs, causé des dommages à des laboratoires ainsi qu'à deux bateaux de chasse aux phoques (Richards 2022, p. 58). Lee et son collègue, Goodman, ont été arrêtés, emprisonnés, puis libérés avant la fin de leur sentence suite à la forte médiatisation du cas. En sortant de prison, ils décident de créer l'ALF.

# L'Animal Liberation Front et Stop Huntingdon Animal Cruelty

L'ALF, dès sa création, a pour but de libérer les animaux des lieux où ils sont opprimés, tout en infligeant « des dommages financiers à ceux qui profitent de la misère et de l'exploitation des animaux » (Segal 2020, p. 58). Ses membres se donnent pour but de « révéler l'horreur et les atrocités commises, derrière les portes closes, contre les animaux, par des actions non violentes et des libérations d'animaux » (Segal 2020, p. 58). Pour se faire, elles et ils s'assurent de ne pas blesser d'animaux ou d'humains. Ses membres justifient leurs actions par l'existence de lois qui sont injustes et horribles envers les animaux (Best & Nocella 2004, p. 4).

En 1985, à l'Université de Riverside en Californie, Britches, un petit singe aux paupières cousues, est libéré par des membres du ALF du sonar attaché sur sa tête ainsi que du laboratoire

qui le détenait pour des expériences sur la privation sensorielle. Cette action cause 700 000 \$ de dommages à la propriété. Britches est ensuite envoyée dans un sanctuaire pour recevoir des soins et poursuivre librement sa vie.

Encore aujourd'hui, l'ALF libère des animaux d'endroits où ils sont exploités et abusés et participe à des destructions de propriétés (Johnston & Johnston 2020, p. 567). Ces opérations se font de façon anonyme, sous un masque et, en général, durant la nuit.

À la fin des années 1990 apparaît SHAC, un autre mouvement militant marquant, ayant pour but de faire disparaître Huntingdon Life Sciences, une compagnie se spécialisant dans les tests en laboratoire sur des animaux, grâce à une campagne internationale. Ce mouvement supportait toutes les méthodes d'activisme visant à libérer les animaux des horreurs de ce laboratoire (The Animal People, 2019). Il ciblait l'ensemble des entreprises partenaires avec le laboratoire : banques, compagnies d'assurance, traiteurs, et plus encore.

# SHAC et ALF après 2001

L'attaque terroriste du 11 septembre 2001 fut utilisée comme momentum pour s'attaquer aux activistes pour les animaux. Même avant cela, le gouvernement américain tentait déjà de légiférer pour faire en sorte que les militant·es pour les animaux soient reconnu·es comme terroristes (Lovitz 2010, p. 47). C'est en 2004 que Kevin Kjonaas et ses pairs sont arrêtés après avoir été surveillés par le FBI. Cette opération eu lieu parallèlement à une diabolisation des militant·es dans les médias et les discours politiques. Le but : faire en sorte que les citoyen·nes soient effrayé·es afin de faire reconnaître les activistes comme des criminels devant les tribunaux. Hélas, cette

histoire, pour six activistes, se conclut derrière les barreaux, en 2009.

Leur crime? Avoir supporté des actions plus audacieuses, dont celles d'ALF. Les militant·es arrêté·es n'avaient pourtant que participé à des manifestations classiques supposées être protégées par le premier amendement de la Constitution des États-Unis (The Animal People, 2019).

L'Animal Enterprise Terrorism Act (AETA) est entré en vigueur en 2006 afin de protéger les entreprises utilisant les animaux (Lovitz 2010, p. 77-84). Cette loi violait cependant la liberté d'expression et la liberté de presse des activistes pour les animaux.

Le même momentum a également eu un impact sur les militant·es du ALF: la surveillance à leur égard s'accroit et ce dernier – ainsi que son équivalent pour l'environnement ELF (Earth Liberation Front) – devient la priorité du programme contre le terrorisme intérieur dès 2001. Plusieurs militant·es arrêté·es ont été condamné·es à des peines de prison allant de quelques mois à 22 ans (Johnston & Johnston 2020, p. 575).

Un·e activiste peut bien se demander comment rester motivé·e alors qu'elle ou il voit ses droits fondamentaux bafoués en tentant de faire respecter ceux d'autrui. Ses espoirs s'écroulent devant elle ou lui : un défi de taille se dresse dorénavant devant la petite communauté passionnée, mais blessée.

# L'évolution du mouvement

« Quand un•e activiste de l'ALF court au travers d'un champ avec un chiot pris d'un laboratoire, collé sur son corps, ressentant sa douce respiration dans son cou, l'amenant d'urgence en sécurité − le dernier mot sur terre

qui pourrait être utilisé pour décrire cette action est terrorisme. » (Lovitz 2010)

L'État croyait-il pouvoir éteindre la voix des activistes? Si oui, il avait tort. Les citoyen·nes concerné·es interviennent par compassion et urgence d'agir contre une injustice : jamais elles et ils n'allaient laisser un mouvement donnant du pouvoir aux animaux perdre de sa force et sa motivation. C'est face aux menaces de l'État que l'on devait trouver un moyen pour que lanceur·euses d'alerte restent efficaces. Il s'agit du seul moyen pour, un jour, offrir une liberté aux animaux.

# L'Open rescue

Les années 1990 ont vu l'essor du mouvement de l'Open rescue. L'Open rescue n'est pas un type d'action, tel qu'un simple sauvetage à visage découvert : il s'agit d'une stratégie d'action directe internationale pour les droits des animaux, consistant à les libérer selon le modèle d'Animal Liberation Victoria, une organisation pour la défense des droits des animaux fondée par Patty Mark (Rose 2017). Les actions d'Open rescue doivent respecter certains critères : au moins un animal doit être libéré, aucune violence ou destruction de propriété ne doit avoir lieu, les images recueillies doivent être rendues publiques, que ce soit par le biais des médias ou de la police, et finalement, au moins une personne doit révéler son identité et prendre la responsabilité de l'action.

Le mouvement mise sur des actions pacifiques. Elles vont bien au-delà de la libération d'un animal : elles souhaitent continuer à développer une communauté si forte, soudée et motivée que l'État et les industries n'auraient pas d'autre choix que de se plier à la justice. C'est en s'inspirant de la désobéissance civile et du succès

de plusieurs mouvements de justice sociale, tels que les actions de désobéissance civile entamées par le leader Martin Luther King, que les activistes se donnent pour tâche de libérer les animaux au grand jour.

À partir des années 1990, inspirés par Patty Mark, des militant·es du monde entier s'engagent dans des actions de désobéissance civile comme les groupes Compassion Over Killing, Animal Protection and Rescue League, Mercy for Animals et Compassionate Action for Animals (Fobar, 2023). Plus tard, après l'instauration de l'AETA, se popularisent de nouveaux mouvements tels que Direct Action Everywhere, Meat the Victim et Animal Rebellion. Direct Action Everywhere offre même une formation pour entraîner les personnes intéressées à s'engager dans le mouvement d'Open Rescue.

Pourquoi révéler son identité? « Nous n'avons rien à cacher » lance Gonzalez, une militante pour les droits des animaux (Fobar 2023). Cette tactique vise à mettre au premier plan l'humanité, les émotions et les motivations derrière les actes ainsi qu'à briser la barrière de l'image que pourrait se faire le public à l'égard des activistes : elles et ils sont aussi des citoyen·nes ordinaires (Rose 2017). Après avoir été diabolisé·es, les lanceur·euses d'alerte aspirent à dévoiler la vérité et refusent de se voir réduit·es au silence. Elles et ils sont animé·es par l'espoir d'un jour voir un changement social permanent grâce à la vitalité du mouvement : « jusqu'à ce que tous les animaux soient libres » (Direct Action Everywhere, 2022).

Jusqu'à ce que tous les animaux soient libres

Julie est née dans un centre de recherche appelé Ridglan Farms, un des plus grands élevages de chiens Beagle à des fins d'expérimentation aux États-Unis. Très jeune, Julie devient aveugle.

Dans sa détresse, elle est seule et sans réconfort : on l'a séparée de sa mère pour l'enfermer dans une étroite cage en métal. Lorsqu'elle en sort, c'est à des fins d'expérimentation. Ridglan Farms force les chiens à ingérer du détergent jusqu'à ce qu'elles et ils vomissent du sang et meurent, leur injectent la rage pour tester de nouveaux vaccins et mutilent leur visage pour des expériences de chirurgie plastique. À force de japper et gratter sa cage pour appeler à l'aide, Julie panique et tourne fréquemment en rond jusqu'à épuisement, sans trouver d'issues de secours. En 2017, trois activistes de Direct Action Everywhere pénètrent dans le laboratoire à visage découvert et libèrent Julie de sa cage. Malgré le système d'alarme, les activistes n'ont qu'une pensée en tête : sauver Julie. Ces personnes courageuses n'ont pas à douter de la légitimité morale de leur action. Elles et ils savent que les vrai·es criminel·les sont les dirigeant·es de Ridglan Farms et qu'elles et ils ont le devoir de sauver Julie (Direct Action Everywhere, 2024).

En mars 2023, notifications et messages d'espoir apparaissent sur les téléphones des militant·es du monde entier : Alexandra Paul et Alicia Santuro sont acquittées devant les tribunaux américains après avoir été accusées de vol pour leur participation à une action d'Open rescue durant l'Animal Liberation Conference en 2021.

Quelques années plus tôt, le récit du sauvetage de Lily et Lizzie dans un reportage du New York Times attire l'attention du public. Face à cette couverture médiatique positive envers les animaux et leurs défenseur·es et à l'empathie de l'opinion publique, le gouvernement réagit et des agents du FBI débarquent dans des refuges. Les agents vont jusqu'à couper des bouts d'oreilles à des cochons pour récupérer leur ADN et ainsi identifier les animaux « volés » (Greenwald 2017). Ils ne souhaitent pas tant retrouver les

cochons qu'effrayer les activistes : Lily et Lizzie, au moment de leur sauvetage, étaient si malades qu'elles ne valaient rien pour l'industrie. Cela n'a pas fonctionné. La campagne entourant l'action a continué et d'autres cris de joie se sont fait entendre : Wayne Hsiung et Paul Darwin Picklesimer, les deux activistes qui étaient entrés dans l'élevage, ont été acquittés pour avoir libéré Lily et Lizzie. Comme Hsiung l'explique, « si cela peut arriver en Utah, cela peut arriver partout » (Fobar 2023).

## Conclusion

Il serait faux d'observer, à travers l'histoire du mouvement pour les animaux, une rivalité entre les différentes tactiques. Au contraire, on observe l'importance de l'appui aux nouvelles idées façonnées par le passé dans les luttes de justice sociale.

En Californie, en novembre 2023, Wayne Hsiung, activiste et co-fondateur de Direct Action Everywhere, après un autre procès, se fait de nouvelles amies : deux mouches à fruits l'accompagnent dans sa cellule. Il vient d'entrer en prison après avoir participé à une action d'Open rescue aux États-Unis. Il reste derrière les barreaux pendant trois mois. Après que des activistes ont été acquitté·es d'accusations de vol, le procureur américain change de stratégie : il poursuit Hsiung pour complot et entrée par effraction. Nous ne pouvons pas dire qu'il s'agit d'un échec. C'est une évolution porteuse d'espoir du mouvement depuis les années 2000. L'État patine : on ne peut imposer à une personne pacifique une peine lourde.

Les forces étatiques et corporatives en Amérique du Nord ne cesseront jamais de tenter d'affaiblir le mouvement pour les droits des animaux. Ce qu'on peut prévoir et qu'il ne faut pas oublier, c'est que le mouvement ne cessera de grandir et de gagner en puissance s'il apprend de ses erreurs et évolue stratégiquement.

En tant que militante pour le droit des animaux, j'ai toujours cru que je devais continuer face à un échec. J'ai cependant souvent mis trop d'efforts à refaire les mêmes erreurs. Ce que le mouvement m'a appris, c'est que je pouvais me tromper tout en étant efficace et en faire ma force. Cette force se multiplie lorsqu'on offre du soutien aux militantes. J'y ai vu l'espoir, de mon vivant, de mettre en pratique la libération animale. Un si grand changement en une génération? On le peut et j'y crois.

# Notice biographique

Valérie Éthier est étudiante au Baccalauréat en droit à l'Université du Québec en Outaouais. Elle a un fort intérêt pour les droits des animaux et les luttes de justice sociale. Elle a participé, dans le passé, à des actions directes légales ainsi qu'à des formations telles que l'Animal Liberation Conference en Californie afin de s'éduquer sur les pratiques du mouvement.

#### Références:

ADL, (2005). Ecoterrorism: Extremism in the Animal Rights and Environmentalist Movements. [en ligne] New York: ADL. [Consulté le 15 octobre 2023]. Disponible sur https://www.adl.org/resources/report/ecoterrorism-extremism-animal-rights-andenvironmentalist-movements

Bérubé, N., (2021). Début du procès de militants antispécistes. La Presse [en ligne] 19 octobre. [Consulté le 7 octobre 2023]. Disponible sur : https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/2021-10-19/accuses-d-entree-par-effraction-dans-une-porcherie/debut-du-proces-de-militants-antispecistes.php

Best, S., & Nocella, A. J., (2004). Behind the mask: Uncovering the Animal Liberation Front. Terrorists or Freedom Fighters: Reflections on the Liberation of Animals. New York: Lantern Books.

Biel, L., (2023). «Open Rescue» Animal Liberation Unmasked. The Animalist. [Consulté le 26 décembre 2023] Disponible sur : https://the-animalist.ch/en/ research/activism/open-rescue/

Borum, R., & Tilby, C., (2006). Anarchist Direct Actions: A Challenge for Law Enforcement. Studies in Conflict & Terrorism. 28(3), 201-223.

Carter, A., (2010). Direct Action and Liberal Democracy. London: Routledge.

CBC News., (2022). Animal rights activists sentenced to time in jail for 2019 protest at B.C. hog farm. CBC News. [en ligne] 13 octobre 2022. [Consulté le 7 octobre 2023]. Disponible sur: https://www.cbc.ca/news/canada/british-columbia/b-c-animal-rights-activists-get-jail-time-1.6614762

Conway, J., (2003). Civil Resistance and the 'Diversity of Tactics' in the AntiGlobalization Movement: Problems of violence, Silence and Solidarity in Activist Politics. Osgoode Hall Law Journal. 41(2&3), 505-539.

Delisle-L'Heureux, N., (2008). L'action directe des groupes antiautoritaires œuvrant au Québec: Analyse de discours de documents produits et/ou distribués par certains de ces groupes selon le modèle de l'action sociale. Thèse de maîtrise, Université de Montréal.

Direct Action Everywhere, (2022). Until every animal is free. Direct Action Everywhere. [Consulté le 26 décembre 2023] Disponible sur : https://www.directactioneverywhere.com/

Direct Action Everywhere, (2024). Rescuing Beagles from Abuse at Ridglan Farms. Direct Action Everywhere. [Consulté le 10 février 2024] Disponible sur: https://righttorescue.com/

Fobar, R., (2023). Activists call it rescue. Farms call it stealing. What is 'open rescue'?. National Geographic. [en ligne] 7 août 2023. [Consulté le 10 octobre 2023]. Disponible sur : https://www.nationalgeographic.com/animals/article/activists-call-it-rescue-farms-call-it-stealing-what-is-open-rescue

Glenn Greenwald, (2017). The FBI's Hunt for Two Missing Piglets Reveals the Federal Cover-Up of Barbaric Factory Farms (October 5). The Intercept. Disponible sur: https://theintercept.com/2017/10/05/factory-farms-fbi-missing-piglets-animal-rights-glenn-greenwald/

Johnston, G., & Johnston, M. S., (2020). 'Until every cage is empty': frames of justice in the radical animal liberation movement. Contemporary Justice Review. 23(4), 563–580.

Lovitz, D., (2019). Muzzling a movement. The Effects of Anti-Terrorism Law. Money \$ Politics on Animal Aimal Activism. Brooklyn: Lantern Books.

Milligan, T., (2017). Animal rescue as Civil Desobedience. Res Publica. [en ligne] 23(21) 281-298. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/316728460\_Animal\_Rescue\_as\_Civil\_Disobedience

Richards, J., (2022). The Animal People. The Story Behind the Stop Huntingdon Animal Cruelty (SHAC) Activists. Humane Decisions. [en ligne] 12 octobre 2022. [Consulté le 15 octobre 2023]. Disponible sur: https://www.humanedecisions.com/the-animal-people-the-story-behind-the-stop-huntingdonanimal-cruelty-shac-activists/

Rose, R., (2017). The Power of Open Rescue. Medium. [Consulté le 6 mars 2023] Disponible sur : https://medium.com/@ronnierose/the-power-of-open-rescue-58b250323a32

Rossdale, C., (2019). Resisting Militarism: Direct Action and the Politics of Subversion. Edinburgh: Edinburgh University Press.

Scott-Reid, J., (2023). The Open Rescue Movement for Farm Animals, Explained. Sentient Media. [en ligne] 19 octobre 2023. [Consulté le 10 octobre 2023] Disponible sur : https://sentientmedia.org/openrescue-movement/

Segal, J., (2020). Animal Radical : histoire et sociologie de l'antispécisme. Montréal : Lux. Taibo, C. (2019) Rethinking anarchy: direct action, autonomy. Chico: AK Press.

The Animal People, (2019). Directed by Suchan, C., & Henry Hennelly, D., [Consulté le 15 octobre 2023]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=r244OlkgEFo

# Partie 3 Vers un futur sans spécisme

# Plus fantastique qu'un scénario de Disney : l'anthropomorphisme nuit-il aux animaux?

# Par Émilie-Lune Sauvé

Réfléchir à nos rapports avec les autres espèces d'animaux est un chemin hasardeux s'il en est, une aventure qui bouleverse parfois si profondément notre perception intime du monde que notre rapport aux autres en est changé à jamais.

Cet autre digne de considération n'est plus nécessairement celui en lequel on se reconnaît au premier coup d'œil. Les frontières de l'altérité deviennent perméables, la pyramide hiérarchique, bancale, et les certitudes morales qui guidaient jusqu'alors chacun des gestes les plus banals de notre quotidien se fissurent.

# La réflexion est vertigineuse

En acceptant d'observer comment s'orchestrent les rapports de domination que nous exerçons sur la majorité des animaux avec lesquels nous interagissons, on s'expose effectivement à un vertige certain. Les implications en sont innombrables, les dilemmes complexes, la marche même des sociétés humaines et de ses rouages capitalistes s'en trouve ralentie.

Plusieurs s'agripperont alors à la rambarde du sens commun et mettront ainsi fin à l'ardue réflexion. Considérer les animaux, bien sûr. Éviter de leur causer du tort, certes. Mais sans tomber dans l'extrémisme. Nous sommes des êtres raisonnables. Gardons intact le rempart de notre humanité, de notre exceptionnalité. Évitons l'anthropomorphisme, surtout.

Serait-il possible que le terme d'anthropomorphisme ait été galvaudé et soit

maintenant détourné de son sens primaire, utilisé tous azimuts, en partie pour nous dédouaner d'une réflexion douloureuse? Parfois même pour justifier notre refus d'accorder aux autres espèces d'animaux la considération qui leur est due?

Entamer courageusement une réflexion sur la place qu'on accorde aux intérêts des autres espèces ainsi que sur le pouvoir de marchandisation qu'on s'alloue sur elles est excessivement difficile et confrontant. Mais la difficulté d'application et la complexité de ce nouveau domaine des possibles ne le rendent pas moins nécessaire. Elles ne justifient pas qu'on qualifie ces questions de farfelues.

Chaque fois qu'il est question de donner aux animaux la considération éthique la plus élémentaire, chaque fois que la notion de leurs intérêts est abordée dans l'espace public, l'idée d'un anthropomorphisme déplacé est brandie, comme un rempart infaillible contre le vertige initial.

Malgré le vaste consensus scientifique sur les capacités cognitives et émotionnelles des animaux, les médias traitent de ces questions avec frilosité. Dans un amalgame malheureux, la prise en compte des intérêts fondamentaux des animaux, de leur capacité de souffrir, de leurs capacités émotionnelles et relationnelles, pourtant fondées sur la science la plus récente, est encore parfois confondue avec de la sensiblerie.

Des questionnements légitimes sur le retard que peut avoir la société québécoise au regard des meilleures pratiques internationales en gestion de la faune ou dans l'encadrement des animaux élevés pour la consommation étonnent. On raille que des citoyen·nes « pleurent Bambi » et on rit d'une telle intervenante qui aurait écouté « trop de films de Disney ». Peu importe que la réflexion soit étayée de méta-études à l'appui. Le dialogue est clos. Le couperet est tombé, avec d'un côté la rationalité et de l'autre, ceux et celles qui, avec un regard biaisé, accordent à tort une considération démesurée aux autres animaux.

Cette idée rigide de la rationalité trouve elle aussi ses racines dans une charge émotive profonde et dans un réflexe identitaire qu'il faut avoir le courage de questionner.

# Une notion phare à ne pas écarter

Bien sûr, pour quiconque cherche à entamer une réflexion rigoureuse sur notre rapport aux animaux, la prudence est de mise. Éviter l'anthropomorphisme, soit éviter de prêter des intentions ou des comportements humains à d'autres espèces animales, est une notion phare qui doit éclairer notre raisonnement.

La possibilité d'errer dans notre réflexion en faisant des analogies anthropomorphiques est d'ailleurs bien réelle. Les animaux perçoivent et reçoivent le monde d'une façon parfois fondamentalement différente de la nôtre et leurs capacités sensorielles leur donnent accès à une myriade d'informations qui nous échappent. D'ailleurs, ceux que nous appelons les animaux sont plutôt un regroupement disparate d'individus d'espèces toutes plus différentes les unes des autres, qui perçoivent du monde une mélodie qui n'a parfois rien en commun avec celle entendue par leur voisin. Nous possédons, il faut l'avouer, bien peu d'imagination pour anticiper quelles peuvent être les variations multiples de leur état de sentience et l'étendue des diverses réalités qui leur sont propres.

En plus de nos réflexes anthropomorphiques, en tant que mammifères, nous anticipons par ailleurs avec plus de difficulté les intérêts des animaux appartenant à d'autres ordres que le nôtre, comme les oiseaux par exemple. C'est encore plus difficile face à certains invertébrés. Qu'on se soit longuement trompé·es sur les capacités cognitives des oiseaux en les qualifiant de « cervelles d'oiseaux » et que la corneille nous étonne maintenant en sachant résoudre de complexes problèmes et en faisant preuve de mémoire épisodique passe encore. Mais que la pieuvre, ce mollusque avec son système nerveux décentralisé, ses trois cœurs et son sang bleu sache ouvrir des pots, se sortir de labyrinthes complexes, qu'elle change littéralement de couleur et d'apparence physique lorsque son état psychologique se module et que, lors d'un conflit, elle puisse même jeter des pierres sur les individus qui l'irritent, entre autres, nous apparaît presque du domaine de la science-fiction. Que cet autre semblable à moi, capable de résolution de problèmes et digne de considération, soit un céphalopode sans structure osseuse et doté de huit tentacules bouleverse nos référents et relève quasiment de la rencontre extraterrestre.

Les limitations qu'imposent nos propres référents dans l'appréhension du rapport au monde des autres animaux sont d'autant plus évidentes quand on regarde la façon dont les protocoles scientifiques à leur égard sont conçus. Prenons pour exemple le test du miroir.

Le test du miroir (ou test de Gallup) est un indicateur fréquemment utilisé pour déterminer si un animal reconnaît son propre reflet dans un miroir et l'identifie comme une image de soi. L'humain réussit généralement ce test vers l'âge de 18 mois. On sait actuellement que les dauphins, les orques, les cochons, les éléphants d'Asie, les perroquets gris d'Afrique, les pies,

les orangs-outans, les bonobos, les chimpanzés ont réussi le test du miroir. Par ailleurs, certains poissons comme la raie Manta et le labre nettoyeur ont également passé le test avec brio et performeraient même mieux que certains grands singes.

On peut toutefois se demander si le test du miroir n'est pas particulièrement mésadapté chez des animaux dont la vue n'est pas le sens le plus aiguisé. Pour nombre d'espèces, en effet, c'est, par exemple, l'odeur qui joue un rôle semblable dans l'identification de soi et des autres.

Par ailleurs, certaines espèces, comme les gorilles, ne réussissent pas théoriquement le test du miroir simplement en raison de leurs comportements sociaux acquis. Les gorilles adultes évitent généralement de regarder de face un autre gorille adulte. Il s'agit d'un réflexe nécessaire au maintien de la paix sociale. Les gorilles échouent donc systématiquement au test du miroir. Toutefois, le même test réalisé avec un écran et une caméra démontre la capacité des gorilles à reconnaître leur propre image. Les éléphants d'Asie ont été capables de réussir le test du miroir uniquement lorsque les scientifiques ont pensé à leur fournir un miroir de taille adaptée. Tandis que les éléphants d'Afrique détruisent systématiquement le miroir qui leur est présenté et laissent donc la question sans réponse.

Chez les humains, pour qui l'image est un repère-clé qui permet de s'identifier entre individus et pour qui le miroir est un objet commun du quotidien, la tâche va de soi. Ce sont donc nos réflexes anthropomorphiques qui nuisent ici à une évaluation juste et rigoureuse de la perception de soi chez les autres espèces. Le test du miroir devient un miroir déformant.

# La richesse émotionnelle des animaux

L'espèce humaine tire un avantage évolutif dans sa capacité d'empathie favorisant la collaboration entre les individus. De plus, nos neurones miroir – aussi appelés neurones de l'empathie – nous portent à nous reconnaître dans les actions et les ressentis de l'autre, ils facilitent une certaine perméabilité entre les subjectivités et sont même parfois considérés comme l'explication biologique à la civilisation. La loi du plus fort est un concept bien incomplet et l'empathie, pour plusieurs mammifères sociaux comme les humains, est un moteur essentiel à notre survie.

Que notre capacité d'empathie s'élargisse pour s'appliquer aux autres animaux n'est pas une mauvaise chose. C'est même possiblement le seul espoir de survie qu'il reste à notre espèce. Nous le savons maintenant, notre destin est intimement lié à celui des écosystèmes et de la biodiversité. Pourtant, nous avons annihilé, en l'espace de quelques décennies, 70 % des populations d'animaux sauvages. Cette exceptionnalité humaine, utilisée comme rempart pour évacuer du cercle de considération tous ceux qui nous sont différents, nous a conduit au bord de la catastrophe actuelle. Réintégrer dans notre cercle de considération les autres espèces animales est non seulement essentiel, c'est aussi le seul chemin vers un lendemain.

Or, comme toujours, les avancées de la science précèdent les réflexes de nos sociétés sur ces enjeux. Un vaste consensus scientifique témoigne des capacités cognitives et émotionnelles des diverses espèces. On reconnaît chez plusieurs des manifestations évidentes de deuil, certains animaux sont capables de communication référentielle, d'autres possèdent une mémoire épisodique, plusieurs espèces émettent des vocalisations positives qu'on

reconnaît comme un rire. On identifie des cas de collaboration ou d'empathie inter-espèces. Certaines communautés animales semblent réaliser des exercices politiques. Pourtant, l'idée de redéfinir la place qu'on leur accorde au sein des sociétés humaines se heurte à des réflexes d'un autre âge. Nos lois faillissent encore à protéger une vaste majorité des animaux de l'exploitation, de la souffrance et de la douleur, alors qu'il est établi depuis longtemps que leur capacité de souffrir physiquement ne diffère en rien d'un mammifère à l'autre, donc que leur souffrance n'est pas différente de la nôtre, ni en subjectivité, ni en degré.

Pour certains animaux, les notions même d'émotion, d'individualité, de personnalité et d'intérêt sont si fondamentalement contradictoires avec l'utilisation qu'on en fait – pensons aux animaux élevés pour la consommation par exemple – qu'il est même impossible d'en prendre la mesure en milieu de production où ils sont chosifiés et traités comme des produits. C'est heureusement grâce à des recherches récentes qui s'effectuent hors du milieu d'exploitation, notamment dans des sanctuaires, qu'on peut apprécier l'étendue de leurs capacités cognitives et émotionnelles.

Cesser d'orienter son regard vers soi et regarder l'autre pour ce qu'il est, dans ce qu'il a de différent, sans le diminuer ni l'objectifier, demande une rigueur intellectuelle et une bonne foi certaine.

Les enfants peuvent nous étonner dans leur capacité à reconnaître l'altérité de l'autre comme étant digne de considération. Sans biais multiples, avec une plasticité cognitive qui leur permet encore d'assimiler des concepts radicalement nouveaux et des perceptions fondamentales différentes, les enfants reconnaissent généralement les autres espèces animales comme des individus et non comme des ressources.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les enfants ont le réflexe anthropomorphique moins aiguisé que ce que la littérature jeunesse nous laisse croire. L'autre est différent, ses oreilles sont bien sûr méconnaissables, sa bouche est drôle, il respire sous l'eau. Il n'en est pas moins important. Son rapport actif au monde et à son propre monde de sens n'est pas mis en doute. Les vêtements et les cheveux que les illustrateurs jeunesse lui rajoutent pour l'humaniser ne sont pas nécessaires à l'importance que l'enfant lui attribue.

Quel que soit notre âge, conserver une notion de prudence face à un certain type d'anthropomorphisme, qui relèverait de notre ignorance et de nos biais, bénéficie à notre compréhension des autres animaux. Cette prudence nous aide à ne pas calquer notre conception du vaste champ des émotions animales aux référents limités des émotions humaines, les seules que nous puissions expérimenter.

On sait maintenant que les baleines vivent un deuil à la perte de leurs petits. Les images d'une mère baleine conservant son petit veau décédé hors de l'eau durant quelques jours suivant son décès ont fait le tour du globe. Cette baleine vit un deuil traumatique et accorde une importance à la dépouille de l'un de ses proches, refusant de la laisser aller. C'est une expérience avec laquelle nous pouvons résonner. Pourtant, certain·es éthologues soutiennent que les baleines, notamment les orques, auraient un répertoire émotif plus vaste que celui que nous pouvons nous-mêmes expérimenter. Considérant que les femelles orques peuvent vivre jusqu'à 80 ans, que les matriarches gardent leur petit près d'elle pour toute leur vie et qu'elles parcourent ensemble des kilomètres, explorant différents hémisphères, peut-on réellement envisager la puissance des liens qui les unissent? Les orques auraient des émotions plus vastes que notre champ perceptuel. Quelles sont ces émotions qui nous sont impossibles à conceptualiser et qu'on éprouve en chantant à des milliers de mètres au fond des mers ou en groupe devant l'étendue de la mer arctique? On ne peut qu'imaginer.

Qu'en est-il des campagnols qui retournent au terrier à l'heure de la rosée, remplis des appréhensions de la journée, des mères renardes qui réchauffent leur petit à même leur souffle tout un hiver durant, des rats qui préfèrent libérer leurs semblables d'une expérience douloureuse plutôt que d'obtenir une récompense pour eux-mêmes? Que ressent le gnou qui ne peut plus courir en raison d'une plaie au genou? À quoi pensent les éléphants quand ils font un pèlerinage de groupe dans la crique asséchée où se trouve la dépouille d'un oncle décédé?

Force est de constater que la nature comporte des êtres plus complexes et plus fascinants que tous ceux que les scénaristes de l'univers de Disney ne pourront jamais inventer. C'est avec ces créatures que nous sommes appelé·es à créer une société plus juste; il nous faut donc les comprendre, avec les outils imparfaits que sont nos référents humains.

# Pour une science moins anthropocentrée

Une prudence renouvelée envers nos réflexes anthropocentriques devrait bénéficier directement aux animaux. Cette humilité intellectuelle devrait favoriser des démarches rigoureuses et exhaustives pour comprendre leurs ressentis. Au même titre que la science androcentrée a mis de côté les particularités biologiques des femmes pendant des décennies, menant à une médecine moderne qui défavorise 50 % de ses patientes, nous défavorisons les animaux par certains de nos réflexes anthropocentriques. En

effet, les modèles d'études ont été si largement masculins pendant si longtemps que plusieurs médicaments ou posologies sont mésadaptés à la physiologie féminine. Jusqu'à tout récemment, les signes avant-coureurs d'une crise cardiaque qu'on apprenait à reconnaître dans les campagnes d'éducation publique sont ceux qui sont prédominants chez les hommes, soit la douleur aiguë à la poitrine. Cette situation exposait alors à plus de risques les femmes chez qui la crise cardiague prend majoritairement des allures de malaise gastrique. Les réflexes en recherche médicale tendent toutefois à changer, mais la mise en marche de nouvelles balises incluant systématiquement la moitié de l'humanité dans les protocoles de recherche demeure lente.

Si la médecine moderne a vu ses réflexes misogynes mis de côté par l'arrivée massive des femmes dans le domaine de la santé, si les luttes sur les iniquités raciales ont pris leur envol grâce à de formidables et courageux·ses porte-paroles qui ont osé rêver d'un monde plus juste sur la place publique, que reste-il aux animaux pour générer un changement de paradigme qui leur serait bénéfique?

Les termes qui définissent nos rapports aux animaux leurs sont inconnus; les concepts, étrangers. Toutefois, les animaux militent de façon muette pour être considérés. Leur existence, en plus du partage de notre environnement et des similitudes qui nous unissent à eux dans ce que nous avons de plus essentiel, parlent en faveur d'un monde plus juste qui les inclut aussi.

Quand nous envisageons ce monde, le faisons-nous avec une part d'anthropomorphisme? Ce terme est-il péjoratif? Le langage est un terrain hasardeux pour se comprendre les un·es les autres, même entre humains. Avec les animaux, les meilleures analogies sont souvent imparfaites. Certaines détresses sont dépourvues de larmes,

certaines douleurs sont muettes. Mais s'il ne peut y avoir entre nous des mots, il doit tout de même y avoir des possibles. Il nous appartient de créer les ponts pour les dessiner.

# Notice biographique

Émilie-Lune Sauvé est responsable de campagne pour la défense des animaux et l'éducation à la compassion à la SPCA de Montréal où elle travaille à créer un monde meilleur pour toutes les créatures qui nous entourent. Auparavant responsable de campagne séniore chez Humane Society Internationale Canada, elle s'intéresse depuis l'enfance aux questions de justice sociale et à l'équité inter-espèces.

# Questions d'éthique intergalactique

# Par Vincent Duhamel

Imaginez que, surgissant des profondeurs de l'espace, une espèce d'extraterrestres plus technologiquement avancée arrive dans notre système solaire avec l'intention de nous dévorer. Imaginez que leur supériorité technologique soit telle que l'humanité n'ait aucune chance de gagner la bataille. Notre seul espoir est de les persuader de nous laisser en paix. Que pourrionsnous leur dire?

En philosophie, on nomme ce genre de scénario fictif une « expérience de pensée ». C'est un exercice d'imagination qu'on emploie pour clarifier des idées, résoudre des problèmes ou révéler des contradictions. Il y a quelque chose de très étrange là-dedans : contrairement aux expériences scientifiques qui augmentent notre savoir en observant ce qui existe, les expériences de pensée cherchent à atteindre un but similaire en imaginant ce qui n'existe pas. On pourrait croire que c'est une lubie de philosophe, mais les scientifiques en utilisent aussi. C'est à l'aide d'une expérience de pensée que Galilée a prouvé que la théorie d'Aristote sur la chute des corps était erronée. Les expériences de pensée ont également joué un rôle crucial dans l'élaboration de la théorie de la relativité d'Einstein.

# Mets-toi à sa place : Les expériences de pensée en éthique

Les expériences de pensée peuvent également être employées pour distinguer ce qui est important ou non, ce qu'on devrait faire et ce qu'on devrait éviter. Autrement dit, elles peuvent être utiles dans le domaine de la philosophie morale. Prenez Richard Sylvan, un philosophe célèbre pour son expérience de pensée du dernier humain. Imaginez-vous être le dernier humain sur Terre et qu'avec votre mort s'éteindra l'espèce humaine. Cela signifie-t-il qu'il serait acceptable pour vous d'exterminer tous les êtres vivants qui vous survivraient? Pour rendre les choses plus dramatiques, imaginez avoir en votre possession un bouton permettant de faire exploser la planète au moment de votre mort. Feriez-vous quelque chose de mal en appuyant dessus?

Sylvan a proposé ce scénario pour démontrer l'absurdité de l'idée selon laquelle seul ce qui affecte les êtres humains a une importance morale. Si c'était le cas, le dernier humain ne ferait rien de mal en appuyant sur le bouton puisqu'il ne causerait de tort à aucun être humain. Même s'il torturait un à un tous les animaux de la planète avant de les tuer, ses actions n'auraient rien d'immoral. Les expériences de pensée comme celle-ci peuvent nous amener à reconnaître que certains principes qui semblent initialement plausibles mènent à des conséquences inacceptables : elles révèlent ce que nous pensons vraiment. Si vous pensez que le dernier être humain agit mal en faisant exploser la planète à sa mort, alors vous ne croyez pas vraiment que seul ce qui arrive aux humains compte d'un point de vue moral.

Remarquez que rien ne vous force à être convaincu. Voilà une autre particularité des expériences de pensée : personne n'est forcé de tirer la conclusion visée par celui qui la propose. On s'en défend parfois en refusant simplement de se livrer à l'exercice : la mère qui demande à son fils qui a volé le jouet favori d'un camarade s'il aimerait qu'on lui fasse la même chose lui propose

une expérience de pensée. Si le fils répond que ça ne le dérangerait pas, on est en droit de soupçonner celui-ci de ne s'être pas honnêtement prêté à l'expérience. Après tout, avoir un jouet favori implique habituellement ne pas vouloir le perdre. Néanmoins, deux personnes peuvent honnêtement arriver à des conclusions différentes à partir d'une même expérience de pensée. Ainsi, peut-être êtes-vous arrivés à la conclusion opposée à celle visée par Sylvan, en songeant qu'il n'y aurait rien de mal à ce que le dernier humain appuie sur le bouton. Pour vous faire changer d'avis, il faudrait alors se tourner vers de nouveaux arguments ou de nouvelles expériences de pensée. Par exemple, on pourrait imaginer ce qu'on penserait d'extraterrestres – dominant leur planète comme nous dominons la nôtre – qui l'anéantiraient avec toutes les formes de vie qui l'habitent sous prétexte que leur fin approche.

# L'éthique est inévitable

Revenons à notre point de départ. Comment pourrions-nous persuader nos envahisseurs? Il est difficile de prédire ce qui serait convaincant pour eux, mais il est facile de trouver ce qui ne fonctionnerait pas. Nous sommes, par exemple, habitués à invoquer notre appartenance à l'espèce humaine quand il s'agit de faire respecter nos intérêts fondamentaux. Il ne faudrait pas s'attendre à ce que ce genre de considérations ait un effet sur nos envahisseurs : en effet, nous sommes humains et c'est en partie pour cette raison qu'ils sont ici – pour goûter. Des humains qui tenteraient de se défendre ainsi seraient un peu comme des bœufs qui tenteraient de convaincre les humains qu'il ne faut pas les manger parce qu'ils sont des bœufs – pour beaucoup, une telle raison de s'abstenir serait plutôt une raison de préparer la marinade.

On pourrait craindre que, s'il est futile de faire appel à notre appartenance à l'espèce humaine pour dissuader nos envahisseurs, alors il ne servira à rien d'invoquer leur sens moral. Peutêtre en seraient-ils même totalement dépourvus? Il y a de bonnes raisons de penser que ce ne serait pas le cas. Premièrement, ces envahisseurs potentiels ont leur propre civilisation complexe et technologiquement avancée. Or, le progrès technologique et scientifique repose sur un système de coopération complexe impliquant de nombreux individus qui ne se connaissent pas personnellement. Une telle société exige des mécanismes de résolution de conflits. Les intérêts des individus ne concordent pas toujours et, quand c'est le cas, l'hostilité risque de faire surface. Pour favoriser la coopération nécessaire à une société complexe, il faut établir des règles distinguant ce qui est permis de ce qui ne l'est pas et ce qui est exigé de ce qui est simplement optionnel. Comme le dit Peter Singer dans la première phrase de The Expanding Circle: « l'éthique est inévitable » (Singer 2011, p. XV). Toute civilisation complexe doit avoir établi un minimum de règles permettant de distinguer la revendication légitime du caprice égoïste.

Deuxièmement, ces règles devraient s'appliquer à l'ensemble des membres de la communauté avec un minimum d'impartialité : pour faire valoir mes intérêts ou me plaindre des torts que je subis, je dois pouvoir justifier mes revendications en m'appuyant sur ce que tous peuvent exiger et non pas simplement sur le statut exceptionnel que j'ai à mes propres yeux. Autrement dit, si c'est à moi d'utiliser le portail intergalactique et pas à toi, ça ne peut pas simplement être parce que je suis moi et que tu es toi. Des êtres suffisamment rationnels pour établir une civilisation technologique d'envergure auraient sans doute la capacité d'abstraction

nécessaire pour comprendre que le fait que leurs intérêts sont les leurs ne leur confère pas un statut spécial. Comme le dit Peter Singer dans *The Expanding Circle*:

Le fait que les intérêts d'une personne ne soient qu'un ensemble d'intérêts parmi d'autres, pas plus importants que les intérêts similaires des autres, est une conclusion à laquelle, en principe, tout être rationnel peut arriver. Partout où il y a des êtres rationnels et sociaux, que ce soit sur Terre ou dans une galaxie lointaine, on peut s'attendre à ce que leurs normes de conduite tendent vers l'impartialité, comme les nôtres l'ont fait. (Singer 2011, p. 106).

# Cravates, escalier mécanique et progrès moral

Selon Singer, la capacité à raisonner mène à des découvertes imprévisibles pour ceux qui la possèdent : il la compare à un escalier mécanique sur lequel il est difficile de faire marche arrière une fois embarqué et qui mène à une destination hors de vue. Pour Singer, le développement de la pensée éthique est un processus rationnel, comparable au développement de la pensée mathématique. Un peu comme nos ancêtres qui avaient commencé à compter furent entraînés à découvrir la division, nos ancêtres qui ont appris à raisonner sur ce qui est acceptable ou non furent lentement entraînés vers un point de vue de plus en plus impartial. Parmi les étapes marquant cette progression, on trouve l'invention de la démocratie, l'abolition de l'esclavage, l'égalité des sexes, les droits de l'enfance, ceux des handicapés et des minorités sexuelles, le recul du nationalisme et, éventuellement, les droits des animaux. C'est cette séquence d'innovations morales que Singer décrit comme des normes de conduite qui « tendent vers l'impartialité ».

En concevant cette séquence d'innovations morales comme un progrès de la raison dans le monde, Singer prend une position assez tranchée dans le débat sur l'existence et la nature du progrès moral. Pour exprimer les positions dans ce débat de façon imagée, le philosophe William MacAskill a demandé, au sujet de l'esclavage, si son abolition était davantage comme l'invention de la cravate ou celle de l'électricité (MacAskill 2022, chapitre 3). C'est-àdire que certaines inventions s'inscrivent dans une progression prévisible et représentent des étapes pratiquement inévitables dans le développement d'une civilisation, tandis que d'autres auraient très bien pu ne jamais se produire - elles représentent des accidents de l'histoire. Penser l'abolition de l'esclavage comme étant davantage semblable à l'invention de l'électricité qu'à celle de la cravate revient à affirmer que les sociétés humaines étaient engagées dans un processus qui allait, tôt ou tard, les amener à reconnaître l'immoralité de l'esclavage et à abolir cette pratique. De ce point de vue, tout comme on serait justifié de supposer qu'une civilisation extraterrestre avancée aurait déjà découvert l'électricité, on serait justifié de supposer qu'elle aurait également rejeté l'esclavage depuis longtemps. À l'opposé, il serait plutôt ridicule de supposer que, puisque cette civilisation est plus avancée que la nôtre, elle aurait nécessairement inventé la cravate.

Singer se pose en quelque sorte comme celui qui, s'étant assez avancé sur l'escalier mécanique de la raison, peut annoncer aux autres où il aboutit alors qu'ils sont encore trop bas pour voir leur destination : celui-ci mène vers l'égale considération des intérêts de tous les êtres sentients, c'est-à-dire capables de ressentir le plaisir et la souffrance. Singer prédit que, tout comme nous considérons de plus en plus les intérêts des étrangers et des gens de « race »

différente dans notre réflexion morale, nous en viendrons à accorder de plus en plus d'importance aux intérêts des non-humains. En s'appuyant sur l'analogie avec les mathématiques, on peut même généraliser cette prédiction à l'échelle galactique : un peu comme on pourrait s'attendre à ce que des extraterrestres technologiquement avancés aient appris à additionner et diviser, on pourrait s'attendre à ce qu'ils aient appris que rien ne justifie rationnellement le fait de privilégier leurs intérêts au détriment des autres êtres sentients. L'éthique, comme les mathématiques, implique de s'engager sur un escalier mécanique qui, sur toutes les planètes, mène dans la même direction. Il s'en dégage une conception optimiste du progrès moral qui rappelle l'expression de Martin Luther King: « l'arc de l'univers moral est long, mais il tend vers la justice ».

# Évolution et discrimination

Pour défendre sa vision de l'évolution de la moralité, Singer fait remarquer que la règle d'or, qui demande de traiter les autres comme nous aimerions être traités, est apparue indépendamment dans un grand nombre de cultures à travers l'histoire. On trouve une formulation de ce principe dans des traditions aussi diverses que le judaïsme, l'hindouisme, le christianisme et le confucianisme (Singer 2011, 135-7). Selon Singer, le fait que des variantes de la règle d'or sont apparues indépendamment à travers la planète tend en faveur de l'idée qu'il s'agit d'un principe éthique vers lequel convergent les communautés d'êtres rationnels capables de faire minimalement abstraction de leurs intérêts particuliers. Singer rejette les explications culturelles et biologiques de cette évolution morale convergente : d'une part, parce que la culture explique les différences

entre les sociétés alors qu'il s'agit ici d'expliquer leurs ressemblances, et d'autre part, parce que la biologie favorise bien plus l'égoïsme et le tribalisme que l'impartialité.

Il concède que l'évolution biologique altruistes est responsable de tendances profondément ancrées dans la nature humaine, mais les formes d'altruisme qu'elle a programmées en nous n'ont rien à voir avec l'impartialité grandissante qui caractérise l'évolution de la pensée morale. La sélection naturelle favorise l'égoïsme plutôt que l'altruisme puisqu'entre un être vivant qui se sacrifie pour le bien des autres et un autre qui profite de toutes les opportunités pour maximiser sa survie et sa reproduction, c'est le second qui aurait normalement davantage de descendants, propageant ainsi son égoïsme dans les générations futures. Quand la sélection naturelle favorise l'apparition de l'altruisme, c'est habituellement à l'égard des membres de notre parenté parce qu'ils partagent nos gènes ou à l'égard d'individus qui nous rendront la pareille dans un échange de bénéfices mutuels.

De ce point de vue, l'évolution biologique ne peut pas être l'explication principale du progrès moral puisque l'altruisme favorisé par l'évolution est tout sauf impartial : au contraire, il est fortement discriminatoire. En fait, il faudrait voir l'évolution biologique davantage comme la cause de l'étroitesse initiale de notre cercle de considération morale que comme la cause de son expansion, parce que notre tendance à favoriser nos proches et les membres de notre groupe mène facilement à défavoriser les membres des autres groupes. On peut, par exemple, favoriser les chances que les habitants de notre village survivent à un hiver difficile en pillant les réserves de nourriture du village voisin. Pour Singer, le fait que l'altruisme envers notre groupe nous mène à discriminer les autres groupes parcourt l'histoire

des sociétés humaines, notamment à travers l'histoire de l'esclavage, où bien des sociétés comme les Grecs et les Hébreux de l'Antiquité interdisaient la possession d'esclaves grecs ou hébreux, tout en autorisant celle d'esclaves étrangers.

C'est précisément l'émancipation de cette tendance biologique à favoriser les nôtres que Singer décrit comme un cercle moral en expansion : d'abord restreint à la famille, puis à la tribu, ensuite à la nation, pour finir par inclure l'ensemble des êtres humains – du moins, en principe. Le prochain développement dans l'expansion du cercle moral serait l'inclusion de tous les êtres sentients, indépendamment de l'espèce à laquelle ils appartiennent.

Si la biologie n'explique pas l'expansion du cercle moral parce qu'elle tend au contraire au tribalisme et que la culture est également incapable de l'expliquer parce qu'elle développe indépendamment, de société en société, tandis que le phénomène décrit par Singer se veut universel, alors l'expansion en question pourrait s'expliquer par une sorte de progrès de la raison dans le monde. L'apparition indépendante de la règle d'or à travers les cultures serait alors semblable à celle du concept de fraction : c'est une destination vers laquelle toute communauté tendra une fois engagée sur l'escalier mécanique de la raison. Tout comme il faudrait supposer que des extraterrestres avancés auraient découvert les fractions, nous devrions également supposer qu'ils auraient découvert la règle d'or.

De ce point de vue, il y a quelque chose d'irréaliste dans l'expérience de pensée que nous avons formulée au départ parce qu'on a des raisons de croire qu'une civilisation d'êtres rationnels technologiquement avancée aurait déjà abandonné les pratiques consistant à exploiter les êtres sentients autour d'eux, comme la chasse

et l'élevage. Si l'on suppose que le progrès moral avance à un rythme comparable à celui du progrès technologique, il faudrait même s'attendre à ce que nos hypothétiques envahisseurs nous dépassent en moralité puisqu'ils seraient plus avancés que nous sur l'escalier mécanique. L'expérience de pensée nous demande alors d'imaginer des êtres plus avancés technologiquement que nous, mais dont la pensée rationnelle se serait inexplicablement figée à un stade primitif, comparable à une civilisation capable de voyage intergalactique qui n'aurait pas encore découvert les mathématiques ou l'électricité. Au contraire, les civilisations avancées à l'échelle galactique auraient depuis longtemps dépassé les réflexes tribaux aveuglément programmés en elles par la sélection naturelle, et auraient compris qu'il n'y a pas de raison légitime de privilégier les intérêts des membres de leur propre espèce. Il suffirait alors de leur expliquer que nous ne désirons pas devenir leur bétail pour qu'ils nous laissent en paix, peut-être en leur suggérant de se livrer à leur tour à la même expérience de pensée, mais où ce sont eux qui se retrouvent entre deux tranches de pain.

# **Objections**

Que pourrait-on répondre à cette conception très optimiste de l'éthique intergalactique? Premièrement, on pourrait s'objecter à l'idée que le développement de la moralité et celui de la rationalité vont de pair parce qu'il semble souvent rationnel d'agir de façon immorale. Par exemple, réduire les autres en esclavage peut sembler être un moyen rationnel de faire des profits pour l'esclavagiste. De même, on pourrait souligner qu'il serait totalement rationnel pour nos envahisseurs de faire de nous leur bétail si nous semblons alléchants à leurs yeux. Selon

cette conception de la rationalité, être rationnel, c'est choisir des moyens efficaces pour atteindre nos buts. Puisque les principes moraux nous interdisent d'avoir recours à certains moyens très efficaces d'atteindre nos buts, on pourrait objecter que suivre des principes moraux est souvent irrationnel.

Pour répondre à cette objection, on peut concéder que choisir des moyens appropriés pour atteindre ses buts fait partie intégrante de la rationalité, tout en insistant que ce n'est qu'une partie parmi d'autres. Être rationnel, c'est aussi chercher à être cohérent, objectif et exiger de bonnes raisons pour accepter une idée ou entreprendre une action. On peut s'appuyer sur ces aspects de la rationalité pour défendre la perspective de Singer. En effet, il n'y a pas de raison objective de considérer que les intérêts d'un individu sont plus importants que les intérêts similaires d'un autre individu : du point de vue de l'univers ou de celui d'un spectateur désintéressé, ces intérêts sont équivalents. Par conséquent, pour défendre de façon cohérente que mes intérêts, ceux des membres de ma famille ou de mon espèce sont importants, je dois être prêt à concéder une importance semblable aux intérêts des individus à l'extérieur de ce cercle restreint. De ce point de vue, l'égoïsme, le tribalisme, le racisme, le sexisme et le spécisme sont irrationnels parce qu'ils sont incohérents et arbitraires : bien que tout le monde soit enclin à accorder davantage d'importance à ses propres intérêts ou ceux des membres de son groupe, ce surplus d'importance est comme une illusion d'optique dont l'effet dépend entièrement de l'endroit où l'on se trouve. C'est une idée que devraient également comprendre nos envahisseurs : s'ils sont rationnels, ils devraient comprendre qu'ils n'ont pas de raison objective de penser que leurs intérêts sont vraiment plus importants que les

nôtres et qu'agir et penser de la sorte consiste à agir de façon capricieuse sur la base d'une réflexion incohérente – une façon de réfléchir plus appropriée pour un enfant immature que pour une civilisation avancée.

Deuxièmement, on peut craindre que nos envahisseurs nous jugent trop primitifs ou trop inférieurs pour compter comme leurs égaux. Après tout, c'est ce que nous faisons avec les animaux qui habitent sur notre planète. Certains philosophes ont même défendu l'idée que c'est parce que les humains ont les capacités intellectuelles suffisantes pour être moralement responsables de leurs actions qu'ils ne doivent pas le respect aux animaux qui n'ont pas ces capacités. Nos envahisseurs pourraient de la même manière invoquer leur supériorité intellectuelle comme justification pour mépriser nos intérêts. L'ironie propre à cette position mérite d'être soulignée : c'est parce que nous avons la capacité d'agir moralement que nous n'avons pas à limiter le mal que nous faisons autour de nous. L'idée est étrange parce qu'il semble habituellement raisonnable de demander plus à ceux qui ont de plus grandes capacités : ce sont les riches qui doivent payer plus d'impôts, ce sont les adultes qui doivent veiller sur les enfants et c'est le médecin qui doit guérir le patient.

« De plus », pourrait-on leur répondre, « ce n'est pas la supériorité intellectuelle qui confère de l'importance aux intérêts d'un individu, mais le simple fait que l'individu en question accorde de l'importance à ses propres intérêts et en souffrira s'ils ne sont pas respectés. Brûler vif n'est pas plus agréable pour un vieillard sénile que pour un scientifique de génie. Vous ne cesseriez pas d'accorder de l'importance à vos propres intérêts si vous rencontriez quelque part dans le cosmos une civilisation d'êtres plus avancés que vousmêmes. S'ils décidaient de vous exterminer ou

de vous réduire en esclavage, leur supériorité ne rendrait pas votre massacre plus facile à accepter. Si vous êtes tellement supérieurs en puissance et en intelligence, pourquoi ne dépassez-vous pas votre mode de vie basé sur la violence et la prédation? Votre intelligence surhumaine pourrait sans doute vous permettre d'atteindre vos buts sans l'exploitation, la domination et la destruction d'êtres innocents. Ne pouvez-vous pas assurer votre survie de façon pacifique au lieu de semer la ruine et la destruction autour de vous en accablant des êtres qui ne vous ont rien fait de mal? ».

## **Revenons sur Terre**

L'humanité est elle-même en train d'inventer des substituts à la viande et aux autres produits tirés de l'exploitation des animaux, il serait donc très étonnant qu'une espèce capable de voyage interstellaire n'ait pas découvert une technologie permettant de produire une chair synthétique indistinguable de la viande humaine. S'ils veulent absolument goûter à de la viande humaine, certains d'entre nous pourraient se porter volontaires pour donner quelques cellules de leurs corps, cellules qui seraient ensuite cultivées en laboratoire pour produire des steaks humains capables de satisfaire les curieux sans impliquer la mort de personne. Apparaît alors un autre aspect qui rend le scénario proposé invraisemblable : une civilisation capable de voyage interstellaire aurait certainement trouvé des moyens technologiques de s'alimenter sans la violence et le gaspillage de ressources impliqués par le fait de voyager des années-lumière pour consommer une autre espèce à l'autre bout de la galaxie. Pour préférer l'option de la viande humaine de culture, ils n'auraient même pas besoin de nous reconnaître comme des égaux sur le plan moral, mais simplement de considérer que nos intérêts ont une importance minimale.

L'exemple de la viande de synthèse sert aussi à démontrer que les conflits entre les intérêts des individus peuvent diminuer avec le progrès technologique. Prenons l'exemple de l'insuline. Avant 1922, le diabète était une maladie mortelle. Une fois que le rôle de l'insuline fut compris dans le traitement de la maladie, on commença à l'extraire du pancréas de certains animaux, d'abord de chiens, puis de cochons et de bovins, jusqu'à ce qu'on découvre en 1982 comment la synthétiser en laboratoire à l'aide de bactéries génétiquement modifiées. Selon la FDA, pour l'année précédant cette découverte, il fallait extraire le pancréas de 23 500 animaux pour traiter 750 diabétiques pendant une année. Non seulement cette pratique reposait sur l'exploitation animale, mais l'approvisionnement en insuline pour les malades était à l'époque extrêmement coûteux et précaire.

L'exemple démontre que le progrès technologique peut transformer une pratique qui était clairement dans notre intérêt à une époque, en pratique révolue peu après. On pourrait également évoquer la chasse à la baleine qui a presque mené à leur extermination au 19ème siècle, principalement pour alimenter nos lampes à l'huile, ce qui semble absurde aujourd'hui. Ce qui nous paraît rationnel dans une situation donnée dépend des options à notre disposition, et à partir du moment où de nouvelles options sont à notre portée, certaines pratiques qui semblaient aller de soi peuvent facilement être délaissées, puis éventuellement reconnues comme immorales. On peut donc penser que nos envahisseurs, du haut de leur progrès technologique permettant le voyage intergalactique, auront eu le temps d'inventer de multiples moyens de satisfaire leurs papilles sans avoir besoin de nous tuer.

Que faut-il en conclure? On a de bonnes raisons de croire que jamais une espèce extraterrestre ne viendra sur notre planète avec pour principal but de manger ses habitants humains ou non-humains. Premièrement, parce que le progrès technologique présupposé par le voyage interstellaire leur permettrait de satisfaire autrement leur gourmandise ou leur curiosité. Deuxièmement, parce qu'ils auraient depuis longtemps appris à combattre certaines tendances discriminatoires favorisées par la sélection naturelle et à considérer leurs propres intérêts d'un point de vue de plus en plus impartial. Cela signifie-t-il qu'il faudrait s'attendre à ne jamais avoir de conflits avec des extraterrestres, si jamais ils existent? Ce serait sans doute exagéré : rien ne garantit que la progression vers l'impartialité mène les communautés rationnelles à embrasser intégralement le point de vue d'un spectateur désintéressé. Ils pourraient être encore en chemin sur l'escalier mécanique, mais il est permis d'espérer qu'ils auraient de l'avance sur nous.

MacAskill, W., (2022). What We Owe the Future. New York, Basic Books.

Singer, P., (2011). The Expanding Circle: Ethics, Evolution and Moral Progress. Princeton: Princeton University Press.

# Notice biographique

Vincent Duhamel est docteur en philosophie et enseignant au Collège de Maisonneuve. Il s'intéresse aux liens entre la philosophie et la science-fiction et aux questions concernant le futur de l'humanité.

## Références

Food and Drug Administration, (2022). 100 Years of Insulin. Silver Spring: Food and Drug Administration. Disponible sur https://www.fda.gov/about-fda/fda-history-exhibits/100-years-insulin

# Les algorithmes contre les animaux

# Par Martin Gibert

Un algorithme, techniquement, c'est une suite d'opérations pour parvenir à un résultat. Les matheuses préciseront : c'est une suite finie et non ambiguë d'instructions et d'opérations. Une recette de cuisine, la planification d'un voyage ou un programme informatique sont autant d'algorithmes. En intelligence artificielle (IA), on distingue par exemple les algorithmes de recommandations comme ceux des moteurs de recherches de Google ou YouTube, et les algorithmes de génération comme ceux de ChatGPT (texte) ou Midjourney (image). Utilisés au pluriel et de façon générique, les algorithmes désignent – par métonymie et à quelques nuances près – la même chose que les systèmes d'intelligence artificielle (IA).

Le déploiement de ces systèmes d'IA entraîne déjà des conséquences sur la vie des animaux, et tout indique que ce n'est qu'un début. Mais les systèmes d'IA sont-ils favorables, sans effet, ou défavorables aux animaux? Dans cet article, je voudrais proposer quelques pistes pour évaluer l'impact des algorithmes sur les animaux. Je vais en particulier soutenir l'idée qu'ils peuvent infliger des dommages épistémiques, c'est-à-dire liés à la connaissance, qui nuisent indirectement aux animaux.

Voilà qui n'est pas si nouveau. Comme le remarque le philosophe Peter Singer, depuis l'invention de la roue, les animaux souffrent du joug des technologies qui ont souvent servi à les mettre au pas, à les faire travailler (Singer 2023). Les algorithmes pourraient bien ne pas être une bonne nouvelle pour les animaux.

Mais avant toute chose, il convient de relever – avec les quelques personnes à s'être

penchées sur le sujet – que l'impact sur les animaux est un impensé massif en éthique de l'IA. La petite musique qui accompagne le succès des algorithmes est on ne peut plus anthropocentrée: elle fait comme si de rien n'était pour les animaux (Gibert 2023). Or, du robot de traite aux algorithmes de reconnaissance des cris du porc, des systèmes de comptage automatique à l'identification des boiteries, les algorithmes participent largement à l'exploitation animale.

# Types de dommages à l'encontre des animaux

Si les algorithmes nuisent aux animaux, c'est de manière très diverse. Les chercheurs australiens Simon Coaghlan et Christine Parker distinguent ainsi des dommages (ou torts) intentionnels légaux et illégaux (Coghlan et Parker 2023). Ainsi, un algorithme utilisé pour l'exploitation ou la mise à mort d'animaux d'élevage commettra un dommage en toute légalité, contrairement à un drone de chasse qui serait, illégalement, utilisé contre une espèce protégée. Certains dommages ne sont pas non plus intentionnels, comme la contribution du secteur numérique aux GES – la crise climatique affectant bien sûr de nombreux animaux aussi.

Enfin, les dommages peuvent être directs comme lorsqu'un système de surveillance est défaillant et ne prévient pas un incendie ou indirects, lorsqu'un système de recommandation incite à consommer des produits d'origine animale. Pensons en particulier aux algorithmes qui participent au marketing, à ceux qu'on mobilise pour créer des publicités ciblées et personnalisées. Mon impression générale, c'est

que nous n'avons pas encore pris la mesure de l'ampleur des dommages indirects que les algorithmes font subir aux animaux.

À l'heure actuelle, beaucoup de ce que nous lisons, voyons ou entendons est déterminé par des algorithmes. Notre écosystème cognitif est saturé de systèmes d'IA : chaque recherche sur Google ou Spotify, chaque utilisation de X ou Facebook implique de près ou de loin des algorithmes de recommandations. Une part de plus en plus importante de notre temps de cerveau disponible, pour reprendre une expression célèbre de Patrick Lelay, l'ancien PDG de la chaîne de télévision française TF1, dépend de décisions algorithmiques. De ce point de vue, avec ses deux milliards d'utilisateurs qui y passent en moyenne 30 minutes par jour, l'algorithme de YouTube, à l'origine de 70 % des vidéos regardées, est sans conteste un des plus puissants au monde.

Lorsqu'un algorithme fait par exemple la promotion en ligne d'un produit d'origine animale (cuir, fourrure, viande, laitage, etc.), on peut dire, à tout le moins, qu'il est indirectement contre les animaux puisqu'il contribue au marché de leur exploitation. De même, lorsque Google répond à ma requête de « pâté chinois », un plat typique du Québec, avec la recette originale qui contient du bœuf et non avec la recette végane aux lentilles, on peut dire qu'il contribue à me faire consommer du bœuf. Pour les bovidés, le préjudice est peut-être indirect et diffus, mais il n'en est pas moins réel.

Ce qui est nouveau, c'est que les algorithmes de génération sont désormais des créateurs de contenu : ils produisent des informations que nous pouvons lire, voir et entendre. Ces algorithmes influencent nos croyances et notre comportement. Ils sont par là-même à l'origine d'un autre type de préjudice : les dommages épistémiques.

# L'argument du dommage épistémique

Un dommage épistémique se distingue d'un dommage pratique infligé aux animaux parce qu'il touche à nos croyances. En effet, que ma requête sur Google ou YouTube aboutisse ou non à ce que je prépare la recette de pâté chinois au bœuf, il n'en reste pas moins qu'elle va avoir des effets sur ce que je trouve normal, sur ce que je crois. De même, lorsque Midjourney crée l'image de repas standard ou celle d'un élevage de cochon, la présence ou non de charcuterie sur la table ou des cochons en plein air favorise certaines croyances – que les cochons, par exemple, sont faits pour être charcutés et qu'ils chillent à l'extérieur.

L'argument du dommage épistémique part du constat précédent :

(1) Les algorithmes déterminent une part importante des informations captées par l'attention des gens.

En épistémologie, la branche philosophie qui s'intéresse à nos croyances et à la connaissance, un dommage épistémique désigne « le fait d'entraver le succès cognitif d'un agent » (Steup et Neta 2020). (On ne confondra pas avec la notion proche d'injustice épistémique qui consiste à ignorer la capacité de certain·es à produire du savoir.) Ainsi, induire son interlocuteur en erreur en lui cachant certains faits ou en manipulant ses émotions constitue un dommage épistémique à son endroit. Plus précisément, on parlera de dommage épistémique (« harm ») si je ne le fais pas sciemment, et de tort épistémique (« wrong ») dans le cas contraire ou si j'enfreins des normes de justice. On peut dire que les algorithmes causent des dommages épistémiques lorsqu'ils propagent des croyances injustifiées, comme l'idée que la vaccination est dangereuse, par exemple. On peut donc affirmer que:

(2) Les algorithmes causent un dommage épistémique lorsqu'ils induisent ou renforcent des croyances injustifiées.

Si un algorithme m'incite à croire qu'il est moralement acceptable de consommer du bœuf et si cela est faux, alors il me cause un dommage épistémique. Il m'empêche d'atteindre le succès cognitif qui consisterait, en l'occurrence, à rejeter une croyance non justifiée. Or, toute la littérature en éthique animale est là pour témoigner qu'il n'est effectivement pas acceptable d'ignorer le bien-être et les droits des bœufs. La Déclaration de Montréal sur l'exploitation animale, signée par 550 philosophes moraux et politiques, condamne ainsi sans équivoque « l'ensemble des pratiques qui supposent de traiter les animaux comme des choses ou des marchandises. » (GREEA 2022)

Comme le montre par ailleurs le philosophe François Jaquet (2022), nos croyances spécistes sont largement influencées par le tribalisme, c'est-à-dire notre tendance à favoriser les membres d'un groupe par rapport à ceux d'un autre. Or, non seulement, dit-il, le tribalisme est un produit de l'évolution qui n'a rien à voir avec le juste ou le bien, mais c'est une tendance qui est à l'origine de nombreuses croyances fausses comme les croyances racistes. D'un point de vue philosophique, il est aujourd'hui clair que la charge de la preuve est passée du côté de celles et ceux qui défendent l'exploitation animale. Il n'est pas justifié de croire que l'essence des bœufs consiste en leur être-pour-la-consommation non plus qu'il le serait de croire qu'ils méritent leur statut de victimes. C'est ce que formule l'affirmation suivante:

> (3) Les algorithmes causent un dommage épistémique lorsqu'ils renforcent la croyance non justifiée qu'il est moralement acceptable d'exploiter des animaux.

Par exemple, lorsque Google me donne des recettes de viande pour ma recherche de « pâté chinois », non seulement l'algorithme me recommande implicitement de manger de la viande, mais il me confirme aussi que c'est acceptable. Il tend à normaliser un comportement humain foncièrement nuisible aux animaux. On pourrait dire qu'il contribue ainsi au *carnisme*, ce concept développé par la psychologue américaine Melanie Joy et qui désigne précisément l'idéologie de la viande, la croyance qu'il est normal, naturel et nécessaire d'exploiter des animaux pour les manger (Desaulniers et Gibert 2020).

Joy a le mérite de mettre l'accent sur les « contradictions » internes du carnisme qui, pour reprendre le titre de son livre (Joy 2010), nous conditionne à aimer les chiens, à se vêtir de vache et à manger des cochons. C'est bien sûr tout à fait arbitraire du point de vue moral. Dès lors, quelles instructions donner à nos systèmes d'IA? ChatGPT devrait-iel catégoriser les chiens comme comestibles ou non comestibles? Et pensons au lapin qui est tantôt un animal de compagnie, tantôt de laboratoire, tantôt destiné à la consommation, et d'autres fois encore un animal sauvage qui peut aussi bien être chassé que protégé.

Il n'existe pas de bonnes raisons morales pour justifier le traitement sélectif entre ceux qu'on aime et ceux qu'on mange. Concrètement, ce n'est pas quelque chose que des parents peuvent expliquer facilement à leurs enfants, chacun devinant le manque de cohérence dans nos attitudes à l'égard des animaux. Voilà tout l'enjeu : voulons-nous que cette incohérence soit aussi transmise aux algorithmes?

Au-delà des croyances sur ce qu'il faut ou non consommer, les algorithmes diffusent en masse une croyance (fausse) héritée notamment d'Aristote. C'est l'idée que l'univers serait ordonné en une grande chaîne des êtres, une scala naturæ, où les animaux sont ontologiquement inférieurs aux humains. Cette croyance est constitutive d'énormément de représentations du monde, au moins depuis la Genèse (1-28) où Dieu enjoint de dominer « sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

L'idée d'une échelle hiérarchique des êtres tout comme celle d'une injonction divine à dominer les animaux va au-delà du carnisme. Elles participent du *spécisme*, l'idéologie qui soutient la discrimination morale selon l'espèce. La proposition (3) affirmait que les algorithmes peuvent causer des dommages épistémiques qui nuisent aux animaux. C'est manifestement le cas avec les croyances injustifiées carnistes et spécistes:

(4) Les algorithmes causent un dommage épistémique lorsqu'ils induisent et entretiennent des croyances carnistes et spécistes.

Des chercheurs en IA ont ainsi commencé à documenter un biais spéciste dans les algorithmes de traitements du langage naturel (NLP) qui sont derrière les IA génératives comme ChatGPT ou Bard: utilisation du pronom « it » en anglais plutôt que « he » ou « she », euphémisation de la violence, association automatisée avec des termes dévalorisants. Comme le remarquent Thilo Hagendorff et ses collègues, la technologie qui sous-tend ces algorithmes est foncièrement conservatrice et perpétue le spécisme : « En apprenant à partir de stimuli d'entraînement qui sont, en fait, des comportements humains antérieurs agglutinés, les méthodes d'apprentissage automatique tendent à préserver et à fixer les biais discriminatoires et spécistes dans des applications telles que la génération de langage naturel, les systèmes de recommandation, les algorithmes de classement, etc. » (Hagendorff et al. 2022).

Si les algorithmes sont foncièrement « conservateurs », c'est parce qu'à moins d'instructions contraires, ils reproduisent « sans filtre » les croyances morales présentes dans leurs données d'entrainement. Dans une société carniste et spéciste, on doit en conclure que :

(5) Les algorithmes (de recommandation et de génération) sont contre les animaux.

# L'argument des stéréotypes

Une autre illustration de ce phénomène se joue autour des stéréotypes. En effet, créer ou renforcer un stéréotype faux ou dégradant, c'est causer un dommage épistémique qui peut entraîner des conséquences pratiques. Avec le développement des IA génératives comme ChatGPT (texte) ou DALL-E (image), la question du bon usage des stéréotypes va devenir un sujet de préoccupation. La question est en somme de savoir comment automatiser (ou non) les stéréotypes. Car, ce n'est pas un mystère, les gens entretiennent des stéréotypes sur de nombreux sujets et certains d'entre eux sont préjudiciables.

On a ainsi de bonnes raisons de programmer les agents conversationnels comme ChatGPT à éviter les stéréotypes racistes ou sexistes. Et il est facile de voir comment les algorithmes générateurs d'images, eux aussi, peuvent renforcer des stéréotypes : par quelles images DALL-E devrait répondre à des demandes à haut risque de clichés malheureux, comme dessine-moi un immigrant, une toxicomane, un violeur, une cheffe d'entreprise... Avec Midjourney, en 2023, l'instruction « dessine-moi une personne indienne » générait presque toujours un vieil homme avec un turban tandis que « dessine-moi une personne mexicaine » produisait systématiquement un homme moustachu avec un sombréro (Turk 2023).

Nous avons évidemment des stéréotypes sur les animaux. Ils nous permettent de simplifier notre perception. On les range ainsi plus facilement dans des cases (ce qui peut être utile): certains animaux sont intelligents, mignons, inoffensifs ou amicaux, d'autres sont idiots, laids, agressifs ou inamicaux. Certains stéréotypes sont valorisants et d'autres, pas du tout. Les psychologues ont étudié le stéréotype général de l'animalité. Il renvoie à une sorte d'être humain en creux et il est clairement dévalorisant : l'animal est (stéréo)typiquement sans intelligence ni raffinement, irrationnel et agressif (Haslam et Loughnan 2023; Sevillano et Fiske 2023). L'animal est un concept flou, puisqu'il désigne indistinctement tous les animaux non humains, et il sert facilement de repoussoir sur le plan psychologique ou émotionnel.

L'argument des stéréotypes affirme dès lors que :

(6) Les algorithmes de génération nuisent aux animaux lorsqu'ils créent ou reproduisent des stéréotypes dévalorisants.

Cette dévalorisation est aussi présente dans la langue. Comme le montre la chercheuse Marie-Claude Marsolier, notre langage est misothère, c'est-à-dire qu'il exprime bien souvent la haine ou le mépris envers les animaux (Marsolier 2020). On ne parle pas de vaches enceintes ou de juments qui accouchent; comme les truies, elles mettent bas. Les animaux n'ont pas de visage ou de figure, mais des gueules. Ils sont souvent à la base d'insultes : grosse vache, sale porc, cervelle d'oiseau... On ne les qualifie pas de personnes et on euphémise leur mise à mort en disant que certaines vaches sont réformées ou que les chasseurs prélèvent du gibier. Subrepticement, le langage efface l'individualité des animaux : on mange du poulet ou du cochon, alors qu'on parle d'individus, des poulets, un cochon.

Sachant que notre langage regorge de tels stéréotypes et associations, on doit se demander ce que nous désirons faire apprendre exactement aux larges modèles de langage. Il y a une question éthique insoupçonnée mais cruciale en éthique des algorithmes: est-il raisonnable et souhaitable qu'un agent moral artificiel comme ChatGPT reproduise sans coup férir notre tendance linguistique à dévaloriser les animaux? Répondre à cette question, c'est se demander si l'on veut d'une société où l'on voit plutôt les animaux comme des personnes ou plutôt comme des ressources.

Lorsqu'on programme un agent conversationnel, il y a de bonnes raisons de vouloir éliminer les propos offensants les minorités selon leur race, leur sexe ou leur orientation sexuelle, par exemple. Ce serait gênant qu'une IA générative tienne des propos homophobes ou racistes. L'argument des stéréotypes affirme que la même chose est vraie pour la dévalorisation des animaux. Tant qu'à choisir la programmation morale de nos chatbots, pourquoi ne pas rendre leur langage un peu moins misothère que le nôtre?

Les systèmes d'intelligence artificielle sont des systèmes de traitement de l'information. À ce titre, ils (re)produisent des informations qui peuvent avoir des conséquences sur les animaux : des mises à morts de l'abattoir autonome aux dommages épistémiques des agents conversationnels. Si l'on se représente l'information comme un flux ininterrompu, qui entre et sort des systèmes d'IA, on peut dire que les algorithmes laissent plus ou moins passer d'informations directement ou indirectement nuisibles aux animaux; ils modulent le débit. On peut donc répondre de manière synthétique à la question de savoir si les algorithmes sont contre les animaux :

(7) Les algorithmes sont contre les animaux lorsque l'information qu'ils génèrent tend à empirer leur situation ou à maintenir le statu quo.

# Trois scénarios possibles

Il s'ensuit trois scénarios, plus ou moins favorables aux animaux. Passons-les en revue.

1) Dans un premier scénario, les algorithmes sont contre les animaux au sens fort: ils participent à l'élevage, à la chasse et à la pêche, ils renforcent nos biais anthropocentristes, spécistes et carnistes. C'est le scénario où l'abattoir autonome est accepté par la population, où les systèmes d'IA contribuent à la croissance de la production de viande et où ils renforcent la normalisation de la violence envers les animaux.

Dans l'élevage à grande échelle, celui qui produit la majorité des animaux consommés en Occident, l'automatisation est déjà une réalité : trayeuse automatique, système de surveillance, de comptage, de détection des boiteries. On peut très bien imaginer qu'un jour toute la production animale soit aux mains de robots et autres systèmes d'IA.

Il y aurait des arguments pour cela : en effet, les robots sont réputés utiles pour les tâches sales, dangereuses et dégoûtantes (« dirty, dangerous and disgusting ») comme nettoyer le fond d'une piscine ou colmater une centrale nucléaire. Avec son taux de roulement très rapide et ses troubles de santé mentale fréquents, le travail à l'abattoir pourrait avantageusement être remplacé par des machines autonomes. À tout le moins, certaines raisons anthropocentristes militent dans le sens d'une automatisation de l'élevage.

En prenant en charge l'abattage des animaux, les algorithmes deviendraient des contributeurs majeurs de leur asservissement. Si plus d'animaux doivent endurer le confinement et la mort à cause de l'automatisation, si plus de souffrances sont à la clé, ceux-ci sont évidemment perdants. Qu'elle soit industrielle ou familiale, les animaux n'ont évidemment pas intérêt à ce que leur exploitation soit plus efficiente grâce à l'IA.

D'un point de vue symbolique, on pourrait dire que dans ce premier scénario, la société délègue (en partie) l'exploitation aux machines : elle s'en lave les mains. De tels processus de désengagement moral sont bien connus. Le psychologue Albert Bandura a montré que l'être humain est prompt à occulter ou minimiser son rôle dans les dommages qu'il cause (Bandura 1999). La fameuse expérience de Milgram sur l'obéissance à l'autorité allait déjà dans ce sens. Or, les systèmes d'IA, avec leur capacité d'agir de façon (relativement) autonome, offrent une voie royale pour le désengagement moral des humains.

2) Dans un second scénario, les algorithmes n'ont pas d'effet significatif sur l'exploitation animale. L'implémentation de l'IA dans l'élevage demeure marginale, on ne développe ni abattoir autonome, ni drone de chasse, et les algorithmes de recommandation et de génération n'amplifient pas le spécisme. C'est bien sûr un scénario très improbable car on voit mal comment l'industrie pourrait résister à la réduction des coûts que permet l'automatisation.

Je pense que, dans ce second scénario, on doit dire que les algorithmes sont encore contre les animaux. En supposant, pour reprendre la métaphore du flux d'information ininterrompu, que ce qui sort des systèmes d'IA n'améliore, ni n'empire la situation des animaux, cela ne met pas les algorithmes au-dessus de toute critique. Certes, ils leur nuisent moins que dans le premier scénario, mais ils sont conservateurs : en n'aidant pas les animaux, ils consolident un statu quo, ils pérennisent une situation foncièrement injuste.

Si ce scénario est improbable, c'est aussi parce qu'il n'est pas clair que les algorithmes puissent rester « neutres » au sens où ils n'améliorent ni n'empirent la situation. Dans le cas d'un agent conversationnel comme ChatGPT, par exemple, que signifie ne pas amplifier le spécisme? Soit le ChatGPT anglophone utilise « it » comme pronom pour un animal, soit il ne l'utilise pas. Un algorithme de génération de texte doit écrire : il a mangé « du » ou « un » poulet. Il doit proposer une réponse, spéciste ou non, à la question « à quoi servent les cochons? ». Bref, tout indique que les algorithmes ne peuvent que difficilement être « ni pour ni contre » les animaux.

3) Le troisième scénario est le plus optimiste. Les algorithmes ne sont plus contre les animaux, mais *avec* eux, c'est-à-dire qu'ils les épaulent. Le flux d'information qu'ils génèrent améliore significativement leur condition. Dans ce scénario, non seulement les algorithmes ne rendent pas l'exploitation animale plus rentable, mais ils lui mettent des bâtons dans les roues. Comment? On peut envisager quelques pistes.

D'abord, les algorithmes pourraient révolutionner notre compréhension de la communication animale. Le Project Cetacean Translation Initiative (CETI) s'efforce de comprendre les cachalots en mobilisant les ressources de l'apprentissage automatique avec des enregistrements d'échanges sonores entre individus. D'autres espèces sont étudiées et des algorithmes pourraient bientôt reconnaître le chant des oiseaux ou les expressions faciales et les aboiements d'un chien.

Certes, il est bien sûr possible qu'une meilleure compréhension des animaux serve à mieux les exploiter; mais ce n'est pas ce qui se passe dans le scénario optimiste. Comprendre comment les animaux communiquent devrait favoriser la prise en compte de leurs préférences : si une application décodait les diverses émotions de nos animaux de compagnie, nous tiendrions certainement davantage compte de leurs intérêts. Des algorithmes capables de traduire ce qu'ils expriment participeraient incontestablement de leur libération.

De façon plus générale, si l'IA contribue à améliorer notre connaissance des animaux, cela devrait leur être favorable – par exemple via la médecine vétérinaire. Dans le scénario optimiste, les algorithmes aident aussi les animaux parce qu'ils incitent les humains à cesser de les exploiter. Les algorithmes de recommandation suggèrent des produits véganes et ceux de génération ne propagent pas le spécisme. C'est un scénario sans dommage épistémique : les algorithmes atténuent les croyances non justifiées à l'égard des animaux ainsi que les associations et les stéréotypes dévalorisants. Les systèmes d'IA n'automatisent pas le spécisme (Gibert 2024).

## Conclusion

La situation actuelle est malheureusement très loin du troisième scénario et de toute technoutopie animaliste. Même le second scénario serait un progrès significatif car, pour l'heure, c'est le premier qui s'installe.

Dans cet article, j'ai proposé un survol de l'impact des algorithmes sur les animaux. Cet impact ne se réduit pas aux torts ou aux dommages directs. Il passe aussi par des dommages épistémiques comme lorsque des algorithmes de recommandations ou de génération entravent le « succès cognitif » des utilisateurs en renforçant des croyances morales non justifiées, notamment via des stéréotypes dévalorisants. En ce sens, et jusqu'à preuve du contraire, les algorithmes sont contre les animaux – puisqu'ils s'alignent sur les comportements humains.

## Notice biographique

Martin Gibert est chercheur en éthique de l'intelligence artificielle à l'Université de Montréal et co-rédactrice en chef (sic) de L'Amorce (lamorce. co), une revue en ligne contre le spécisme. Il a publié L'imagination en morale (2014), Voir son steak comme un animal mort (2015) et Faire la morale aux robots (2020), ainsi que plusieurs articles disponibles sur son site web (martingibert. com) et son blogue « La quatrième blessure ».

#### Références

Bandura, A., (1999). Moral Disengagement in the Perpetration of Inhumanities. Personality and Social Psychology Review. 3(3), 193-209. Disponible sur: https://doi.org/10.1207/s15327957pspro303 3

Desaulniers, É., et Gibert M., (2020). Carnisme. Dans : R. Larue, dir. La pensée végane : 50 regards sur la condition animale. Paris, PUF.

GREEA, (2022). Déclaration de Montréal sur l'expoitation animale. Montréal : Groupe de recherche en éthique environnementale et animale. Disponible sur : https://greea.ca/declaration-demontreal-en-francais/

Gibert, M., (2023). Algorithmes et animaux : de nouveaux enjeux en éthique de l'intelligence artificielle. Dans : K., Gentelet, dir. Les intelligences artificielles au prisme de la justice sociale. Considering Artificial Intelligence Through the Lens of Social Justice. Québec: PUL.

Gibert, M., (2024). Automatiser le spécisme. L'Amorce, revue contre le spécisme. 1. Éliott Éditions. Hagendorff, T., Bossert, L., Fai Tse, Y., et Singer, P., (2022). Speciesist bias in Al: how Al applications perpetuate discrimination and unfair outcomes against animals. Al and Ethics. 3, 717–734. Disponible sur: https://doi.org/10.1007/s43681-022-00199-9

Haslam, N., et Loughnan, S., (2014). Dehumanization and Infrahumanization. Annual Review of Psychology. 65, 399–423. Disponible sur: https://doi.org/10.1146/annurev-psych-010213-115045

Jaquet, F., (2022). Speciesism and tribalism: embarrassing origins. Philosophical Studies. 179(3), 933–954. Disponible sur: https://doi.org/10.1007/s11098-021-01700-6

Joy, M., (2010). Why We Love Dogs, Eat Pigs, and Wear Cows. Newburyport: Conari Press.

Marsolier, M.-C., (2020). Le mépris des « bêtes »: un lexique de la ségrégation animale. Paris, PUF.

Sevillano, V., et Fiske, S. T., (2023). Animals are diverse: distinct forms of animalized dehumanization. Current Opinion in Behavioral Sciences. 51, 101265. Disponible sur: https://doi.org/10.1016/j.cobeha.2023.101265

Singer, P., (2023). The unexpected impact of AI on animals. Big Think (Great Question Series). Disponible sur: https://bigthink.com/series/great-question/ai-animals-ethics/

Steup, M., et Neta, R., (2020). Epistemology. Dans: E. N. Zalta et al., dir. The Stanford Encyclopedia of Philosophy. Stanford: Stanford University Press. Disponible sur: https://plato.stanford.edu/archives/fall2020/entries/epistemology/

Turk, V., (2023). How AI reduces the world to stereotypes. Rest of the world, 10 Octobre. Disponible sur : https://restofworld.org/2023/ai-image-stereotypes/

## Des fois, ça marche. Entrevue sur une ferme véganique en Suisse

Entrevue avec Sarah Heiligtag, traduite de l'anglais par Lucas Krishnapillai

La cause animale est marquée par sa diversité: on y trouve des gens de tous horizons, qui s'investissent dans une large gamme des actions possibles. Des refuges dépendant de dons ou des pouvoirs publics faisant face au problème structurel de l'abandon, aux sanctuaires qui se réclament de l'anarchisme et tentent des sociétés multi-espèces égalitaires; des plus aisé·es qui prônent l'utilisation du capitalisme financier, à celles et ceux qui mènent des opérations de confrontation pour arracher les animaux à leur sort. Difficile de trouver une constante ou un dénominateur commun... vraiment commun. Car souvent quand on creuse, les divergences émergent et se cristallisent en autant de failles que l'on peine à franchir. Et face à l'ampleur du désastre qui nous laisse surtout des ruines dans lesquelles habiter avec les animaux, nos mises en mouvement vers le mieux semblent parfois dérisoires. Parfois pourtant, émergent des bribes de solution qui donnent un élan général bienvenu.

Les sanctuaires nous laissent déjà entrevoir des possibilités de vie commune avec les animaux qui ne soit pas marquée par leur exploitation. En tenant compte de leurs préférences (par exemple, avec quels autres animaux ielles préférent socialiser, quelle proximité ielles souhaitent entretenir avec les humain·es, comment ielles souhaitent organiser leur quotidien), l'étape qui suit leur libération est mise en actes, dans un endroit où praxis et théorie s'entremêlent pour préfigurer un horizon plus juste à leur égard. Toutefois, ces expériences sont souvent cantonnées à des espaces restreints qui peinent

à gagner en visibilité et sont constamment sur le fil, financièrement. En Suisse Alémanique, à seulement une heure de Zurich, se joue autre chose. Sarah Heiligtag, avec les projets Hof Narr et Transfarmation, propose un changement d'échelle qui nous permet d'envisager plus vaste encore. Hof Narr est le nom de sa ferme véganique au sein de laquelle elle accueille des animaux dits de ferme qui ont été soustraits à leur existence dans les industries agricoles. L'idée est de montrer par le fait accompli qu'il est possible à la fois de produire du maraîchage pour assurer sa subsistance et d'offrir un accueil aux animaux qui en ont besoin. La preuve faite, elle fut contactée par des agriculteur·ices refusant de continuer à exploiter leurs animaux, curieux·ses de ses solutions. Émerge alors Transfarmation, un programme destiné à celles et ceux intéressé·es à effectuer une transition d'une agriculture classique vers une agriculture véganique. L'entretien qui suit, réalisé par Lucas Krishnapillai, nous donne les détails de cette histoire.

# L.K. Pour commencer, est-ce que tu peux te présenter puis nous donner les grandes lignes de ton projet?

**S.H.** Je m'appelle Sarah, j'ai 45 ans, et je suis une philosophe, ce qui marque le début de mon parcours en rapport aux droits des animaux et à l'éthique animale. C'est en étudiant les théories de la justice que j'ai réalisé qu'il y manquait toujours plein de gens dans ces considérations philosophiques, les animaux. Après mes études,

j'ai commencé à enseigner l'éthique à l'université, parce que je pensais qu'en enseignant cette injustice, l'irrationalité de cette injustice, les gens réaliseraient et arrêteraient de maltraiter les animaux. Je me suis ensuite rendue compte que les solutions étaient là sur le papier, mais rarement mises en application.

Mon mari et moi, on s'est alors dit qu'on avait besoin de trouver un endroit au sein duquel on ne voulait pas faire que parler, mais où l'on pouvait aussi faire les choses différemment. On est donc parti·es chercher une ferme au sein de laquelle on pourrait non seulement offrir un refuge aux animaux et parler de leur personnalité, de leurs droits, effectuer des comparaisons qui font réfléchir, avec l'exemple des cochons et des chiens, en se demandant pourquoi ils sont traités de manière si différente. L'idée c'était aussi de toucher le cœur des gens, pour permettre le changement.

Donc on voulait offrir un refuge aux animaux et parler d'éthique, mais on voulait aussi montrer que l'agriculture pouvait prendre une voie différente, que l'on pouvait produire de la nourriture sans exploiter personne. Donc on a créé une ferme végane sur l'espace du sanctuaire et finalement des agriculteur-ices sont venu·es vers nous parce qu'elles et ils ont vu en nous une opportunité. On n'a jamais planifié de dire aux agriculteur-ices ce qu'ils et elles devaient faire, parce qu'on n'a jamais cru qu'ielles nous écouteraient, on voulait parler aux consommateur-ices pour leur dire comment ielles pouvaient changer. Mais tout d'un coup les agriculteur-ices nous contactent, et sont là devant nous, en larmes, en réalisant qu'elles et ils peuvent évoluer dans ce métier sans tuer leurs animaux, c'est comme une sorte de grande révélation. J'étais hyper motivée à les aider dès que possible pour changer leurs fermes, ce qui a attiré l'attention des médias en Suisse, dans un

pays où il y a cette image des vaches heureuses qui circule, alors qu'elles ne le sont pas.

Les agriculteur·ices ont pris la parole, pour dire non, nos vaches ne sont pas heureuses, elles sont maltraitées. Tout ça a commencé à prendre vie dans les médias, ce qui a inspiré de nouvelles fermes et c'est comme ça que le projet Transfarmation a commencé. Donc on a démarré notre propre ferme qui est toujours en fonctionnement, Hof Narr, et on y enseigne l'éthique, à des enfants comme à des adultes, chaque semaine. On est aussi en train de cultiver pour nourrir des gens et on y sauve également des personnes, des animaux non humain·es. Donc il y a ces quatre piliers : les animaux, l'éducation, la ferme Hof Narr et le projet de transition Transfarmation.

# L.K. Est-ce que tu peux nous parler de tes inspirations en philosophie, ainsi que les projets concrets qui t'ont inspirée pour mettre en œuvre le tien?

S.H. Mes inspirations étaient vraiment plutôt théoriques, j'étais tout le temps dans les textes, où l'on trouve parfois des choses étranges, j'en lisais aussi d'autres qui me mettaient en colère, mais dans l'ensemble ça part aussi de là. Il y a le travail de Peter Singer sur la question du principe d'égale considération, Tom Regan aussi, les classiques qu'on finit par lire à un moment. Je pense que ce qui est vraiment central, c'est cette idée de mettre les animaux sur un plan d'égalité; on le comprend pour les chats et les chiens, mais on ne le fait pas pour les animaux de ferme. J'aime beaucoup la logique, et on se demande vraiment où est la logique ici? Et donc, où est la justice? J'ai toujours aimé les animaux et je me projette dans ce qu'ils vivent, donc la théorie était une part de notre inspiration, mais j'ai aussi fait des enquêtes sous couverture pendant et après mes études, donc je suis allée dans tous ces endroits horribles. Ces lieux sont aussi inspirants d'une certaine manière : quand on voit comme ielles souffrent, on veut changer ça parce que c'est inacceptable.

Chaque animal que j'ai rencontré, de personne à personne, reste la plus grande inspiration. Si on regarde un cochon dans les yeux et qu'on comprend qui est derrière, quand on comprend que ce sont des personnes et que chaque cochon est différent, ça demeure ma plus grande motivation chaque jour. Ielles ont tellement besoin de notre aide que je ne me vois pas arrêter.

## L.K. Tu peux en dire plus sur les agriculteur·ices, est-ce qu'ielles deviennent antispécistes?

**S.H.** La plupart le deviennent. Ielles sont tout·es très différent·es, mais viennent souvent de mondes différents. Ielles n'ont pas forcément entendu parler de théories philosophiques et ne sont pas engagé·es dans des travaux de logique abstraits, c'est souvent par le cœur que ça passe je dirais, certain·es sont très rapides et tirent des conclusions personnelles : si je veux arrêter de tuer mes animaux, je ne vais pas continuer à manger d'autres animaux. Parfois ielles vont ensuite vers des perspectives en termes de libération collective. Pour d'autres, ça prend beaucoup plus de temps et ça demande de la stratégie, des conversations, de la mise en perspective : si tu pratiques le care pour certains de tes animaux, est-ce que c'est cohérent ou juste de ne pas le faire avec d'autres? Je discute beaucoup, j'essaie d'être stratégique, de donner des ressources, de remettre les discours en perspective, je considère que ça fait partie de mon travail. Si une personne végane arrive, son premier jour à Transfarmation peut être assez choquant, car comme la transition est en cours, de fait il y a encore de l'exploitation animale.

## L.K. Comment ça se passe en termes de conditions matérielles d'existence, d'où viennent les fonds?

**S.H.** On a différentes sources de revenus : pour la partie éducative, les écoles payent pour venir ici. Aussi, on cultive et vend des légumes et pour offrir le refuge aux animaux, on peut avoir des parrainages de personnes privées qui ont sauvé un cochon et qui payent maintenant pour sa subsistance, ou encore des fondations qui traitent du droit des animaux et qui veulent soutenir notre travail. La plupart des revenus sont pour les animaux et les produits de la ferme servent plutôt à notre subsistance à nous les humain·es qui avons aussi besoin d'un revenu.

Pour ce qui est des agriculteur-ices, ielles gagnent leur argent avec un tournant dans leur production, si par exemple ielles produisaient du lait, c'est remplacé par des cultures d'avoine pour faire du lait d'avoine ou des yaourts à l'avoine. On fait un budget et souvent les nouvelles cultures ne remplacent pas complètement les revenus issus de l'exploitation animale immédiatement. Si, par exemple, les vaches restent sur les fermes, on travaille avec des sponsors et on regarde également si les fondations peuvent aider et remplir les trous dans le budget au début. Après une année ou deux, ielles ont assez d'expérience dans les cultures maraîchères pour avoir des liens avec des entreprises comme Vegan Cheese, par exemple. Ça prend un an ou deux pour se construire et après le remplacement fonctionne. On doit bien regarder les chiffres, combien ielles ont actuellement, s'il leur faut plus ou moins de revenus et, à la fin, il y a plutôt une diversité au niveau de la production. Ce n'est plus juste du lait comme c'était avant, mais des pois chiches, des lentilles, des légumes, des sponsorships, parfois des après-midis éducatives pour compléter. La diversité est ce qui donne une stabilité.

Pour ce qui est de la partie éducative, comme j'enseignais l'éthique à l'université, des professeur·es me connaissaient déjà et m'ont contactée pour venir à la ferme. Ensuite, ielles en ont parlé à d'autres enseignant·es d'écoles qui voulaient également venir visiter, c'est un peu du bouche à oreilles. On a aussi une brochure, si jamais les écoles ne nous contactaient plus, ce qui n'est encore jamais arrivé, on l'enverrait aux écoles. L'éthique fait partie des disciplines qui doivent être enseignées à l'école, ce qui n'est jamais vraiment fait par manque de temps des enseignant·es, mais si on dit qu'on apprend l'éthique dehors avec les animaux et la nature, alors on arrive à les attirer.

L.K. On oppose souvent aux fermes véganes leur impossibilité à être fonctionnelles toutes seules, parfois elles sont même accusées d'hypocrisie puisqu'elles nécessiteraient du fumier animal pour fonctionner, qu'elles chercheraient ailleurs. Qu'est-ce que tu en penses?

**S.H.** Déjà, il y a cette idée que certaines fermes vivent avec des animaux, mais qui ne sont ni exploité·es, ni tué·es, mais en réalité, il y en a plein qui n'ont pas d'animaux, parfois certains animaux sauvages qui passent et qui peuvent apporter un peu de fumier. Mais si on n'a rien de tout ça, on peut très bien utiliser du compost seulement végétal à partir de cultures qui sont pensées pour ça, qui peuvent même être de meilleure qualité que le fumier animal. C'est un champ scientifique qui se développe, quels sont les meilleurs fumiers pour quelles cultures, donc ces arguments selon lesquels les fumiers animaux seraient nécessaires pour le développement de cultures ne résistent pas à l'examen de la réalité, ça ne tient pas. Au contraire même, on a trop de fumier en Europe, tellement que cela peut poser des problèmes

de santé publique. Oui, on peut avoir du fumier végétal sans l'acheter ailleurs et sans qu'il ne soit artificiel.

Même si on pense à une plus grande échelle, pas en Suisse mais dans des pays où le sol peut être moins fertile, on pourrait aussi imaginer des collaborations avec d'autres fermes pour faire un fumier en commun, avec un travail en réseau et une division du travail : des gens qui produisent des plantes avec beaucoup de protéines, d'autres des fruits, d'autres des fumiers pour des fermes qui n'en auraient pas assez, je le vois comme une occasion de collaboration.

L.K. Est-ce qu'il y a une volonté que l'idée puisse se diffuser plus largement que ne le fait présentement votre projet? Est-ce que vous voyez des obstacles, comme un backlash?

S.H. Il y a des gens de toute l'Europe qui me contactent, beaucoup en Allemagne, en France, en Belgique ou aux Pays-Bas, il y a beaucoup d'intérêt. Bien sûr, ielles doivent le faire iellesmêmes, idéalement trouver une ferme qui est prête à faire le pas et travailler à créer un modèle. Dans notre cas, on a notre propre ferme qui peut être inspirante. Juste comme philosophe, les agriculteur·ices ne m'écouteraient pas, j'ai besoin de montrer que ça marche dans ma propre ferme, c'est un bon point de départ d'avoir un modèle. Les subventions sont tellement dirigées vers les productions de lait et de viande, c'est un défi que d'aller vers d'autres horizons. On doit changer le système de subventions pour le diriger vers des solutions qui travaillent en vue d'un futur plus éthique. Les lobbies sont extrêmement forts, en Suisse par exemple, les lobbies des produits laitiers présentent leurs produits dans les écoles de manière à les faire passer comme étant bons pour la santé. J'ai eu des menaces aussi, les choses un

peu typiques, mais je suis consciente que je peux provoquer de la peur pour certain·es fermier·ières ou pour des lobbies, toutefois je pense que c'est toujours sur une échelle très gérable.

# L.K. Est-ce que vous avez des conseils pour des personnes qui voudraient s'inspirer de votre travail?

**S.H.** Je pense qu'on peut vraiment changer les choses en partant de la base. Avant de commencer, c'est bien de connaître les spécificités du système en agriculture, du fonctionnement des subventions dans chaque pays, car beaucoup d'argent passe par là.

C'est bon d'avoir des gens qualifiés aussi, en psychologie, en travail agricole, des qualifications au sens large en fait, ne pas forcément partir seul·e, même si c'est toujours possible aussi. Si c'est faisable, trouver une ferme qui fonctionne comme exemple, pour aller contre tous les préjugés qui disent que ça ne peut pas fonctionner. Il y a l'exemple du fumier mais il y a aussi d'autres exemples qui sont mobilisés contre les fermes véganes, c'est important d'avoir des modèles pour montrer que c'est possible et que tout le monde peut le faire. Se battre contre le système c'est aussi important, mais ce n'est pas assez, on doit aussi construire une alternative, pour montrer comment la production agricole peut être faite de manière différente. Certain·es agriculteur·ices qui étaient sceptiques au début deviennent maintenant plus enthousiastes et peuvent se dire : on a des options de rechange, c'est possible de faire de l'agriculture de manière différente. Et, tout le monde qui embarque dans ce genre d'aventure peut me contacter pour avoir un partage d'expérience!

#### Conclusion

Les projets portés par Sarah, et les collectifs avec elle, donnent à voir un antispécisme en actes, qui se donnent la chance de se faire surprendre, en construisant des ponts avec des allié·es qu'on aurait cru improbables. Les éleveur·euses qui viennent les voir incarnent un futur à défendre, et surtout à désirer. Le fléchissement qui les affecte contient en lui la possibilité d'un basculement général, où l'on réfléchit à deux fois avant d'égorger un cochon avec la main qui nous a servi à caresser un chien.

On met à mal l'opposition fantasmée du végane ignorant venant des villes s'opposant aux paysan·nes qui s'inscrivent dans un territoire où l'on fait les choses ainsi, parce qu'on a toujours fait comme ça. Le monde paysan ne doit pas être pensé comme étant sans histoire, traversant le temps sans se faire influencer par les rapports de forces contemporains. Au sein de cet îlot qui contient en lui le devenir d'un archipel, l'histoire semble favorable aux intérêts des animaux non humain·es. Des aspérités restent, bien sûr, et on s'interroge sur comment faire se mouvoir un système de subventions agricoles qui semble sédimenté dans le réel. Mais ces fermes ne clament en rien contenir l'entièreté de la solution. Elles font et, ce faisant, ouvrent la voie à un enthousiasme ardent qui met du feu dans les veines.

Les arguments qui se disent pragmatiques et veulent en fait couler l'horizon antispéciste achoppent sur une réalité heureuse : les fermes véganes peuvent fonctionner, la preuve, elles le font déjà. Et elles deviennent de plus en plus nombreuses. Au Québec, la Ferme de l'Aube pave la voie à l'agriculture véganique et son propriétaire, Jimmy Videle, vient de publier un ouvrage de référence pour se lancer dans l'aventure, The Veganic Grower's Handbook (2023).

Un grand merci à Sarah Heiligtag pour son temps, et à Diane Studer pour ses excellentes idées.

## **Notices biographiques**

Sarah Heiligtag est philosophe. Elle est porteuse des projets Hof Narr, une ferme éducative végane, et Transfarmation, un projet de transition pour les agriculteur ices qui le demandent, vers une agriculture végétale.

Lucas Krishnapillai est doctorant en sciences politiques à l'École normale supérieure (ENS/Ulm) et à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Il étudie les ponts entre une pensée antispéciste et les perspectives décoloniales. Quand il ne fait pas de la recherche, il fait de la radio (ZadioRad).

## SECTION II Poésie / Création

## Partie 1 Liminal

## Arcane des mâtines

## Par Florence Noël

au rose – verve faite chair – qu'exauce une jaune liqueur à l'étole de brumes à ce muet aux branches ciselées par les serres à l'oiseau le guetteur à son vol qu'il médite stylite à son piquet sur ce ciel déplissé à l'encoignure soudain où se tapit le gris écueil de nos rumeurs aux mains gravées de plis dans l'étreinte des draps à nos sursauts de paix,

salutation

\*

à l'avaloir des routes aux aplats de bitume aux herbes rincées d'abîmes sur les fossés d'huile noire à la hachure d'arbres dans les rayons transverses au givre qui assassine toute couleur à mi-mot à la destination qu'épuise l'art de s'y rendre à l'espoir sculpté dans le reflux des fleuves à l'omission du terme quand se défait la nuit,

## salutation

\*

au verbe éthéré
dont on enveloppe les mânes
aux élégies anciennes cachetant
paupières et lippes
aux tragédies écrites
d'un sang sec
à ce caillou fendant
la gorge
d'un djinn à chair d'amande
à ces trois ans à peine
et ce nom sans mémoire
tandis que tu butines
la sagesse du poète
ses larmes
esthétisables,

salutation

\*

à l'eau
au large et à la crête
aux mines
à l'espace qui recule dans l'ombre qui s'effile
au triangle de lumière
quand paraît le veilleur aux portes
hivernales
aux serpents de saisons
qu'on suspend au jeune clou
à la parole bue
d'une goulée d'aube amère,

## salutation

4

à l'énorme
sous la croûte du piètre
à la plainte quand on déchire
sa mie
au silence revenu de l'outrage
les pieds nus et les poignets brisés
au roi jeune bu
d'agapes en agapes
à sa robe de lie déroulée sous nos pas
à la nuit fendue
de part en part
au glaive preux à l'aurore mendiante
à la supplication des sèves
ganguées d'argentique froidure,

salutation

\*

## Notice biographique

Née en 1973, **Florence Noël** a publié 7 recueils de poésie en édition électronique ou papier (Bleu d'Encre, Taillis Pré, Chat Polaire), et a obtenu le prix Delaby-Mourmaux de l'Association des Écrivains Belges en 2019 pour son recueil *Solombre*. Certains de ses textes ont été traduits en espagnol de Colombie et en arabe. Elle a créé une revue de type « anthologie » éphémère de 2010 à 2013 : DiptYque, publiant une centaine de collaborateurs auteurs/trices ainsi qu'artistes. Son travail d'écriture se nourrit régulièrement de collaborations avec des artistes. Elle est membre de l'Association des Écrivains Belges, ainsi que de l'Association Royale des Artistes et Écrivains de Wallonie.

# Partie 2 Islande

## Rouge sidéral

## Par Anatoly Orlovsky

Les pavots explosaient dans ce cœur en ruine ivre à mourir fleurir en mer étoilée cassante

ô terre adolescente sans baume1

## Notice biographique

Poète, compositeur et photographe, **Anatoly Orlovsky** cultive ses sons-sens-images assemblés en hybrides (é)mouvants tendant à rendre commune et tonique la part de l'inextinguible en nous. Anatoly, dont la poésie a été publiée dans des revues littéraires au Québec, en France et aux États-Unis, a aussi donné plusieurs concerts, dont le dernier, à guichets fermés, en mars 2023, et a enregistré quatre CDs de sa musique, tout en exposant depuis 2002 ses photographies remarquées par La Presse, la revue *Vie des* Arts et Radio-Canada.

<sup>1.</sup> L'Islande est une terre géologiquement jeune. Un volcan à proximité de l'aéroport international à Keflavík a explosé 3 fois depuis décembre 2023.

## antennes grattant le ciel (extraits)1

## Par Thórunn Erla-Valdimarsdóttir

Traduit de l'islandais vers l'anglais par l'auteure et sa sœur Vala Sigurlaug Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky<sup>2</sup>

#### Niðurstaða

Án sorgar er hjartað bara bolli sem blóðið sullast um.

#### Conclusion

Sans chagrin le coeur n'est qu'une coupe où s'éclabousse le sang.

#### Pokakona segir sögur

Hef teygað marga fjöru teygt hlaupið, hveljuna, sálina um sjálfa mig og aðra sem úlfur með loftnet til að lifa af og halda heilu.

> Úlfur með loftnent, krakkar, það er tilfinning í lagi.

Festi fætur í gildrum, nagaði jafnóðum af,

<sup>1.</sup> Extraits du recueil « antennae scratch sky » (2010), publié en anglais et contenant les traductions de poèmes tirés du recueil éponyme en islandais (« Loftnet klóra himin », 2008) ainsi que du recueil antérieur « Fuglar » (« Oiseaux »), paru en 1991. Les originaux islandais reproduits ici proviennent des deux recueils susmentionnés, tandis que les traductions vers le français sont surtout basées sur les versions anglaises des poèmes islandais dans « antennae scratch sky », qui contient aussi le poème « through the looking glass », écrit directement en anglais.

<sup>2.</sup> Les versions anglaises dans « antennae scratch sky » présentent parfois des différences avec les originaux islandais. Par conséquent, les traductions en français, réalisées essentiellement à partir des versions anglaises, peuvent différer des originaux dans certains passages.

flaug burt, grét hjartanu, tinaði raftaugum, skynjaði dýrð.

## Une clocharde

J'ai nagé dans des mers agitées étirant mes os, ma chair, mon âme autour de moi et des miens une louve avec une antenne pour survivre et demeurer intacte.

> Louve avec antenne, mes petits, je me sens si bien.

Pieds pris au piège, je les ai rongés, pris la fuite, désaffligé mon cœur, électrifiant les nerfs, flairant la splendeur.

## Í gamla kirkjugarðinum

innan við hliðið er kort til leiðsagnar: "rauði punkturinn er þar sem þú ert"

þarna ertu þá á kortinu rauður ljósnæmur punktur gengur um strikað yfirborð ósagðar hvelfingar undir og punktarnir neðan við nöfnin

trjágreinar herskarar tauga strjúkast mjúklega við þig sporðakast örlaga horfin embætti og titlar og bros tólf ára telpu

gengur um kortlagðan garðinn hjarta þitt dansar um kortið fljúgandi depill á skjá finnur útgönguhlið þar er annað kort og enn er punkturinn þar sem þú ert!

rauði punkturinn er taktvís útrauður flamingófugl fylgir þér út um hliðið út af kortinu út í lifandi storminn og eftir þessa göngu um garðinn er hann þar sem þú ert

## Vieux cimetière d'église

il y a une carte à l'entrée : « le point rouge c'est là où tu es »

c'est donc ici que je suis une fois cartographiée un point rouge photosensible qui se déplace sur l'échiquier au-dessus de cryptes sans mots pour en parler sous tous les noms – des points que les asticots ont dévorés

branches d'arbres ces hôtes des morts branches de nerfs qui m'affleurent queue de poisson du Sort qui ne bat plus offices achevés et mon sourire de fille qui avait douze ans

qui traverse cette cour de la mort un point sur un écran presque avalé par la putréfaction je trouve alors une sortie de secours une porte une autre carte le point rouge toujours là où je suis! le point rouge qui bat flamant rythmique qui sort par la porte hors de la carte dans la tourmente vivante prêt à se mettre à vivre

## through the looking glass<sup>3</sup>

in Gotland flowers change shape easily turn out to be butterflies... flowers taking to flight are a common sight and butterflies turned flowers

> seals turn out to be rocks but only occasionally rocks change into seals such an event was recorded in July 2006

our flower takes on wings and flies away our butterfly on the other hand feels deeply rooted

> the rock waits patiently for the right sunset to turn seal again

<sup>3.</sup> Poème écrit en anglais.

### à travers le miroir

à Gotland<sup>4</sup> les fleurs changent facilement de forme se révèlent des papillons... souvent on voit les fleurs prendre leur envol les papillons se changer en fleurs

les phoques se révèlent des roches mais c'est seulement à l'occasion que les roches se transforment en phoques un tel cas a été noté en juillet 2006 notre fleur se munit d'ailes et s'envole notre papillon par contre se sent profondément enraciné

la roche attend avec patience le bon coucher de soleil pour se changer de nouveau en phoque

## Notice biographique

Thórunn Valdimarsdóttir a étudié l'histoire en Suède, au Mexique et en Islande. Elle s'est engagée dans l'écriture, en tant qu'écrivaine et historienne professionnelle à temps complet. Elle a écrit quelque 30 livres : poésie, romans, biographie et histoire – de Reykjavík, du théâtre, de l'Église, ainsi qu'une biographie historique. Thórunn a été mise en nomination à treize reprises et a reçu sept prix pour son écriture. Dernièrement, on lui a accordé la plus haute des distinctions de l'Islande, à savoir Chevalière de l'Ordre du Faucon de la part du président, afin de souligner une vie couronnée de succès et consacrée à la promotion de la littérature islandaise.

#### Note

©Tous droits réservés à l'auteure, pour les textes originaux ainsi que ses traductions en anglais. Tous les textes publiés ici, extraits des recueils *antennae* scratch sky (Lifandi saga, Reykjavík, 2010), Loftnet klóra himin (JPV, Reykjavík, 2008) et Fuglar (Forlagið, Reykjavík, 1991), sont reproduits avec l'autorisation de l'auteure.

<sup>4.</sup> Île en Suède, la plus grande du pays.

## Lignes tracées dans la neige (extrait)

## Discours prononcé au symposium Sylvia Kekkonen en Finlande

## Par Thórunn Erla-Valdimarsdóttir

Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky<sup>1</sup>

Unnar Árnason [spécialiste de la littérature islandaise] a analysé mon style jusqu'en 2003 et a repéré dans mon œuvre plusieurs thèmes poétiques et philosophiques récurrents. Par exemple, la perception et les cercles. Dans mon premier recueil Fuglar (Oiseaux, 1991), il a souligné comment, en poésie, j'habille l'idée que la perception humaine est reliée à un cercle, à l'horizon. Chaque espace personnel, où tout peut être maîtrisé, se dissout en des horizons.

La perception humaine est comme un point rouge sur une carte qui vous dit : vous êtes « ici » – « le point rouge c'est là où tu es », est écrit sur la carte dans mon poème Vieux cimetière d'église². Invisible, le point rouge vous suit à travers le paysage de la mort et, même à la porte du cimetière, quand vous le quittez, le point rouge est encore là où vous êtes. On peut associer cette vision à l'individualisme, a noté Àrnason, bien qu'elle ne soit pas directement liée à l'individualisme politique. Il dit que ma vision est philosophique et, comme telle, s'approche le plus... peut-être... du solipsisme. Selon Árnason (j'aime sa remarque), j'exige beaucoup de l'individu / sujet, car il ou elle doit toujours être en train de construire une nouvelle image du monde ou de l'horizon autour de lui- / elle-même. Bien sûr, ajoute Árnason, nous, êtres conscients, prenons souvent des raccourcis en adoptant des images du monde toutes faites, extérieures à nous-mêmes, mais le travail que nécessite la construction d'une image du monde se fait à chaque instant. Cela, dit-il, je le rappelle aux lecteurs et lectrices dans mes poèmes et à travers mes personnages de fiction.

Chaque image du monde est accompagnée d'un fondement logique qui la justifie. Chaque cercle de vérité est constamment attaqué par d'autres vérités, puisque l'horizon de notre conscience est en collision constante avec d'autres cercles semblables :

un agneau mâle à Suðursveit, viande sensible en laine pense qu'il est une montagne mouvante constate qu'il n'est pas la conscience de l'horizon quand la voiture fonce sur lui à toute vitesse

C'est ainsi que s'entrechoquent les cercles de notre conscience, bien que ce ne soit pas habituellement d'une manière aussi directe et physique, explique Árnason.

Je voudrais porter l'analyse de Árnason plus loin et appeler ces cercles de perception des centres émotifs. Les humains ne sont pas les seuls à les posséder, comme le démontre l'agneau du poème. Même les insectes en ont. Chaque chose vivante est un centre émotif, un être sensible. Se déplaçant physiquement, pour ceux d'entre nous qui peuvent se mouvoir, à travers l'espace et le temps. Un peu

<sup>1.</sup> Discours rédigé en en anglais. Le texte intégral, qui date de 2010, est disponible en ligne : https://thorvald.is/?page\_id=80 (Page web consultée le 1<sup>er</sup> avril 2024).

<sup>2.</sup> Voir texte précédent : « antennes grattant le ciel (extraits) » de la même auteure, contenant le poème cité.

comme des gouttes de pluie qui tombent sur l'eau, chaque moment est différent. Les temps difficiles sont comme des *cristaux de neige* qui prennent beaucoup de temps à fondre, si toutefois ils le font. ... L'expérience à l'intérieur de notre centre émotif est une goutte d'eau sensible qui cède immédiatement au moment d'après. Le temps est ressenti comme si c'était de l'eau, nos yeux voyagent à travers des horizons sans fin de sensations multicolores qui produisent des impressions différentes, qui sont différentes... à manger, à toucher.

La neige en elle-même est multiforme, comme le savent si bien tous les peuples qui vivent près des pôles. Il existe plusieurs mots en islandais pour décrire la neige; en voici quelques-uns: snjór, fönn, fjúk, mjöll, hríð, hjarn, snær, lausamjöll, nýsnævi; blindöskubylur, bylur, drífa, él, ysja, drift, nýfenni, nýsnævi, fannfergi, hundslappadrífa, snjókoma, mugga, harðfenni, slydda, föl, skafrenningur, ofankoma, mylgringur, fannburður, kafald, fannkoma, kannkyngi, fannkyngja, fannspýja, fjúk, geyfa, hraglandi, hríð, hríðargeyfa, hríðarkóf, kafald, kafhríð, klessingur, kóf, kófbylur, kófviðri, kyngi, kyngja, logndrífa, maldringur, maldur, mjallroka, moksturshríð, moksturskafald, mulla, ofanburður, ofanbylur, ofanfjúk, ofanhríð, ofankafald, ofanmjöll, pos, skafrenningur, snjógangur, snjóhraglandi, snjóhreytingur, snjóhríð, snjókyngja, snjómugga, snjóæsingur, svælingsbylur... et des verbes qui signifient « neiger » : snjóa, aula, bosa, drífa, fenna, fjúka, grána, hlaða niður, hríða, keyfa, kyngja niður, mugga, rjúka, skafa, skefla, snjóvga, þyrpast að... Haraldur Matthíasson a écrit en 1953 l'article « Veðramál » (discours sur la météo) en guise de væux d'anniversaire pour Alexander Jóhannesson. Il y recense 179 mots islandais ayant un rapport quelconque avec la neige.

Les langues neigeuses tracent des lignes infinies dans la neige. Les horizons sont, bien sûr, enneigés en hiver.

## Choix de poèmes

## Par Móheiður Hlíf Geirlaugsdóttir

Traduits de l'islandais par l'auteure et Anatoly Orlovsky<sup>1</sup>

## **DULIÐ FÓSTURLÁT**

ugla sat á kvisti átti börn og missti eitt, tvö, þrjú og það varst þu

### **FAUSSE COUCHE SILENCIEUSE**

Perché sur une branche un hibou a eu des enfants et les a perdus un, deux, trois et c'était toi

## - TÝNT LJÓĐ

ljóðið sá éf spegla sig í baðherbergisspeglinum baksýnisspeglinum hvergi annars staðar ég týndi því þennan dag á dauðapunktinum þar sem allt þrífst öllum að óvðörum

<sup>1.</sup> Traduits par Anatoly Orlovsky: « Fausse couche silencieuse », « Poème perdu », « Génocide culturel ». Traduits par l'auteure: tous les autres poèmes.

## - POÈME PERDU

le poème je l'ai vu se refléter dans le miroir de la salle de bain dans le rétroviseur nulle part ailleurs je l'ai perdu ce jour-là dans l'angle mort où tout s'épanouit à la surprise de tous

## Słucham słowo

til Szymborsku

eyjar eru ljóð umkringdar hafsjó marglitum marglyttum marbendlum skeljum og fjörum

> ég fer ekki út fyrir 200 mílunar til þess að veiða orðin

þau koma í netin í algjörri óreiðu skínandi silfruð úr grænum sjónum augu þeirra svört mött

afhausa þau sker úr þeim hjartað og lungum og hendi aftur útí

**Słucham słowo**<sup>2</sup> pour Szymborska<sup>3</sup>

les îles sont des poèmes entourés d'océans méduses multicolores sabres argentés coquillages et marées

> je ne sors pas des 200 milles pour pêcher les mots

ils viennent aux filets en plein désarroi brillants scintillants de la mer verte leurs yeux sont noirs mats

je les décapite j'ôte leurs cœurs et leurs poumons et les rejette dans l'eau

## **Evridís**

frosthélaður andardráttur þung skref brakar í ferskum snjónum svört él

norðanhríðin fennir í mjálm, falskur lýrutónn brestur strengur smellur í birkigrein dimmviðri

myrkrið smýgur inn augnlokin þyngjast tónarnir verða strjálli fönnin hylur sporin

<sup>2. «</sup> J'écoute la parole », en polonais.

<sup>3.</sup> Wysława Szymborska (1923–2012), illustre poète polonaise, prix Nobel de littérature en 1996.

mjúklega dimm él

hjartsláttur hægist frostrósir á húðinni augasteinarnir fölna stirðnaðar varir blotna dimm él dimm él

## **Eurydice**

haleine gelée des pas lourds craquent dans la neige fraîche grêles noires

le vent du nord a trouvé un ton grave et faux de la lyre une corde brisée une branche de bouleau s'enclenche temps sombre

l'obscurité s'insinue les paupières deviennent lourdes les tons se font plus clairsemés la neige couvre les traces doucement grêles noires

le battement du cœur ralentit engelures sur la peau les pupilles des yeux s'estompent lèvres raidies et mouillées grêles noires grêles noires

## Mare cronium

í blokkinni er stormur í isskápnum lækurinn rennur í ofnunum þung högg á svefnherbergisveggnum

í blokkinni vísa allir gluggar í sömu átt ég sé sólina setjast í vestri en aldrei kemur hún upp

> hoppað í takt á efri hæðinni

í blokkinni vakna við öskur inn um gluggann

fyrir utan er dimmbjört nóttin

## Mare Cronium<sup>4</sup>

dans l'immeuble il y a une tempête dans le frigo le ruisseau coule dans les radiateurs un coup fort sur le mur de la chambre

dans l'immeuble toutes les fenêtres pointent dans la même direction je vois le soleil se coucher à l'ouest mais il ne se lève jamais

un rythme de coup fort à l'étage supérieur

dans l'immeuble je me réveille au son d'un cri à travers la fenêtre

> dehors la nuit étoilée

<sup>4.</sup> Nom donné dans l'antiquité à l'océan Arctique.

## Gríseyjar

sómi sverð þess og skjöldur fífill eyrarrós og fífa tjaldur holtasóley og sætukoppur jökull fjörður og heiðlóa tófa hrefna og hlíð

Grænland, Ísland og Færeyar

## Les îles grises

l'honneur son épée et son bouclier pissenlit épilobe et linaigrette huîtrier pie dryade à huit pétales glacier fjords et pluvier doré renarde polaire petit rorqual et pente

Groenland, Islande et les îles Féroé

## Selasúpa

í potti sýður þú lauk grjón og selakjöt smá salt

ljósbrún súpan

sorg kynslóða grátur mæðra stolinna barna drukkinna feðra kvein veiðimanna gól veiðihunda frá týndum veiðilendum horfnum vinum

í gráum blokkum í legókubbahúsum gulum, rauðum, bláum og grænum byggðum á hörðum steinklöppum sýður þú selasúpu

## Soupe au phoque

dans une marmite tu fais bouillir des oignons, du riz et de la viande de phoque une pincée de sel

la soupe marron clair

le chagrin des générations le cri des mères les enfants volés les pères ivres la lamentation des chasseurs l'aboiement des chiens de chasse des terrains de pêche perdus des amis disparus

dans des immeubles gris dans des maisons de lego jaunes, rouges, bleues et vertes construites sur des roches dures tu fais bouillir de la soupe au phoque

## Menningarlegt þjóðarmorð

skólarnir göturnar bæirnir fjöllin árnar blómin tréin skýin fiskarnir og fuglarnir öll eiga þau nöfn líka börnin 751 í Saskatchewan

## Génocide culturel

écoles
rues
villes
montagnes
fleuves
fleurs
arbres
nuages
poissons
et oiseaux
tous ont des noms
tout comme les 751 enfants
dans la Saskatchewan

## býflugan deyr á skólalóðinni

Hún lá á bakinu, teygði litlu angana sína í allar áttir eins og hún væri að reyna ná í eitthvað. Við krupum þrjú í hring með prik sem við potuðum varlega í pattaralega býfluguna. Eftir smástund kom eldri strákur til okkar, hann leit á mig þar sem ég var að pota í fluguna. Síðan ýtti hann mér frá og steig á fluguna. Hann leit svo á mig fullur fyrirlitningar og sagði að það væri ljótt að horfa á dýr þjást — Hin tvö voru staðin upp og horfðu líka ásakandi á mig. Ég gekk burt skömmustulega og án þess að segja orð. Næst þegar ég sá skordýr á bakinu drap ég það samstundis.

#### L'abeille meurt dans la cour d'école

Elle était sur le dos, déployant ses petites pattes dans toutes les directions comme si elle essayait d'atteindre quelque chose.

Nous nous sommes agenouillés tous les trois en cercle avec un bâton que nous avons doucement poussé vers l'abeille qui crépitait. Au bout d'un moment, un garçon plus grand est venu vers nous, il m'a fixée du regard pendant que je tapotais l'abeille. Il m'a repoussée et l'a écrasée. Puis il m'a dévisagée avec mépris et m'a dit que c'était mal de regarder les animaux souffrir — Les deux autres se sont levés et m'ont également regardée d'un air accusateur. Honteuse, je suis partie sans dire un mot. La fois d'après où j'ai vu un insecte sur le dos, je l'ai tué immédiatement.

## Notice biographique

**Móheiður Hlíf Geirlaugsdóttir** est une poète islandaise. Elle est bilingue, née dans le sud de la France où elle a grandi et vécu jusqu'à l'adolescence. Elle a fait des études de philosophie et de traductologie en plus d'être guide certifiée d'Islande. Elle traduit principalement du français mais aussi de l'anglais des textes littéraires et philosophiques, entre autres des ouvrages d'éthique de Simone de Beauvoir, des pièces de théâtre et de la poésie.

Deux recueils de poésie de Móheiður ont été publiés et elle a également des poèmes dans des ouvrages collectifs. Móheiður écrit sur la magie du quotidien, ses joies et ses peines cachées. Ses livres sont : Drone<sup>5</sup>, paru en 2016, puis Les îles grises – paysage invisible, un recueil sur un thème utopique où l'auteure entrelace des expériences personnelles des îles Féroé, du Groenland et de l'Islande avec le folklore, les questions environnementales et la politique coloniale. La prochaine publication de Móheiður est sa traduction de Ariel par Sylvia Plath.

Ces jours-ci, Móheiður partage son temps entre le travail à la bibliothèque, sa propre petite librairie dans son garage (Le trou de lapin), l'écriture de la poésie, la traduction et la nage dans la mer de l'Atlantique Nord.

### Note

©Tous droits réservés à l'auteure, pour les textes originaux ainsi que ses traductions en français. Tous les textes publiés ici, y compris les poèmes « Fausse couche silencieuse » et « Poème perdu », tirés du recueil Drone (Flygildi, 2016, Moa Publishing, Reykjavík), sont reproduits avec l'autorisation de l'auteure.

<sup>5.</sup> Flygildi, un nouveau/ancien mot pour cette technologie nouvelle qu'est le drone. Ce mot ressemble beaucoup à fiðrildi, qui signifie « papillon ».

## La fille de l'opticien (extraits)<sup>1</sup>

## Par Ásdís Ingólfsdóttir

Traduit de l'islandais vers l'anglais par Steindor Haraldsson Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky

#### Faðir vor

Eftir að langamma hennar gaf henni lítið kver með Faðirvorinu og kenndi henni það svo hún gæti farið með það utanbókar, hún var ekki búin að læra að lesa, fór hún að fara með það eins hratt og hún gat aftur og aftur þar sem hún lá í myrkrinu. Hún þuldi það þar til hún heyrði ekki lengur hávaðann frammi.

Faðir hennar dó um vorið.

Henni fannst hún hafa misskilið eitthvað.

#### **Notre Père**

Après que son arrière-grand-mère lui a offert un petit livre contenant Notre Père et lui a appris cette prière pour qu'elle puisse la réciter par cœur – elle ne savait pas encore lire – elle l'a récitée aussi vite qu'elle pouvait, encore et encore, pendant qu'elle était couchée là, dans l'obscurité. Elle l'a récitée jusqu'à ne plus entendre les bruits de l'autre côté de la porte.

Son père est mort ce printemps-là.

Elle a eu le sentiment d'avoir peut-être mal compris.

<sup>1.</sup> Ce recueil de 2020 (2023 en traduction anglaise) trace et expose la vie d'une femme, la fille de l'opticien du titre, de son enfance jusqu'à l'âge adulte marqué par la création poétique et surtout par une grande peine d'amour, au cœur de plusieurs de ces poèmes.

#### Ljóðgreining

Stundum hélt hún að hún væri álfur. Enginn tók eftir henni dögum saman og sjálfvirkar hurðar áttu það til að lokast á hana og hún skildi svo illa atferli mannanna. Til dæmis að yrkja ljóð. Hún skildi það ekki fyrr en pabbi hennar gaf henni handmálaðar babúskur. Inni í þeirri stærstu var önnur eins og inni í henni var enn önnur líka eins og þannig koll af kolli. Innst inni var sú minnsta, alveg eins og hinar en agnarsmá, gegnheil. Hún var ljóð.

#### Analyse poétique

Parfois elle se croyait un elfe. Personne ne la remarquait pendant des jours et, à l'occasion, les portes automatiques se refermaient sur elle et elle avait tellement de mal à comprendre le comportement des hommes. L'écriture de la poésie, par exemple. Elle ne le comprenait pas avant que son papa ne lui ait donné des poupées russes peintes à la main. Dans la plus grande se trouvait une autre, identique mais plus petite, et dans celle-ci une troisième et ainsi de suite. La plus intérieure était la plus petite, tout comme les autres, mais minuscule et solide. Elle était un poème.

#### Deiling

Einn daginn stillti hún sér upp fyrir framan hann og byrjaði að búta sig í sundur, lið fyrir lið. Týndi fram hvern hluta og lagði snyrtilega á borðið fyrir framan hann. Sleit úr sér lungu og bris. Efst setti hún heilann, svo augu nef og tungu. Lagði lungun þar fyrir neðan hlið við hlið, nýrun tvö líka samhliða og á milli lagði hún hjartað. Þegar líkamshlutarnir lágu snyrtilega fyrir framan hann eins og mynd úr kennslubók í líffærafræði þá sagði hann bara: Nei, hættu nú alveg. Það er ekki eins og ég sé maðurinn þinn.

#### Division

Un jour elle a pris position devant lui et a commencé à se démonter, membre par membre. A enlevé chaque partie et l'a posée soigneusement sur la table devant lui. A arraché ses poumons et sa rate. Tout en haut, elle a placé son cerveau, ses yeux, son nez et sa langue. En-dessous, ses poumons côte à côte, ses reins aussi et, au milieu, elle a posé son cœur. Quand les parties du corps ont été déposées devant lui avec soin comme une image dans un manuel d'anatomie, il a dit simplement : Non, arrête! Ce n'est pas comme si j'étais ton mari.

## Þrír eru einum of margir

Talan þrír tengist gjarna húmor og ást ævintýrum eða þríhyrningum

Nú þegar þau eru að verða þrjú sér hún hann á gangi með annarri konu hann kyssir hana innilega

Sjálf vill hún ekki kyssa hann þegar aðrir sjá til

## Trois c'est un de trop

Le nombre trois est souvent associé à l'humour à l'amour aux aventures ou aux triangles

Maintenant qu'ils deviennent trois elle le voit marcher avec une autre femme il l'embrasse passionnément

Elle-même ne veut pas l'embrasser quand d'autres peuvent voir

## **Spor**

Ég var alltaf að segja þér að þú ættir erfitt með að setja þig í spor annarra ég meinti mín Þú áttir bara erfitt með að setja þig í mín spor engra annarra Þú áttir erfitt með að skilja mig ekki skilja við mig

#### Place

Je te l'ai toujours dit tu avais du mal à te mettre à la place de l'autre je voulais dire la mienne Tu avais juste du mal à te mettre à ma place pas à celle d'un autre Tu avais du mal à me comprendre pas à me quitter

#### Vitlaus röð

Hún fer ekki fram á meira biður ekki um annað ekkert bara þetta að hlutirnir séu í réttri röð

Morgunn svo dagur svo kvöld og nóttin að hinir eldri deyi á undan

Einn á undan tveimur svo þrír ekki fjórir

#### Mauvais ordre

Tout ce qu'elle demande c'est tout rien d'autre juste ceci que les choses soient dans le bon ordre

Matin puis jour puis soir puis nuit que les plus vieux meurent en premier

Un avant deux puis trois pas quatre

#### Stjörnufræði

Meyjan er svo viðkvæm í maga sagði mamma hennar alltaf þegar hún kvartaði undan magaverkjum. Áratugum síðar kom í ljós að hún var með mjólkuróþol. Við tóku nýir tímar með skýrari hugsun og líðan eins og einhver tegund af ótta og óþreyju hefði verið fjarlægð úr iðrum hennar. Þetta hafði þá aldrei verið prófkvíði eða ástarsorg fyrr en núna.

#### **Astrologie**

Les Vierges ont un estomac si délicat, disait sa mère quand elle se plaignait de maux de ventre. Des décennies plus tard cela s'est avéré une intolérance au lactose. Des temps nouveaux étaient arrivés, avec une pensée plus claire et un sentiment comme si une sorte de peur ou d'appréhension était retirée de ses entrailles. Cela n'a donc jamais été de l'angoisse aux examens ni une peine d'amour. Jusqu'à maintenant.

#### **Pungi**

Kviðurinn veðurbarið fjall innskot úr djúpbergi skugginn af honum fellur á molnandi sambandið

hlutbundin hugsun er henni ofviða svo allt rennur úr greipum hennar

hún tekur brotin og setur í vélina nú þegar kaldur skuggi af annarri þungun myrkvar dagana

#### Lourde

Son ventre – une montagne battue par le vent transpercée de roche ignée l'ombre de l'homme tombant sur leur relation qui s'effondre

ardue la pensée rationnelle tout lui glisse des mains

elle prend les morceaux les met dans la machine déjà dans l'ombre froide de la grossesse d'une autre les jours s'assombrissent

#### Milli 3 og 6

Hún hafði heyrt að flestir válegir atburðir eigi sér stað milli klukkan 3 og 6 að nóttu til það kemur sér vel að stormar virðast helst geysa um nætur nema ef mannlegur harmleikur krefst þess að bílar komist leiðar sinnar eða ef börn koma í heiminn

#### Entre 3 et 6

Elle avait entendu que les événements les plus terribles arrivaient entre 3 et 6 heures du matin c'est commode les tempêtes semblent surtout éclater la nuit sauf si une tragédie humaine exige que les voitures se rendent où il faut ou si des enfants sont mis au monde.

#### **Febrúar**

Morgunn og morgunn og morgunn dagarnir renna saman við svart vetrarmyrkrið morgunn og morgunn og morgunn um miðjan dag og á kvöldin morgunn og morgunn og morgunn og nóttin hefur liðið án svefns

#### **Février**

Matin et matin et matin les jours fusionnent avec la noire obscurité de l'hiver matin et matin et matin au milieu du jour et le soir matin et matin et matin et la nuit a passé sans sommeil

#### Og svo

Pessa síðustu nótt orti hún öll sín ljóð um hann hvert og eitt sagði allt sem hana hafði langað að segja svo gleypti myrkrið hana og ljóðin

#### **Et alors**

Cette dernière nuit elle a écrit tous ses poèmes sur lui chacun a dit tout ce qu'elle voulait dire alors l'obscurité l'a avalée elle et les poèmes

## Skýring

Af því að ljóðið það er bátur með stefni, kjöl, rá og reiða ekki vélbátur með skellum og látum heldur skúta stundum fyrir fullum seglum stundum með hjálparmótor

eða kajak sem svífur hljóðlaust yfir hafflötinn

en skáldsagan olíusvelgjandi gámaflutningaskip á leið yfir hafið

hvergi sér til lands

## **Explication**

Puisque le poème est un bateau avec direction, rames, quille et gouvernail pas un bateau à moteur qui vrombit et vrombit plutôt une goélette parfois toutes voiles dehors parfois avec un moteur auxiliaire

ou un kayak qui flotte silencieusement sur la surface de la mer

mais le roman est un porte-conteneurs en route tout droit à travers la mer

pas de terre en vue

## Tangó

Hún grætur yfir blaðið og sér að tárin mynda mynstur áþekku danssporum í tangó

þau má út öll smáorðin og hún veit að ljóðið er orðið sterkara

#### **Tango**

Elle pleure par-dessus le papier regarde les larmes former un dessin semblable aux pas du tango

elles lavent tous les diminutifs elle sait alors que le poème est devenu plus fort

#### Sólskinið boðar ekkert gott

Pað er vor eða haust vindurinn stendur af vatninu sólfarsvindur öldugangur í kjölfar báts hræðir himbrimann sem vælir eða hlær gárurnar kastast á land vagga öndunum í fjöruborðinu

Pað er kvöld eða nótt vindurinn stendur af landi sólfarsvindur öldur ganga yfir bát himbriminn floginn gárurnar sleikja bera handleggi eins og soltnar skepnur slengja þeim til og frá í fjöruborðinu

Vatnið er ekki lengur tært sjaldan hefur sólarlag náð slíkum roða

## Le soleil n'augure rien de bon

C'est le printemps ou l'automne le vent arrive du large vent voyageur solaire dans le sillage d'un bateau les vagues effraient un huard qui hurle ou crie les rides échouées sur le rivage bercent les canards au ras de la plage

C'est le soir ou la nuit le vent s'éloigne de la terre vent voyageur solaire les vagues s'abattent sur un bateau le huard s'est envolé les rides lèchent des bras nus comme des bêtes affamées les ballottent au ras de la plage

L'eau n'est plus claire rarement a-t-on vu un coucher plus rouge

#### Ekki ljóð um vatn

Hún er ekki að yrkja um fossa þó hér streymi vatn í hverri línu

Hún er ekki að yrkja um sjóinn þó öldugangurinn sé að drekkja henni

Hún er ekki að yrkja um sundlaug þó gufumekkir hylji útsýnið

Hún er ekki að yrkja um grát þó hér renni tár niður síðurnar

Hún er að yrkja um mann

## Pas un poème sur l'eau

Elle n'écrit pas sur les chutes bien que l'eau ruisselle ici dans chaque ligne

Elle n'écrit pas sur l'océan bien que les raz-de-marée la submergent

Elle n'écrit pas sur la piscine bien que la vapeur lui voile la vue

Elle n'écrit pas sur les pleurs bien que les larmes coulent ici sur les pages

Elle écrit sur lui

#### Notice biographique

Née en 1958, **Ásdís Ingólfsdóttir** est professeure de sciences et d'économie au Collège Kvennaskólinn de Reykjavík, en Islande. Elle a étudié à l'Université de Stockholm en 1978-1979, puis a obtenu un baccalauréat en géologie de l'Université d'Islande en 1982. Bachelière en éducation diplômée de l'École supérieure du professorat et de l'éducation en 1992, elle détient aussi une maîtrise en gestion des affaires. En 2018, elle a obtenu une maîtrise en création littéraire de l'Université d'Islande.

Ásdís a écrit des manuels de sciences naturelles et de chimie avec ses collègues, traduit des textes non littéraires et publié de la prose et des poètes chez des éditeurs en Islande, à York (Angleterre) et aux États-Unis. Elle a publié trois livres de poésie, un roman et des traductions littéraires du suédois. Elle travaille actuellement sur un livre électronique de chimie qui sera publié à l'automne 2024.

#### Note

Tous droits sur les textes originaux réservés à l'auteure, ©Ásdís Ingólfsdóttir. Tous les textes en islandais, extraits du recueil Dóttir sjóntækjafræðingsins (Fille de l'opticien), sont reproduits ici avec l'autorisation de l'auteure.

## URD EST LE NOM DE L'UNE D'ELLES

## Par Paul-Georges Leroux

« L'interrogation reste la même : elle concerne le Monde, la totalité ouverte et multidimensionnelle, fragmentaire et fragmentée. C'est au Monde qu'il s'agit d'accéder. »

**Kostas Axelos** 

C'est à partir de notes d'un de mes nombreux carnets que j'ai reconstitué cette partie de ma vie. Mon père est mort quand j'étais adolescent. Il était surintendant d'un chantier maritime. J'ai consigné ces souvenirs dans un cahier qui lui a appartenu sur lequel s'inscrit en rouge le titre Fleet Repairs (Réparations de la flotte). Je jugeai l'en-tête très à propos, puisque c'était pour me « réparer » que j'étais allé m'installer en Islande. Cette île m'apparaissait propice au rassemblement de soi. Le vaste guérit de la séparation d'avec le monde, d'avec les autres, d'avec soi, il restaure une unité perdue. Décrire l'Islande peut facilement vous réduire au silence tant la tâche est titanesque. L'Islande que j'évoque ici n'est pas cette Islande devenue si déterminée à appâter les touristes depuis le krach boursier de 2008. Les endroits dont je parle ne ressemblent en rien à la capitale Reykjavik dont ils sont on ne peut plus éloignés. Le comportement des Islandais du Norðurland eystra n'est certes pas celui des Reykjavikois. Malgré l'emploi de l'indicatif présent, les dates des entrées n'indiquent pas le jour où ce qu'elles racontent s'est déroulé, mais la date à laquelle ces faits ont été consignés.

29 SEPTEMBRE. Dans l'avion qui m'emmène à Keflavik, je fais la connaissance d'un musicien islandais, Olaf. Je lui confie mon intention de m'informer sur la possibilité de louer une maison ou un chalet pour quelques mois à Siglufjörður. Il me dit avoir un oncle qui vit là-bas du nom de Gunvald Gunvaldson. Ce dernier possède deux chalets en retrait de sa propre maison près de la mer. Il les loue aux touristes l'été. Nous sommes en automne, selon Olaf lesdits chalets doivent être libres. Il m'accompagne jusqu'à mon hôtel où nous téléphonons à son oncle. L'affaire est conclue, je n'ai qu'à me présenter là-bas dans trois jours. Je suis déjà passé par l'Islande. J'y ai fait escale quelques mois en 1972, revenant en Amérique par un vol LuxembourgKeflavik-New York. C'était lors du match d'échecs du siècle, FisherSpassky, en pleine guerre froide. Je ne m'étais pas aventuré très loin de Reykjavik, la capitale. Cette fois-ci, j'ai décidé d'aller au nord, à Siglufjörður, située au pied d'une montagne de 600 mètres, au bord du fjord du même nom, entouré de plusieurs sommets à plus de mille mètres. L'hiver approche. La péninsule nord de l'Islande, la Tröllaskagi (la péninsule du troll), est plus élevée et se situe à 28 milles du cercle arctique. C'est donc vers le nord du Nord que, sans trop m'en soucier, je me dirige. En Islande, Reykjavik est la ville la plus peuplée du pays. Elle regroupe pratiquement les deux tiers de la population de l'île, soit environ 220 000 habitants sur 390 000. Il n'y a guère que cinq autres agglomérations dignes d'être qualifiées de villes à travers tout le pays. Pour le reste, il s'agit de localités dispersées sur le territoire, parfois à une centaine de kilomètres les unes des autres. Leur population compte deux mille, deux cents ou cinquante habitants.

**3 OCTOBRE.** Gunvald, l'oncle d'Olaf, est un garde-côte à la retraite. 66 ans, 120 kilos, deux mètres de haut. Dès le premier contact, il s'avère très sympathique. Un gentil géant. Rasé de près chaque matin, élégant même pour aller débloquer un tuyau ou réparer son Range Rover. Contrairement à la plupart des gens de la place, il ne possède pas de jeans. Il arbore en revanche une crinière rousse qu'il laisse descendre jusqu'à ses épaules. Gunvald aime les livres. Il avait jadis entrepris des études d'historien, mais par la suite succombé à l'appel de la mer. Nous sommes rapidement devenus amis. Au cours de cette première semaine, nous passons deux soirées entières à jouer aux échecs et nous nous promenons à ski de fond dans les montagnes.

Le premier soir, il insiste pour me dresser un tableau de l'histoire de la région qui au temps de gloire de l'industrie du hareng produisait la moitié de l'économie islandaise. Les temps ont bien changé. Le village était passé de 13 000 habitants à 1 200. Mais certains édifices témoignent encore de cette gloire passée. Siglufiörður possède par exemple un théâtre d'art dramatique. L'été, une troupe de la ville d'Akureyri, située à 80 kilomètres plus au sud, vient s'y installer.

12 OCTOBRE. Je crois qu'au début, lorsque j'ai décidé de venir vivre à Siglufjörður, j'avais l'intention de « me perdre » dans un territoire pour moi neuf, avec peu d'habitants et qui n'était pas encore une destination touristique. La fructueuse rémunération d'un contrat inespéré à Los Angeles me permit de m'isoler ici pour quelques années avec un seul but en tête: écrire. Écrire sur l'Edda, écrire sur les mythes scandinaves et surtout écrire de la poésie. Je ne savais tout simplement plus où j'en étais avec mes désillusions. Très vite, grâce à la vitalité des gens du Nordurland, je constatai combien constamment la nature nous oblige à redevenir nousmêmes. La bénévolence dans ce territoire difficile s'avère toute naturelle. Tous sentent qu'ils ou elles auraient pu devenir ce que l'autre est devenu. Ce qui aurait pu être et ce qui a été tendent vers une seule fin. Les résidents de Siglufiörður ont le sourire facile. Comme je ne parle pas islandais, les conversations se déroulent en anglais. Mes interlocuteurs optent souvent pour des raccourcis plutôt surprenants. Les échanges verbaux deviennent vite des efforts de silence. Si la plupart ne connaissent pas les mots anglais pour exprimer leurs sentiments à propos d'une chose, Gunvald m'assure qu'il en va de même dans leur propre langue. C'est souvent le propre des endroits isolés. Le silence s'imprègne de la signature du lieu, entité presque tangible, dont la présence hante l'espace. Le silence partagé prolonge ainsi une certaine sérénité. Le vent qui sillonne le fjord de Siglufjörður a emporté leur voix. Mais le silence n'est pas un silence contraint abritant un malaise. C'est un lieu où mieux se dire se conjugue avec mieux se taire, où seule la présence devient une parole acceptable. Malgré tous ces non-dits, l'atmosphère entre les gens n'est jamais tendue. C'est comme s'ils étaient télépathes. Plutôt que des paroles, c'est un regard que l'on partage.

15 OCTOBRE. Cahier. Tout poète du vaste est un microcosme en même temps qu'un aède, il absorbe l'univers, le modèle ou le module selon les exigences de sa personnalité. Mais sans rien perdre de son unicité, cette personnalité demeure transparente et communielle. Comme dans le *Magnitudo Parvi* d'Hugo, le moi devient un organe spirituel et sensible de liaisons qui s'élargissent dans tous les sens. Le poète cherche à rendre concret l'infini, à accéder à une réalité, plus vivante, plus réelle. Il veut devenir présent sans restriction au monde et à l'espace, consubstantiel à la marée des formes et au cycle des jours, se dilater jusqu'à s'identifier avec ce qu'il voit. Pour Bergson, l'intuition consiste à se transporter à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. Si vous regardez avec intuition un ciel nocturne traversé d'aurores boréales, vous devenez ce ciel traversé d'aurores boréales. Vous pouvez alors comprendre comment ces aurores boréales, traversant l'immensité de la nuit, deviennent les pensées ondoyantes d'une femme qui ne cessa de grandir jusqu'à devenir invisible, dans une légende traversant l'immensité de la nuit cosmique.

**20 NOVEMBRE.** Il y a une semaine, j'ai rêvé d'Anne-Sophie. Depuis, je n'ai pas arrêté de penser à elle. À Montréal, il y a 30 ans, nous avions vécu ensemble près de trois ans avant de nous séparer. Nous étions passionnément amoureux. La vie nous entraînait dans des directions opposées. Nous étions tous les deux conscients de l'inéluctabilité de cet écartèlement et assez matures pour nous quitter dans la tristesse, mais en bons termes. Au gré de lointains contacts, nous étions restés de bons amis. Je me disais qu'elle adorerait l'Islande. Je savais qu'elle était divorcée depuis longtemps et vivait seule dans sa maison des Laurentides. Sa fille, devenue adulte, vivait au Vermont. Je ne sais quel diable s'empara de moi, mais je lui téléphonai. La voix éteinte qui me répondit s'est enflammée quand elle a reconnu la mienne. La conversation s'est rapidement transformée en un feu de joie. Nous avons parlé pendant près de deux heures et comme des débutants, ne nous décidions pas à raccrocher. Elle m'a rappelé pour m'annoncer qu'elle venait me rejoindre dans sept jours. Je l'attendrai à l'aéroport de Keflavik.

**27 NOVEMBRE.** L'Anne-Sophie qui est descendue d'avion ce matin était toujours aussi entière et jolie. Je l'aurais trouvée belle même à deux cents ans (à condition qu'elle soit vivante évidemment). Sous un regard ferme, ses traits exprimaient encore cette bienveillance envers les gens et les événements. Une volonté d'écouter et de comprendre. Mais, durant le trajet qui nous ramena au Nord, des ombres traversèrent ce charmant visage. Elle ne savait pas comment me l'apprendre, depuis deux ans elle vivait avec le cancer. Il lui restait au plus un an à vivre. Elle a 55 ans. Elle est venue me dire adieu. Les adieux s'avèrent un thème récurrent dans ma vie amoureuse. Elle veut tirer le meilleur que nous pourrons des deux semaines que nous passerons ensemble. J'irai la retrouver au printemps.

**o3 DÉCEMBRE.** Anne-Sophie ne parle que de la mort. Elle évoque les morts qu'elle a connus. « J'ai rencontré une vieille Inuite à Kinngait. Elle était graveure et habitait seule à une bonne distance du village. Sa maison était remplie d'objets hétéroclites. Elle était devenue aveugle et ses lithogravures figuraient parmi les plus belles que j'ai vues. Elle insista pour me voir avant de mourir. Je pense souvent à elle, ces derniers jours. J'ai prévenu ma fille que je veux que mes cendres soient dispersées au Nunavut. Naturellement, pendant quelque temps, mon esprit espiègle te suivra partout jusqu'à ce qu'une nuit dans un rêve, je t'avise que l'on ne se verra plus, que je pars dans le Sólfar, le drakkar du soleil et que si tu cherches à me revoir, il te faudra aller à ta Skógafoss ». Elle riait. Brusquement, elle toussait et de pesantes absences s'installaient. Rien que de ressentir sa présence et de l'entendre respirer me suffisait.

o6 DÉCEMBRE. Winter is coming. L'hiver en Islande n'est pas si froid qu'on pourrait le croire, notamment dans la capitale située au sud-ouest du pays et qui bénéficie du courant chaud du Gulf Stream. Le vent est le véritable ennemi et il est primordial de garder l'œil sur les panneaux lumineux qui signalent sa force. « Kári », comme l'appellent les Islandais, provoque chaque année des sorties de route. Et nombreux sont les touristes qui voient la portière qu'ils avaient laissée ouverte emportée par une rafale. Dans certaines vallées, le soleil ne dépasse pas la hauteur des montagnes durant quelques semaines. C'est le cas à Siglufjörður; comme nous sommes à l'extrême nord, on ne voit pour ainsi dire pas le soleil pendant deux mois, janvier et février. Les températures les plus basses de la partie nord de l'île vont d'environ –25 °C à –30 °C. Ça ne sera pas un problème pour Anne-Sophie qui a vécu plusieurs années au Nunavut. Au Canada, l'hiver, c'est un monde où tout tourne au ralenti. En Islande, à Siglufjörður, s'installe la sensation d'avoir été transporté dans un autre univers où le temps s'est arrêté.

o8 DÉCEMBRE. Cahier. Les Nornes, du vieux norrois « tresser ». Le fil est la forme concrète et ténue, visible et presque sans matière, de la ligne, de la trajectoire qui se déploie dans le temps et dans l'espace. Il incarne la destinée, fragile et sujette à la rupture. Tous les peuples ont tremblé devant l'image des grandes fileuses assignant à chaque mortel, entre leur lame tranchante, la part qui lui revient en la durée fuyante. Les trois Parques romaines sont équivalentes aux trois Moires grecques et aux trois Nornes scandinaves. Celles-ci apparaissent dans la Völuspá: Urd, du vieux norrois « ce qui est advenu », Verdandi, « ce qui est en train de se dérouler », et Skuld, « ce qui devrait arriver ». Elles s'identifient aux Matrices, elles détiennent les secrets des origines et l'entière prévision des échéances individuelles ou cosmiques; elles sont inexorables et infaillibles. « Bær líf kuro alda börnom ». Elles ont fixé les vies aux fils des temps.

**10 DÉCEMBRE.** La semaine dernière, Gunvald nous a amenés à Húsavík, aux chutes Dettifoss et Goðafoss, puis à Mývatn, le Blue Lagoon du Nord. Au contact de la nature, Anne-Sophie est vite redevenue joyeuse. Elle me décrit la préproduction de son documentaire sur l'entreprise Svalbard Global Seed Vault, en réalisation à l'époque – la « réserve mondiale de semences », en Norvège. Elle a déjà monté une équipe et trouvé une bonne partie du financement. Elle passera maintenant le projet. Nous restons souvent allongés sans parler, nos souffles se nourrissant l'un de l'autre. Nos nuits se prolongent souvent en tendresses jusqu'au petit

matin. Chaque fois que je me surprends à échafauder un projet pour nous deux dans l'avenir, je dois revenir au moment présent. Je crois que cet adieu est peut-être ce pourquoi j'avais rêvé à elle en premier lieu. Ce monde est volontiers tellement insolite. Elle me dit en souriant : « Tu sais, j'ai conscience que je vais bientôt mourir, mais je n'arrive pas à ressentir que ce sera fini. J'ai plutôt de plus en plus l'intime conviction que ma vie continuera, autrement, que je m'en vais, comme le veut le vieux cliché, en voyage. D'une certaine façon, l'étrange luminosité de ce pays m'y prépare. Parfois, quand nous sommes seuls sous le vaste ciel nocturne, il me semble entendre une musique. Tu sais, il est prouvé que vers cinq ou six mois les fœtus perçoivent les sons de l'extérieur, pourquoi n'en serait-il pas de même avec ceux qui s'apprêtent à naître à une autre dimension? » Il est temps de rentrer chez elle. Ce matin, à l'aéroport, elle me serra dans ses bras. « Je suis heureuse d'être venue. Rejoinsmoi dès que tu peux! »

#### **RITE VOLCANIQUE**

Des vents géants saisissent le vertige de cieux glacés

Les corps deviennent facilement cosmiques Tout autour, la mer, la pluie, le froid ravivent de tendres forces Même les souvenirs de ce qui ne fut pas perlent leurs énergies galvanisantes

Puis des forces plus douces, nocturnes recouvrent les lacérantes splendeurs qui ravagent nos épidermes Nos dos deviennent d'étranges coquillages lunaires drapés ensemble dans un même halo

Feulements inquiétants, tes murmures détachent de vivaces instructions incrustées dans les arcanes de mon cerveau Une saga de chair lue en Braille, a-ni-male parle de divinités menaçantes, tumescentes, avalées raconte un rituel volcanique où se houlent les ovales menus d'une conscience de braise décrit les écailles fiévreuses de deux corps enlacés ne cherchant qu'à s'enlacer davantage

en de sombres étincelances, en des siècles et des siècles de tendre

14 DÉCEMBRE. Je suis revenu dans mes quartiers d'hiver par avion jusqu'à Akureyri. Gunvald m'apprend qu'une équipe de cinéma viendrait une quinzaine de jours tourner quelques scènes d'un film. Il leur a déniché trois roulottes à la montagne. Pourrais-je lui servir d'agent de liaison? Son ami Ragnar sera à mon service. Je lui dis que ça n'était pas une bonne idée, que si j'étais venu en Islande, c'était précisément pour me distancer de ce genre de valses d'égos. Je le sentais totalement désemparé; j'acceptai, mais il devait comprendre que j'en ferai le minimum. Le tournage est celui d'un film de science-fiction. Sous les effets spéciaux, une grange deviendra une prison du futur dans une planète carcérale constamment enneigée (ce que plusieurs ados islandais pensaient déjà de leur île). Dans la semaine qui suivit, le tournage se déroula dans le plus sobre professionnalisme. Le réalisateur, C. Russell, s'avéra un homme agréable. Nous avions des amis communs. Il était au courant du travail de script doctor que j'avais exécuté à Los Angeles. Il me laissa sa carte. Je lui décochai un sourire dubitatif du genre « Ne retiens pas ton souffle, l'ami! ».

**23 DÉCEMBRE.** Le tournage piétine. Une journée entière pour la scène où trois personnages, deux humains et une métamorphe, ne font qu'ouvrir une porte et sortir dans la tempête. Le réalisateur avait insisté pour utiliser des canons à neige afin de simuler une tempête extrême. Mais une vraie tempête s'est déclarée et ce fut épouvantable. Au Norðurland, les masses d'air froides de l'Arctique provoquent des changements de temps brusques. Les précipitations sont fortes et soudaines. Nous n'y voyions plus rien. Un camion de l'équipe est tombé dans un fossé. Il n'a été retrouvé qu'aujourd'hui. C'est sur cette note que le tournage a finalement pris fin. Ils avaient toutes les images recherchées.

**31 DÉCEMBRE.** Aujourd'hui, les aurores boréales rougeoyantes et verdâtres dansent au-dessus de nos têtes et de nos toits, irradiant la noirceur de l'hiver. J'ai appelé Anne-Sophie pour lui souhaiter la bonne année. Sa fille m'a répondu sèchement. Anne-Sophie est morte il y a dix jours. Onze jours après son départ. La course bruissante du fil s'est arrêtée. Le lien fragile qui traçait sa courbe à travers le continuum s'est rompu. Et voilà que par cette fissure se déploie toute la tristesse du monde.

#### **INFINITIF**

S'endormir inerte sous un solstice d'hiver

Se réveiller en pleine nuit Poser les yeux sur une constellation un peu plus brillante que les autres

Sommeiller
Se réveiller de nouveau de ressentir
confusément
quelque chose
quelque part
se déplacer pour l'éternité

Se rendormir une fois de plus

Observer en rêve un aigle ravisseur se poser délicatement sur une branche enneigée

sans bouger ni branche ni neige

**12 JANVIER.** Je me suis installé au sud, à Vik, petit village d'à peine 300 âmes, sous le glacier géant Myrdalsjökull, hôte du volcan Katla. Vik, avec ses longues plages noires de pur sable volcanique, d'air justifié de bout du monde. Ses falaises aux colonnes de lave sculptées sont d'anciens trolls que l'aube a surpris hors de leurs cavernes. La mer y est souvent déchaînée, car il n'y a pas de masses entre sa plage Reynisfjara et l'Antarctique, donnant aux vagues toute la longueur de l'océan Atlantique pour se renforcer. Gunvald m'avait dit : « Reste encore un peu avec nous. Tu ne devrais pas aller t'enfermer avec une tempête et un fantôme. »

#### URD EST LE NOM DE L'UNE D'ELLES

Mes pupilles sont plus noires que le soleil

Au crépuscule elles ressemblent à des salles de cinéma où sur des écrans lustrés des ombres emmêlent leurs drames

Toujours les mêmes drames

Nuit-Néant

Cœur-Océan

Écailles-Voix lactée

Tous se permutent en pleine obscurité

Au matin se lève infinie

l'éclatante architecture de mon rêve

30 MARS. Mes souvenirs sont des lambeaux de rêves. Il n'y a pas de revenants à Vik, mais malheureusement, il n'y a pas non plus de Gunvald. Au fond de moi, un trou noir se montrait bien décidé à avaler l'univers entier. Le « Rejoinsmoi dès que tu peux! » d'Anne-Sophie prenait un sens alarmant. Le deuil est partout le même; rien que d'être vivant nous semble obscène. Mais quand je revivais en esprit les moments passés ensemble, peu à peu, ma désolation se transformait en un vorace appétit de vivre. Certes, du fond de nos yeux, du fond de nos voix, du fond de nos silences ou dans nos caresses avait émergé cette vie qui aurait pu être la nôtre. Mais c'eût été me mentir et m'acharner à vivre dans un univers parallèle hostile que de convertir le chagrin de son deuil en une occasion de désespoir; de laisser ce désespoir dicter ma vie et en dresser un sombre inventaire. J'avais jadis acheté à Reykjavik une petite reproduction du Sólfar. Je me rendis à Skógafoss et laissai les flots emporter ce drakkar du soleil. Tous les cours d'eau emportent un ciel. La poésie me rattache au vaste et m'aide à vivre. Le vaste marque un moment de dépouillement qui nous élague, il déblaie l'enchevêtrement au sein duquel nous nous débattons et nous rend à nouveau disponibles. Nous nous découvrons soudain un sens inconnu, non pas l'approfondissement des cina autres, mais un sens inédit attaché à la perception même de ce vaste. Celui-ci ouvre une dimension particulière au sein du monde. « D'immenses espaces de silence s'étiraient de tous côtés, et mon être s'épanouissait en proportion pour les remplir », écrivit Henry David Thoreau.

#### SKÓGAFOSS

Gullfoss la Chute d'Or Svartifoss la Chute Noire ses noires orgues basaltiques Dettifoss la chute de la Chute Goðafoss la Chute des Dieux

Étrange toute-puissante la musique de Beethoven s'élève d'une tente orange en pleine nuit islandaise

vient se couler dans le torrent de Skógafoss Chute au fracas de fin des temps

Se crevasser au nocturne de ces résonnances jusqu'aux racines de l'âme jusqu'à une profonde incision au plus secret du chaos harmonisant le monde

Ressentir la puissance de cet étoilement

ces lignes de force d'une onde primitive ces vibrations essentielles d'une vie immense

le ruissellement de son tumulte en la limpidité du vif

Fara! fara! sagði fuglinn Mannkynið getur ekki borið mjög mikið veruleika<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Va, va, va, dit l'oiseau Le genre humain ne peut supporter trop de réalité<sup>1</sup>

<sup>1</sup>T.S. Eliot. The Four Quartets

## Notice biographique

Après des études en cinéma et en lettres, **Paul-Georges Leroux** s'installe successivement en France, en Islande, en Grèce et à Los Angeles. Il a scénarisé documentaires et films de fiction. Publié dans *Des Rails*, *Vallum Poetry, Mouvances, Cutthroat, Caesurae*, *Possibles*, etc., il a collaboré, ici comme ailleurs, avec une trentaine d'artistes visuels. Dans sa préface au recueil *Les Clefs du Monde*, Yves Préfontaine écrit : « une obsession tellurique qui me touche particulièrement à travers la quête que nous partageons et l'investigation de nos mythes personnels, certes, mais aussi des grands mythes qui couvent sous le givre et la braise de notre nordicité. » 2023, poèmes et texte de *Le Chant du Sablier*, album photographique d'André Boucher. Paul-Georges vit à Montréal.

# Skógafoss

## Par Anatoly Orlovsky



2023. Photographie numérique.

## Notice biographique

Poète, compositeur et photographe, **Anatoly Orlovsky** cultive ses sons-sens-images assemblés en hybrides (é)mouvants tendant à rendre commune et tonique la part de l'inextinguible en nous. Anatoly, dont la poésie a été publiée dans des revues littéraires au Québec, en France et aux États-Unis, a aussi donné plusieurs concerts, dont le dernier, à guichets fermés, en mars 2023, et a enregistré quatre CDs de sa musique, tout en exposant depuis 2002 ses photographies remarquées par La Presse, la revue *Vie des* Arts et Radio-Canada.

# Aurore boréale à Borgarnes

Par **Bérangère Maïa Natasha Parizeau** 



2023. Photographie numérique.

## Notice biographique

Bérangère Maïa Natasha Parizeau est une artiste internationale multidisciplinaire, photographe, réalisatrice, écrivaine, écologiste, yogini et militante de l'évolution de la conscience humaine. Elle détient une maîtrise en beaux-arts du prestigieux California College of the Arts et une autre maîtrise de l'Université de la Colombie-Britannique en études des politiques de l'Asie-Pacifique. Ses « prièreformances » (« prayerformances ») d'art sacré multidisciplinaire – un concept qu'elle a créé puis réalisé dans plusieurs pays, font l'objet de son livre « Neirika, The Destined Visionary Aeon » (2011), traduit en français, en allemand et en polonais. Son court métrage « Memory Theater », qui relate l'expérience de sa mère, seule survivante d'un écrasement d'avion, a eu sa première au Black Film Festival de San Francisco en 2007, puis a été présenté dans la sélection officielle de plusieurs festivals aux États-Unis, en Afrique et en Europe. Possédant une connaissance fonctionnelle du mandarin, Bérangère est réalisatrice d'une coproduction Canada-Chine, un documentaire sur le peuple Naxi Dongba du sud-ouest de la Chine. Elle collabore actuellement sur ce film, qui explore la relation sacrée des Naxi Dongba à la nature et leur adaptation au changement climatique, avec Mme Lidejing, directrice de l'Institut de recherche sur les Naxi Dongba à Lijiang, province de Yunnan, Chine.

Bérangère a exposé son art multidisciplinaire à Montréal (Galerie Espace, 2023), ainsi qu'à San Francisco (Galerie BASH, 2015), à Vancouver (Biennale d'art de la performance, Galerie Gachet, 2003) et ailleurs. En 2023, l'éminent critique et philosophe d'art contemporain, André Seleanu, membre de l'Association Internationale des Critiques d'art (AICA), a publié une recension enthousiaste de son art : https://andreseleanu.com/andre-seleanu-aica-montreal-2023/

Il y affirme que Bérangère est en voie de « se forger une place en photographie, à la fois comme photographe documentaire et ethnologique sensible et comme portraitiste de la spiritualité qui ressent profondément [la réalité] et capte ses nuances. »

# Suite islandaise

#### Par Kathleen Adamson

Traduite de l'anglais par Anatoly Orlovsky

#### **Icelandic Suite**

augu

round stones, gray

alive with water

milkier than magic

heavier than they look

wet ice clicking in the current,

salty with brine,

in my mouth

your eyes.

hendur

a stone ridge, rock monolith

gauzy shreds of lichen clinging to cracks

left long ago by glacial calves

gnarled tree twining, dainty root fingers

pushing, pleading, plucking

rabbit paws inquiring deep into soft moss,

sinking, soaked

and the smallest yellow flower, winking-

can you see me?

gray sky, sleepy and humid

watchful and heavy with rain, but still

my misty cloud hands can't touch.

## SECTION II Poésie/Création

tungu

when I hear you speak your mother tongue a palette of wet stone, rain-dark pebbles and carved into feathers a forest of rock acanthus, soothed with frost.

rödd

oh, not for you

the warpings and swellings of wood

a stone cliff

impervious to the kissings of ten thousand

human fingers,

impassive.

only water's steady whisper

can reach into rock,

pull groans

out of rumbling glacial caves.

#### Suite islandaise

augu¹
pierres rondes, grises
animées d'eau
plus lactescentes que la magie
plus lourdes que leur image
la glace qui claque dans le courant,
saumâtre,
dans ma bouche
tes yeux.

hendur<sup>2</sup>

une crête de pierres, rocailleux monolithe
lambeaux diaphanes de lichens se cramponnant aux failles
laissées il y a longtemps par les glaciers vêlants
arbre torsadé s'entrelaçant, menus doigts-racines
poussant, plaidant, prélevant,
pattes de lièvres sondant profondément la mousse moelleuse,
affaissée, trempée
et la moindre fleur jaune, clignant des yeux –
peux-tu me voir?
ciel gris, humide et somnolent
aux aguets, lourd de pluie, mais là encore
mon nuage de brume que les mains ne peuvent toucher.

<sup>1.</sup> yeux, en islandais.

<sup>2.</sup> mains, en islandais.

tungu<sup>3</sup>
quand je t'entends parler ta langue natale
palette de pierre humide, galets noirs de pluie

et, taillé dans les plumes, un bois d'acanthes de roche,

apaisé par le gel.

rödd<sup>4</sup>

ô, pas pour toi

les gonflements et gauchissements du bois

une falaise de pierre

imperméable aux embrassements de dix mille

doigts humains,

impassible.

seul le murmure constant de l'eau

peut pénétrer la roche,

extraire des râles

des grottes glaciales qui grondent.

## Notice biographique

Kathleen Adamson est une musicienne, compositrice, universitaire, fine connaisseuse de la littérature et activiste communautaire basée à Montréal. Elle écrit de la poésie. En 2018 elle a composé l'opéra Komachi on the Shrine (2018), inspiré du théâtre japonais kabuki (歌舞伎), qui a été présenté sur scène au Canada.

<sup>3.</sup> langue, en islandais.

<sup>4.</sup> voix, en islandais.

# Partie 3 Druidité

## **Quatre textes**

#### Par Rozenn Le Roux

#### Les mythes à la taverne

C'est parce qu'ils mélangent les paysages, les mythes, qu'ils descendent le récit dans le présent, autant qu'ils explorent le futur et racontent le passé, c'est par un slalom infini, eux qui ne suivent jamais la ligne, impertinents et insoupçonnés, qui tournent en tous sens et nous emportent avec eux, conférant longueur à nos respirations, enfin, et rendant moins diffractés nos sommeils.

C'est en pliant et dépliant sans jamais s'épuiser qu'à la taverne du Finistère on a trouvé les douze Ases et des Asynes attablés à leur banquet, Thor, Niord, Freyr, Tyr, Heimdall, Bragi, Vidar, Vali, Ull, Hœnir, Freyia, Gefion, Idunn, Gerd, Sigyn, Fulla et Nanna, et que nos marins d'ici, nos égarés, trouvèrent magnifique le spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Ce sont elles et eux, ces mêmes norrois qui les ont aidés à mettre des mots sur les origines de la poésie, qui viendrait du sang de Kvasir, de la boisson ou l'ivresse des nains, de l'une ou l'autre sorte de liquide d'Odrœrir ou de Bodn, du viatique des nains – car cet hydromel les délivra du récif –, du liquide des Hnittiory ou de l'hydromel de Suttung, En voilà une drôle de façon de s'expliquer! rapportèrent les Finistériens. Mais alors, qu'il en soit ainsi! Encore une fois, le sort nous a enroulés dans une affaire qu'on s'ra pas à même de s'expliquer de notre vivant mais peut-être nos enfants s'ront là-dessus plus intelligents.

Ils racontaient, les Finistériens, que d'autres êtres de maintes sortes firent leur passage, tout déformés au bout-de-la-terre. Un certain Odin accompagné de Frigg, un verrat, pourquoi pas tant qu'on y est, nommé Gullinbursti ou Slidrugtanni, ils ne se souvenaient plus, une jeune fille qui gardait un chat appelé Modgud, un cheval appelé Gulltopp et un nombre d'hommes-du-givre dont ils n'avaient pas non plus le nom.

Dans leurs mythes alors, au pays Breton se sont retrouvés tout emmêlés des vouivres, avec sept kilos d'or dans l'estomac mais qu'il fallait fuir, c'était recommandé. Des fées sans intestins qui n'avaient rien des belles dames au clair de lune qu'on imagine, mais qui barbotaient dans les cimes, et avaient le pouvoir d'interdire... aux roses de faner. On trouvait des animaux témoins de l'Éden, des excursions dangereuses du temps où les glaciers étaient des purgatoires, ou des coffres à trésor pour la nuit de Noël, des cascades qui, ennuyées d'être gelées, s'étaient faites joyeuses et bondissantes.

Les marins, revenus dans la Bretagne, racontaient le Blavet, qui aurait pu s'appeler Svol, Gunnthra, Fiorm, Fimbulthul, Sildr, ou Hrid, Sylg ou Ylg, Vid, Leiptr, ou aussi Gioll ou bien d'autres encore, aussi vivants que des lacs qui ne seraient jamais ceux du non-être, autant de rivières gardant leur couleur d'émeraude, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, et veillant les vivants et les morts de leur pays.

Dans la bouche des marins, revenus du pays d'au-dessus du Finistère, les chants de Snorri et ceux de la Bretagne réunis, n'étaient autres que les acouphènes de la poésie, et...

#### Le tout premier mouvement du monde

Et puis pourquoi est-ce que je suis incapable de me souvenir de moi? On nous avait pas dit à nous autres que l'apocalypse nous ferait cet effet-là dans la reconnaissance de nous-mêmes! On nous avait pas dit non plus que la Bretagne en chutant ressemblerait plus à une princesse de conte qu'à un monstre de sang! Une barbe bleue toute déguisée de v'lours vert! avec des patins de cristal aux pieds! Des yeux larges de comtesse à abandonner l'navire de la terre sans se préoccuper de nous entraîner dans le sous-sol! Avec sa couronne sauvage! L'avant-poste de l'humanité! L'tout premier mouvement du monde! Si on avait su! Que c'est son monde à elle la Bretagne qui coulerait dans le notre et pas l'inverse! Calomniable! Calomniable! Faute d'imagination! Grave! Perdu le cosmographe! Le géographe! Géomorphologue! Perdu l'angélologue! Qui disait que les enfants d'Inzinzac s'envoleraient au Paradis des hommes-animaux! Alors qu'ils nous croulent de rire dessus! Les yeux déclos et le regard enchanteur! Quatorze pointes de foudre d'or! Brame! Drame liturgique!

Si on avait su que la Bretagne avait tant d'étages! De couches dures et moelleuses alternées! Arènes cosmiques! À se désagréger! Sans rapport entre elles, ces couches! des étages de pierres précieuses! s'enchaînant avec d'autres de vase, de corps d'anges! d'enfants-Zinzac habillés en rois! de perles qui r'ssemblent à du sucre et que toutes ces matières paraissent tout à fait en harmonie entre elles-mêmes maintenant qu'elles s'écroulent en cascade les pauvres! Les chairs et précieuses! Enfin libérées!

Vous avez déjà entendu, vous autres, des pierres rire? Hein? Vous avez déjà entendu le chant d'une perle heureuse? Nous qui n'avons été habitués qu'à des perles tristes! Allons l'quérir! Notre perle joyeuse! Enfin! Accompli! Avant de mourir! Une petite boule toute faite de milliers d'organes! Des mouvements de feu! Allons! Artistes! Sortons! Fini la vallée des larmes! S'en ficher des tares héréditaires comme de colin-tampon! Plus rien qu'on risque! Plus rien qu'on remédie! Sang rouge, sang rose, sang vert! Émeraude de sang! Fini! Tous les petits éléments stables de la vie! L'indispensable! La corne de corail depuis vingt lustres dans la poche de mon gilet! Là! Que le père du père du père avait rapporté d'un aut pays! Rev'nant d'une de ses fugues mystérieuses! Plus nous d'mander rien maintenant! L'héritage! Les roches à leurs corps-parents! L'Aristote et le Platon au doigt! Plus rien! Seules resteront l'énergie bleue de la mer! L'énergie verte de la vallée! Et ils sauront! Les gens après nous! En faire quelqu'chose pour qu'leurs ptiots se brûlent pas le visage comme nous autres! L'énergie! Nouvelle! Éclaire!

Mieux encore que la foudre dans l'œil du Zinzac! Des vagues pour faire la lumière! Des ouragans sur les vallées! Nourrir les maisons! D'un souffle! Limite du globe! Colonne d'Hercule contre vent du renouveau! Farce de l'antiquité! Effondre, diable d'envol! Par les trois cuillères de Snorri le baroqueux! Plein de replis pour abriter l'hiver et les autres saisons! Snorri! Besoin de toi, les gens après nous! Leur dire les cerfs pour le feu, les lapins pour tout sauf pour le festin! Du catalogue des êtres à ne pas déranger! Une liste de composition des irruptions! Sauve! Qui veut! Quoi faire du sous-sol? Quoi sanctuer plutôt! Vexée, la croûte terrestre! Tectoniques boudeuses, montagne vedette! Du ciel, l'apocalypse! Si on avait su! Si tu nous avais dit, Siduri, que le sous-sol, du retournement du pays, deviendrait le Paradis! Que nos imaginaires, Diable de Verne! nous avaient trompé! Sous-sol! Demi-onde flottante! Cherchait le bigbang mais perdu en ch'min! Et nous! Redessiner les cartes! Recréer les méandres! Dansez, Appalaches du plein-vide!

#### Les visionnaires

**D**e là-haut on pouvait voir toute la terre et son impossible description.

Lorsqu'Éole enfin calmé ramenait à terre les corps marins et leurs bateaux sans plus ni rame, ni voile, ni gouvernail, qu'il séchait les linges et les pleurs d'un souffle tiède et apaisé, leurs chairs, tant lessivées dans le fond du cœur, devenaient de marbre, un marbre parsemé de quelques taches de sang, et leurs pupilles, des billes noires volatiles, les dernières traces de leur être dans l'humanité, ou dans le règne animal, quelque part dans leur vallée.

Il y a des mondes qui maîtrisent l'art du vide comme aucun autre et qui, malgré tout, dans leur vide, parviennent à conserver ce quelque chose qui change, infime, comme une nature morte continuant de mourir.

Les marins, là-haut, inséparables de ce même changement, passaient d'un faible sourire aux larmes, à une moue attendrie, à la vue des leurs. Ils devenaient les uns les autres l'immuable changement, séparé de celui du temps. Tout ce qu'on avait pu leur reprocher, en bas, De n'pas gueuler comme les autres nouveaux-nés, sous prétexte d'être arrivé comme un cheveu sur la soupe dans la forêt, et d'une mère dont personne n'avait su, ni ne savait encore la nature vraie, ce dont on se moquait, le tordu si impressionnant qui devait être si douloureux qu'aucun être au monde ne devrait supporter mais qui les rendait capables, eux, bien plus capables, cette douleur, somatisée dans les visages, dans les plaintes et dans le palais.

Le non-sens absolu de la vie imposée n'était pas resté, pauvre d'eux, enfermé dans le silence de leurs organes. Il était devenu cassure, maigreur, fêlure.

De cette colère, qui n'était pas la leur et qu'on avait imposée, ils avaient fait une résistance infinie, prodigieuse et féconde, à la vase et aux ouragans qui n'existaient que pour dévaster.

Là-haut, au-dessus du Finistère, ils rencontraient les comètes vieilles, les comètes tombales et matinales de l'humanité qui flottaient, innocentes, toutes pleines de ce qu'elles ont vu plus loin que la lune, de ce qu'elles ont vu avant même le système solaire et la naissance, là, des premiers sur terre, qui y ont vagabondé quelque dizaines de milliers d'années, avant de s'établir, de fonder leurs cités, leurs lois, leurs sociétés et d'enfanter à tout-va avant de se questionner, un jour, sur le vide, dans la mère, le ventre si petit et si grand pour y construire une vie, la faire grandir bien puis lui apprendre à apprivoiser les animaux aveugles et les bêtes sourdes sur la terre.

Oui, à présent que les marins y étaient, dans leur ciel, qu'ils y vagabondaient, les comètes pouvaient s'approcher à nouveau de la terre, se faire messagères du temps ancien, rapporter des nouvelles des débuts du système solaire, il y a de cela quatre milliards et demi d'années, puis des débuts de la terre, moins ancienne toutefois, des peuples et de leurs certitudes, qui auront duré plus de mille huit cent ans parfois.

Elles pouvaient se reposer, les comètes, sur la terre et y laisser les marins, nés-du-chaos de l'intérieur d'une mère, dans le ventre du ciel.

Il n'était plus la peine, pour cette mère, de faire les gros yeux à ses innocents d'enfants.

À présent, et comme les animaux, ils étaient résolus à « laisser être ». À laisser être les choses sans les toucher, sans les questionner, mais en n'observant que le sommeil, les vertiges et la foudre de loin.

Après tout, la lune aussi et les comètes avaient leurs anomalies physiques.

Déjà, la nuit arrivait à la moitié de leurs os.

Ils semblaient prêts à retourner là où ni la foudre ni les tempêtes n'agitent l'air, là où ils saisiraient l'après-eux de l'humanité pour se faire porteurs, dans quelques dizaines de milliers d'années, des étonnements, de l'ignorance et des mythes du monde qu'ils ont quitté.

Tout ce qui les avait remplis, des années durant, en bas, les tempêtes, la vase et les ouragans, les nourritures de la mère, la cuisine et le lait, tout ce qui les constituait, ils s'en séparaient progressivement pour un reste de substance humaine, progressivement mélangée à la substance de l'aube.

Désormais, leurs corps, dans la tombe du dessous de la vallée, arrêtaient de tousser. Leurs mentons étaient guéris des sanglots, de la fatigue d'être eux-mêmes et leurs jérémiades avaient fini par s'éteindre, laissant place au silence, non pas muet mais dans lequel résonnait encore, comme la mémoire lointaine de ce qu'ils craignaient d'oublier et qui leur restait, comme une vague gêne au milieu du ventre, une gêne qui n'était rien d'autre que la grande tristesse des enfants de leur siècle, de tous ceux qui, en bas, ignorent encore les histoires de la Mère obscure, celle qui n'épuisera jamais d'accoucher.

Les marins, une part au ciel et l'autre, en dessous de la vallée, savaient que rien au monde ne remplissait plus les bêtes, les hommes, les dieux que les tempêtes, la vase et les ouragans.

#### Un été aux marécages1

Au village les hivers étaient rudes, et les étés pénibles.

On disait que la frontière qui sépare la communauté de la débâcle parfois pouvait être bien fine.

Les hommes, les enfants et les femmes de H. ressemblaient aux brebis pleines dans les marécages. Ils ressemblaient aux agneaux trop tôt sevrés ou à ces pauvres, changées de pâture pour le manger.

À H., comme dans d'autres contrées, il n'y eut jamais plus de sept générations des hommes qui meurent. Là-bas, les gens vivaient de gais festins entre eux. Les marins revenaient les carènes remplies, bien attendus par les épouses au ventre plein. De même les paysans de leurs récoltes tiraient et offraient soins et gâteaux sucrés et à la forge les gars, même les entrailles rôties, prenaient leur part de la tablée.

À H., et dans d'autres contrées, les habitants s'esquintaient pour donner sens au boueux qui leur arrivait. Déjà en haut sur la Montagne la laine des bêtes ne mentait plus.

On lisait sur le dos des animaux les difficultés de la saison, les maladies des bergers et la plaine liquide, bouillonnante.

Un jour, les moutons changèrent eux-mêmes de toison et les chiens, sans explication aucune, commencèrent à s'enfuir à l'approche des brebis.

Seuls à se détourner du sommeil, des troupeaux de chevaux hennissant et de bœufs mugissant avaient dans le cœur une faim ardente. Ils ne cessaient de pleurer et d'ébranler la terre de leur marche torse. Cerfs, tempêtes et ouragans les rejoignirent, ceux ayant même choisi pour épouse la très farouche aux bras blancs.

Semblable aux déesses et tombée chez les hommes qui meurent, la Petite-Belle de ces hommes n'avait pourtant rien de très différent.

<sup>1.</sup> Extrait du roman De Vase et d'Ouragans

On ne lui reprochait ni ses drôleries, ni son farouche ou ses fantaisies.

Elle restait cachée et emportait dans ses paumes tout ce qu'elle trouvait. Dans sa bouche, elle mettait les figues trop nombreuses sur le figuier et les châtaignes molles pesant trop lourd, aux hautes branches des châtaigniers.

On disait que ses escapades en haut de la Vallée lui donnèrent sept enfants vivants.

Les vieux croyants, pour la première fois, ont avoué ignorer.

Ils ne savaient qui était sept fois père, combien de mort-nés la dame avait engendré, ni pourquoi les seuls vivants se montraient blancs le matin, pourpres à midi et bleus au coucher du soleil.

Ils ne savaient non plus comment ses enfants avaient pu se retrouver affligés de pareilles curiosités. On disait du plus grand, dont les yeux fonctionnaient si parfaitement qu'il ne pouvait voir que d'un seul œil, et du dernier que son palais était si brisé qu'on l'entendait d'en bas siffler les soirs de grand vent. On les disait pénétrés de la folie des animaux, eux qui marchaient pourtant d'un pied délicat, ils se faisaient bien moins rapides, moins doués pour le manger.

À cause du manger qu'ils n'arrivaient pas à avaler, les forces leur manquaient pour bramer avec les troupeaux.

Ils ressemblaient aux pêcheurs, sur le point de mourir après avoir versé et bu la houle marine. Ils léchaient à défaut de pouvoir mâcher, et poursuivaient sans crainte les familles de sangliers. Les bêtes consternées ne pouvaient que fuir ces acharnés qui, au lieu de faire, s'appliquaient à défaire leur courte vie dans la Vallée.

Pourtant la mangeuse de farine ne s'inquiétait pas que son épaisse forêt de rejetons ne soit qu'enfants impropres pour la lignée.

Le nom des petits et de leur maman ressemblait à celui que l'on donne aux ouragans.

On disait que sur la Montagne ils adoraient leurs agneaux, les molles châtaignes et le fromage fort. Ainsi, aux funérailles de leurs agneaux ils enterraient la bête avec les molles châtaignes et le reste du fromage goûteux.

Les vieux croyants racontaient que sur la terre il y avait d'innombrables peuples et que personne à ce jour n'avait su mettre en ordre le débordement dans les vallées.

Aussi peut-être que la Petite-Belle et sa portée tout abîmée étaient de trop et ne pouvaient entrer dans ce nombre.

De l'époque ancienne, ces mêmes étaient convaincus que les femmes n'existaient pas. Que sans leur concours, les hommes qui meurent naissaient par la terre, avant d'y retourner.

Leurs fantômes continuaient de se promener sur la terre et de chasser à nouveau, les bêtes tuées de leur vivant.

Les gens de H., que le mystère effrayait, se plaisaient à raconter que les enfants sur la Montagne étaient là pour empêcher les étoiles de se lever.

On ajoutait plus bas qu'à force d'angoisses vespérales, ils finiraient par y arriver.

## Notice biographique

Rozenn Le Roux est une jeune artiste et écrivaine, née en 1999 dans la ville de Laval, en France. Après un baccalauréat littéraire, elle étudie durant cinq ans à l'École d'Art et de Design TALM, à Angers. L'écriture romanesque et théâtrale est au centre de sa pratique artistique. En 2020, elle débute le roman qu'elle terminera trois ans plus tard : De Vase et d'Ouragans. Ce livre parfois dur et acerbe, d'autres fois tendre et magique, mêle philosophie et poésie à travers l'histoire d'une fratrie particulière. L'artiste réalise des installations et des mises en scène qui sont autant de clés pour entrer dans le roman. Elle est rédactrice en chef pour la revue de littérature, poésie et philosophie Zinzac.

## Le chant d'une fée

## Par Bérangère Maïa Natasha Parizeau

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier

## A fairy's song

Life is a pilgrimage even to those who do not believe in the sacred. It is a process of uncovering layers of fears, layers of joy, layers of laughter, and deep layers of uncertainty. Mist covers the mountains like fears cover the landscape of my heart. When you travel deep inside of yourself to face the layers of uncertainty, what you unearthed is golden. Rocks covered in moss and white fungus; I am home again. Fairy hills, the wee people, I heard your call. What is it that you're wanting to communicate to me? What is it that you want me to understand? My heart is saddened by loneliness and fear. How can I lay my burdens down? The trickling sound of water is everywhere in the highlands of Scotland and Ireland; it is the calling of the hamadryad forest fairies. Why is it that we always want what we cannot have? The soul's lullaby is the heart's yearning. It is the soul's movement forward. It is the leaping of the tiger or foo dog. Why is it that in the cold midst of the rainforest I feel most at home? Perhaps because my emotions are gushing out of my heart like the water flows out of a mountain river.

Irish hills are magical with tiny white wildflowers blossoms, Earth rock formations, and the green bosom of a beauty unimaginable. This wild landscape of flowerlets is a fairy's abode. Nature's song has always been healing with her four seasons and temperamental blue skies. There is something so deeply reassuring about the change of seasons, especially the gentle kindness and earthy smell of fall. Everything that is alive returns into the wet darkness of the Earth. Once again, back home into nothingness, again and again. Through the cycle of seasons, life is yet given another chance. Nature has always been forgiving.

The death of nature is magnificent with its flamboyant, harmonious, and rich earthy colours; the generous hues of vibrant yellows, the many intelligent tints of sombre browns, the stubborn dusty pinkish-reds, and all the agreeable fiery shades of green, slowly, courageously turning into a riot of deep brownish, violent sepia, discoloured red. The opalescent multicolored jazzy rainbow of colours rolling over the hills in autumn is as beautiful and sacred as the emergence of life itself. Life and death indistinguishable from each other like two twin sisters or the passionate embrace of entangled lovers. What is life without love and beauty?

The sounds of nature are filled with patterns of rhythm. The chirping of birds are the healing garments of Queen Banshee – she is the goddess of love and beauty. Her song is wild. A fairy's song is always wild. It is the incantation, the charm of the heart, this unfulfilled power of the imaginary landscape of the mind. Can you hear her voice? She is always singing. First one must repose the mind through the disciplines of meditation, fasting, or a long, long forest walk. Once the chatter of ordinary reality has been subdued, she will penetrate your body like a temple, with the all-consuming passion of the naked maiden's open legs, first lover. The trickling sounds of water are her whispering songs. She wants to take you, lure you into the Otherworld with her unparalleled beauty. The Otherworld is her world. The world of *Wild*. This is the world of manifestation, where everything is possible and from which everything emerges. Our multiverse, worlds on top of worlds on top of worlds, emerging like a

tidal wave from the same birch tree: the passion of Christ, the tree of life, transfiguration, mystery, and mysticism. She is everything you have ever wished for, and so much more. Her love and beauty are all-encompassing. It is through her poetic grace that the delicate mountain flowers thrive; nuzzling dew, her delightful embrace, leaning, pushing gently onto the shamrock, the red clover, the bog rosemary, and all other native Irish plants. None of which can live without her elegant droplets. There is nothing more beautiful than the dignity and honour of her touch. She kisses your cheeks through the polished force of the wind. She touches you in ways that would make you cry. The mist has finally lifted over the mountains like sadness has retreated from my heart. Freedom wants a dance.

#### Le chant d'une fée

La vie est un pèlerinage même pour qui ne croit pas au sacré. C'est une démarche où l'on procède par dévoilement de couches de craintes, de rires, de joies et de couches plus profondes d'incertitude. La brume recouvre les montagnes comme les peurs recouvrent le paysage de mon cœur. Lorsque l'on voyage plus profondément en son for intérieur pour faire face aux incertitudes, ce que l'on a déterré est d'or. Des rochers couverts de mousse et de champignons blancs; je suis à nouveau chez moi. Les collines des fées, le petit peuple, j'ai entendu votre appel. Qu'est-ce donc que vous cherchez à me communiquer? Que voulez-vous que je comprenne? Mon cœur est attristé par la solitude et la peur. Comment puis-je poser mes fardeaux? Le bruit de l'eau qui ruisselle se trouve partout dans les hautes terres de l'Écosse et de l'Irlande; c'est l'appel des fées hamadryades de la forêt. Comment se fait-il que nous cherchions toujours à obtenir ce que nous ne pouvons, ce qu'il nous est impossible d'avoir? C'est le mouvement de l'âme vers l'avant. C'est le saut du tigre ou du chien de Fo. Comment se fait-il que je me sente plus à l'aise en plein dans le froid de la forêt humide? Peut-être mes émotions jaillissent-elles de mon cœur comme l'eau coule d'une rivière de montagne.

Les collines de l'Irlande sont magiques avec les minuscules fleurs sauvages blanches, les formations rocheuses de la Terre et une poitrine verte d'une beauté inimaginable. Ce paysage sauvage aux petites fleurs est la demeure d'une fée. Le chant de la nature a toujours été en guérison grâce à ses quatre saisons et aux caprices de son ciel bleu. Le changement des saisons a quelque chose de profondément rassurant, en particulier la douce gentillesse et l'odeur terreuse de l'automne. Tout ce qui vit retourne dans l'humide obscurité de la Terre. Encore une fois, de retour chez soi dans le néant, encore et encore. À travers le cycle des saisons, la vie a toujours une autre chance. La nature a toujours pardonné.

La mort de la nature est splendide avec ses riches et harmonieuses couleurs terreuses qui flamboient; les généreux coloris des jaunes éclatants, les nombreuses teintes intelligentes des bruns sombres, les rouges rosés, poussiéreux, tenaces, toutes les nuances ardentes et agréables de verts se transforment avec lenteur et courage en une explosion violente de sépia brun foncé d'un rouge décoloré. L'arc-enciel jazzy, polychrome, opalescent de couleurs qui roulent au-dessus des collines en automne, est aussi beau et sacré que l'émergence de la vie elle-même. La vie et la mort sont indissociables l'une de l'autre comme des sœurs jumelles ou l'étreinte passionnée d'amants enlacés. Qu'est-ce que la vie sans amour et sans beauté?

Les bruits de la nature sont remplis de motifs rythmiques. Le gazouillis des oiseaux est l'habit de guérison de la reine Banshee, elle est la déesse de l'amour et de la beauté. Son chant est sauvage. Le chant d'une fée est toujours sauvage. C'est l'incantation, le charme du cœur, cette puissance inassouvie du paysage imaginaire de l'esprit. Entendez-vous sa voix? Elle ne cesse jamais de chanter. Il faut d'abord reposer l'esprit à travers les disciplines de la méditation, du jeûne ou d'une longue, longue promenade

en forêt. Une fois le bavardage de la réalité ordinaire dompté, elle pénétrera votre corps comme un temple, avec la passion dévorante de la jeune fille nue, jambes ouvertes au premier amant. Les bruits ruisselants de l'eau sont ses chansons qui murmurent. Elle veut vous emmener, vous attirer dans l'Outre-monde avec sa beauté sans pareil. L'Outre-monde, c'est le sien. Le monde de la Nature. C'est le monde de la manifestation, là où tout est possible et d'où tout émerge. Notre multivers, des mondes au-dessus des mondes, au-dessus des mondes, émergeant comme un raz-de-marée du même bouleau : la passion du Christ, l'arbre de vie, la Transfiguration, le mystère et le mysticisme. Elle est tout ce que vous avez toujours désiré, et bien plus encore. Son amour et sa beauté embrassent tout. C'est par sa grâce poétique que les délicates fleurs des montagnes prospèrent; la rosée qui se blottit, sa délicieuse étreinte, elle se penche, pousse avec douceur sur le trèfle violet, le romarin des tourbières et toutes les autres plantes indigènes de l'Irlande. Rien de tout cela ne peut vivre sans ses élégantes gouttelettes. Il n'y a rien de plus beau que la dignité et l'honneur de son toucher. Elle vous embrasse sur les joues par la force polie du vent. Elle vous touche d'une manière qui vous ferait pleurer. La brume s'est enfin levée sur les montagnes comme la tristesse s'est retirée de mon cœur. La liberté veut une danse.



2023. Ballyvourney, côte sud de l'Irlande. Photographie numérique.



2023. Île de Skye (An t-Eilean Sgitheanach), Écosse. Photographie numérique

## Notice biographique

Bérangère Maïa Natasha Parizeau est une artiste internationale multidisciplinaire, photographe, réalisatrice, écrivaine, écologiste, yogini et militante de l'évolution de la conscience humaine. Elle détient une maîtrise en beaux-arts du prestigieux California College of the Arts et une autre maîtrise de l'Université de la Colombie-Britannique en études des politiques de l'Asie-Pacifique. Ses « prièreformances » (« prayerformances ») d'art sacré multidisciplinaire – un concept qu'elle a créé puis réalisé dans plusieurs pays, font l'objet de son livre « Neirika, The Destined Visionary Aeon » (2011), traduit en français, en allemand et en polonais. Son court métrage « Memory Theater », qui relate l'expérience de sa mère, seule survivante d'un écrasement d'avion, a eu sa première au Black Film Festival de San Francisco en 2007, puis a été présenté dans la sélection officielle de plusieurs festivals aux États-Unis, en Afrique et en Europe. Possédant une connaissance fonctionnelle du mandarin, Bérangère est réalisatrice d'une coproduction Canada-Chine, un documentaire sur le peuple Naxi Dongba du sud-ouest de la Chine. Elle collabore actuellement sur ce film, qui explore la relation sacrée des Naxi Dongba à la nature et leur adaptation au changement climatique, avec Mme Lidejing, directrice de l'Institut de recherche sur les Naxi Dongba à Lijiang, province de Yunnan, Chine.

Bérangère a exposé son art multidisciplinaire à Montréal (Galerie Espace, 2023), ainsi qu'à San Francisco (Galerie BASH, 2015), à Vancouver (Biennale d'art de la performance, Galerie Gachet, 2003) et ailleurs. En 2023, l'éminent critique et philosophe d'art contemporain, André Seleanu, membre de l'Association Internationale des Critiques d'art (AICA), a publié une recension enthousiaste de son art : https://andreseleanu.com/andre-seleanu-aica-montreal-2023/

Il y affirme que Bérangère est en voie de « se forger une place en photographie, à la fois comme photographe documentaire et ethnologique sensible et comme portraitiste de la spiritualité qui ressent profondément [la réalité] et capte ses nuances. »

## Partie 4 Lyrismes

#### QUADRIPTYQUE DE LA PLEINE LUNE DU MAÏS

#### Par France Boucher

J'étendrai la rosée dans mes mains fatiguées Gatien Lapointe

I

les mains cristallines de la harpe déversent des gerbes d'oiseaux distillent paix sagesse éternité quand une voix s'éteint se dévide un fil sonore on se demande si le souffle endormi s'est laissé choir dans un fossé perdu gorgé d'eau amère sensation de glisser vers le fleuve des Enfers ou celle plus attrayante de flotter vers l'Éden où calmer nos fatigues où sentir la durée

П

les mains Cathédrale de Rodin rêvent de clarté depuis des siècles nous guident vers les sommets vers la montagne où l'on n'entend plus le pas des chevaux rythmé tel un slam donné en lecture publique cadence à imprimer dans les plis de nos cerveaux monts et mots n'embaument plus l'eau bénite ni le benjoin alors que l'eau mythique du Saint-Laurent redevient parfois poème miroir fenêtre

Ш

les mains multiples des acrobates n'explorent-elles pas tous les angles des possibles à chaque ascension l'esplanade balisée me rappelle ses premières visites des êtres silencieux venaient y méditer s'imprégner de force d'envergure tels maintenant des exilés viennent y cueillir l'harmonie afin de ressentir l'attachement le lien avec leurs racines vitales éparpillées entre départ et vie en terre nouvelle

IV

les mains apaisantes d'un mandala créent des ilots rafraîchissants telles les briques rouges de l'enfance où apparaissaient sous le lierre cerfs-volants fraises nids d'oisillons contemplés à l'infini c'était geste enchantée c'est souvenance de bras ouverts étreignant l'écorce du plus vieil arbre du quartier dans la rue dans les esprits la pleine lune du maïs convie au silence en soi

#### Notice biographique

France Boucher, poète, vit à Montréal. Elle a publié sept recueils aux Écrits des Forges, dont Nef de pierre (2023), Refrain habité (2016), Le jour autrement (2011), Tournoiements des désirs / Torbellino de deseos, en coédition avec Mantis Editores (2007), et deux anthologies, notamment Douce délinquance, 60 poèmes pour jeunes et vieux rebelles (2019). Elle a aussi fait paraître des chroniques de poésie dans la revue Arcade et des poèmes dans plusieurs revues, anthologies et collectifs, au Québec et en France. En 2023, elle a remporté le Prix international Saint-Denys-Garneau pour Ombres et lumières, paru aux Éd. Création Bell'Arte, en collaboration avec Christiane Joly, artiste visuelle et photographe.

## QUATRE POÈMES DE SAISON FROIDE (extraits de *Alexiques II*, à paraître)

#### Par Pierre Turcotte

C'est la tâche matinale du jour de sculpter l'aurore d'un coup de pic à glace pour que la vie naisse du froid de la mort.

Et dans mon cœur fond la transparence de ton visage quand tu t'en vas chaque matin. Peut-être pour toujours.

#### \*\*\*

Des pages et des pages de lectures étrangères. J'ai lu tant de livres dans mes jeunes années. C'est dans la forêt des Pins Rouges que j'ai imaginé les hivers de Russie. Les héros de Dostoïevski et Tolstoï étaient vêtus de chemises carreautées sous le couvert des branches.

Tous les sapins meurent debout. Pourtant, leurs épines tombées flottent sur la neige avec une légèreté de cadavres. Ce sont des ratures vivantes et leur spectacle est couché. La langue pour le décrire n'a pas de point de fuite dans la blancheur.

Le drame et la beauté sont partout les mêmes dans une imagination fertile.

\*\*\*

Quand j'étais enfant, les motoneiges volaient au-dessus des clôtures.

Elles rouillent maintenant dans la flaque putride des souvenirs dégelés.

Les clôtures tombent une à une et ne sont pas relevées.

C'est pourquoi ma mémoire n'est plus cernée par ces frontières.

\*\*\*

Que la neige est belle, couchée dans sa robe de première communion, avant d'être évacuée.

Pourquoi ces glaciers en voyage fuient-ils le nord?

La fonte se cherche une parole dans l'inépuisé de ta bouche.

#### **Notice biographique**

Pierre Turcotte vit à Málaga (Espagne) depuis 2016, détient une maîtrise en Études littéraires de l'UQÀM. Fondateur de la maison d'édition digitale et multilingue Pierre Turcotte Éditeur. Auteur de six recueils de poésie et deux pièces de théâtre. Il est publié au Canada, en France, en RD Congo et au Mali. Sa pièce Les mandés (Finaliste du Prix MILA du Livre Francophone 2022) a été traduite en russe. Dans sa démarche poétique, il cherche à identifier la trajectoire humaine dans l'univers des choses ordinaires et courantes, ainsi que les sensations qui font de l'homme un être perméable et créatif.

#### Deux poèmes

#### Par Flora Diraison

#### Poème 1

réveil nébuleux dans les draps humides de ton odeur

je t'entends tourner les pages nos souvenirs de la veille

tu marches sur la pointe de mon sommeil

je me réchauffe dans la certitude de ce qui va suivre

un baiser au coin des lèvres des tartines de quiétude trempées dans ton regard

#### Poème 2

sous la peau tendre de tes bras je distingue des bouquets de cicatrices des entailles profondes cachées dans tes gestes inondés de nos pluies

tu ensorcelles mon rivage j'échoue à te (re)connaître parmi ces tempêtes silencieuses écumes de tes dissonances

#### Notice biographique

Flora Diraison est née à Quimper, en Bretagne. Après avoir obtenu une maîtrise en Littérature Générale et Comparée à l'Université de Rennes 2 en 2020, elle décide de s'envoler vers le Québec l'année suivante, attirée par la richesse culturelle et artistique de la région. Aujourd'hui, elle réside toujours à Montréal, où elle poursuit son exploration créatrice et son immersion dans le monde de la poésie. Un de ses poèmes a été sélectionné en 2023 dans le cadre du projet « Rue de la poésie » pour être affiché pendant un an sur l'avenue Desjardins à Montréal, entre les rues Ontario et Lafontaine. Fragments d'ardoise, son premier recueil de poésie, est sorti en juillet 2023 aux Éditions Pierre Turcotte.

#### Sans titre

#### Par Jean Yves Métellus

mon rêve devient poussière quand les fées déferlent dans l'interdit

le temps passe liquide mes souvenirs sont en osier

j'avais l'enfance fragile mais ton silence est d'airain moins qu'un effleurement pour créer une fracture

comme une vieille terre teintée de rituels peuplée d'abîmes je n'ai su contenir l'infini de ton corps

le grand tremblement est passé je reste béat sous les décombres quoiqu'il en soit n'envoie pas de fleurs

#### Notice biographique

Jean Yves Métellus a étudié en arts visuels à L'École Nationale Des Arts (Haïti) avant de travailler comme professeur d'art et de littérature dans des écoles de Port-au-Prince. Son premier recueil de poésie, *Prénoms de femmes*, encensé par la critique pour sa singularité, lui a ouvert une brèche dans la littérature haïtienne. D'autres écrits ont suivi cette même veine jusqu'à ce qu'il laisse le pays, rebuté par la promiscuité et une intolérance hors-pair. Aujourd'hui, vivant à Montréal, il fait des études en création littéraire, organise des soirées de poésie, participe à des expositions de peinture. Sa poésie, surtout avec son dernier recueil, *La lune est une divinité changeante* (Pierre Turcotte Éditeur, collection Magma Poésie, 2023), garde toute sa singularité. C'est un mélange de chants oniriques, d'explorations ontologiques et de sensualité. C'est, comme il le dit, un long fleuve qui coule et charrie sur les berges les semences intemporelles tout comme les scories du temps qui passe.

#### J'arrose

#### Par Catherine Lane

J'arrose les fleurs de la fin de ce monde s'enlacent se tordent les sèves taries

j'écoute l'oiseau de cette fin du monde convulsent les chants en plaintes gorges et cous révulsés

je mange le pain de la dernière fournée de suie de cendre mes lèvres mordent

je bois l'eau de la dernière pluie sans bruit l'ultime nuage efface le bleu

j'arrosais les fleurs de la passion narguant le soleil elles ouvraient à midi leurs étamines d'or réjouies des heures chaudes

j'écoutais à grands coup d'oiseaux un ruisseau d'ailes éclaboussant mon être poursuivant le cœur de la forêt

je mangeais la miche de l'aube blonde l'appétit du jour naissant des voiles du partage je levais mon verre dans l'éclat des rires buvant jusqu'à la lie la fraîcheur des fontaines

les blancs nuages arches de rêve voguaient dans un ciel profondément bleu ainsi était la Vie notre vie

#### Notice biographique

Catherine Lane est née près de St-Hilaire au Québec. D'origine française, elle a vécu une partie de son adolescence dans la cité médiévale de Fougères, puis en Dordogne et en Gironde. Elle a fait ses études à l'Université de Montréal ainsi qu'à l'Université du Québec (UQÀM). Elle vit à Montréal et participe régulièrement à des lectures publiques. Son premier recueil de poésie, *Dépose-moi vivante*, a été édité chez Pierre Turcotte en 2023. Elle publie *Beauty will save the world* sur le blogue de Stéphane Chabrières et, sous le pseudonyme de Cygne blanc, *La Joie d'être un âne* sur le blogue de Jean Gagliardi.

#### Nightlife: inquiets dans la sylve

Par **Sylvain Campeau** avec **une photographie d'Éliane Excoffier** 

furtive la mélopée du vivant à petits pas se risque une présence qui frémit dans les orées du jour

la faune s'émeut
dans les intermittences du territoire
que nous lui laissons encore,
nous,
nous y sommes si peu
si peu, si diaphanes
en recul
défaillants
passons bottées
et butés
parfois
en sentier d'amnésique

malgré cela,
je suis d'ici
je suis de là
je suis de partout à la fois
paissant paisible
sur ce taillis total
bête magnifique
aux yeux lumineux
museau au sol
je capte des odeurs
auxquelles vous n'entendez rien

je suis élusive dans les accalmies de l'entrenuit festive et langoureuse à désespérer de vivre dans les creux de tous les jours

je réside au bercail de ce qui m'est encore laissé

#### SECTION II Poésie/Création

on me donne voix
on me fait parler
le ventriloque abusif est à l'œuvre
c'est indiqué
c'est malséant
il prend toute la place
on se faufile en sous-bois
ce n'est pas pour rien
regarde ailleurs s'il-te-plaît
ton regard nous éteint
ta prose nous saborde
à peine hier nous tolérais-tu
avant-hier nous évinçais
qu'aujourd'hui tu m'admires pour compenser
ne règle rien

nous faisons acte d'intermission

s'ouvre la scène c'est la parade des badauds inattendus dans le lieu nécessaire à la subsistance renard pékan dindons sans fin sur l'estrade commune

cela passe et parade
mais c'est pour nous seulement
que cette déambulation est un spectacle
quand ce n'est que la danse tout ordinaire
le défilé au matin
ou au soir
de qui doit bien s'abreuver
rester vivant
car les espaces pour ce faire
s'amenuisent

bientôt survivre attendra sans patience



Cette petite suite m'a été inspirée par la série <u>Nightlife</u> d'Éliane Excoffier. Dans l'aire réservée du mont Pinacle, près de Frelighsburg, l'artiste a installé des caméras de surveillance infrarouges pour capter la vie animale.

https://www.elianeexcoffier.com/work/nightlife-au-mont-pinacle-2022

#### **Notices biographiques**

**Sylvain Campeau** est poète, critique d'art, essayiste et commissaire d'exposition. Il a publié sept recueils de poésie, des essais sur la photographie et une anthologie de poètes québécois. Un CD intitulé *Havres*, fait en collaboration avec l'artiste sonore Chantal Dumas, a été réalisé en 2014. Un vidéopoème réalisé par Alain Lefort, *Speak Blanc*, a été présenté au Festival International du Film sur l'Art, en 2020. Deux autres vidéopoèmes ont été montrés dans de semblables festivals : *Orée du désastre* et *Successeur des herbes*, tous deux conçus par Mériol Lehmann.

Il vient de publier Présences, faims aux Éditions Pierre Turcotte.

Éliane Excoffier est bachelière en arts plastiques et en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Depuis 1997, son travail a été présenté dans de nombreuses expositions collectives et individuelles, tant au Canada qu'à l'international. Ses œuvres font partie de collections publiques, muséales et d'entreprises. Sa pratique artistique est essentiellement photographique, avec un intérêt particulier pour l'histoire de la photographie, ses techniques et sa tradition.

#### Note: Nightlife au mont Pinacle

Les œuvres du projet d'exposition Nightlife au mont Pinacle sont l'aboutissement de recherches menées par Éliane Excoffier lors d'une résidence d'un an à la Fiducie foncière du mont Pinacle. Au fil des saisons, l'artiste a arpenté ces terres protégées et a recueilli des milliers d'images à partir de caméras de chasse infrarouges disposées dans la forêt. Cette démarche, entre quête esthétique et méthode scientifique, révèle autant l'étrange beauté que la vulnérabilité d'une vie animale que nos sens peinent à percevoir.

## Partie 5 Critique

## Lise Gauvin : Des littératures de l'intranquillité – Essai sur les littératures francophones : Éditions Karthala : 2023 : 236 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Le sous-titre de cet ouvrage a le mérite d'être clair. Lise Gauvin, écrivaine et professeure émérite de l'Université de Montréal, propose en effet un ensemble de réflexions portant sur les littératures d'expression francophone produites à l'extérieur de l'Hexagone. Ces littératures partagent de nombreux points communs dont le plus évident est la langue. Or, nous l'apprenons dès les premières pages, cette évidence est trop évidente pour ne pas être questionnable, le rapport à la langue entretenu par les écrivains francophones étant, règle générale, plutôt problématique. C'est que les romanciers et romancières francophones proviennent de régions et de pays dont les cultures ne sont pas françaises. Ce sont pour la plupart d'anciennes colonies. Dans leurs écoles, certes, les apprentissages se font en français, cette langue venant alors se superposer à la langue maternelle. Si bien que c'est au détriment de la nature propre de l'écrivain et de son groupe d'appartenance que les réalités de ceux-ci se voient en quelque sorte dénaturées. Pour les écrivains francophones, qu'il serait « plus juste de désigner sous le nom de francographes », le recours à une écriture normative calquée sur celle des classiques français ne peut offrir qu'une image déformée de leur réalité. Traverser les routes en braquant sur les paysages le célèbre miroir stendhalien, c'est d'une certaine manière trahir le monde que l'on cherche à raconter, si ce miroir est emprunté au français de France. Écrire à la française, c'est tourner le dos à sa nation, à son coin de pays, c'est faire fi de soi et de sa collectivité.

Tout cela, Lise Gauvin l'explique bien, mais ce ne sont là que les détails de la vaste enquête qu'elle mène à travers son ouvrage. Le résultat de ses recherches est une impressionnante fresque dont on ne saurait dévoiler ici que les points cardinaux.

Avant de les aborder, je tiens à mentionner qu'à mon sens nous avons ici affaire moins à un essai qu'à un recueil de textes beaucoup trop solides pour être qualifiés d'essais. Je parlerais plutôt d'études. Ce sont là des textes savants, écrits dans une langue rigoureuse excluant toute forme de tremblement. Rien n'y est approximatif. Même les notions de « littératures de l'intranquillité » et de « roman comme atelier » proposées par l'auteure découlent d'analyses si finement menées qu'on y souscrit sans l'ombre d'une hésitation. En tout cas, la démarche conduisant la professeure à en faire des concepts n'a rien d'aléatoire ou d'arbitraire. Des essais ordinairement ne touchent pas forcément la cible. Lise Gauvin à mes yeux en atteint le mille.

Alors, s'agissant des littératures francophones, pourquoi les qualifier de « littératures de l'intranquillité »? La professeure opte pour cette formulation après avoir soupesé la plus traditionnelle et usuelle notion, celle de « littératures francophones ». Cette terminologie lui paraît discutable, entre autres parce que le concept même de francophonie laisse à désirer. C'est un « "concept non stabilisé", hésitant entre le culturel et le politique. » Le français dans la francophonie est ou la langue maternelle, ou la langue officielle dite d'usage, ou encore une langue seconde. Du reste, le statut des écrivains français de France vivant sur le territoire français diffère de celui des autres, des étrangers pourrait-on dire, vivant en périphérie, ailleurs que sur le sol français. L'écrivain français écrit dans la langue de sa majorité. Les écrivains francophones sont associés à ce que, après Frantz Kafka, on appelle des littératures mineures.

Ils empruntent à une nation dominante une langue autre que celle de leur « petit pays » d'origine. L'écrivain austro-hongrois parlait de « littérature qu'une minorité fait dans une langue majeure ».

La professeure souligne le fait que chez les écrivains qui choisissent d'écrire dans une langue majeure plutôt que dans celle de la minorité à laquelle ils appartiennent apparaît une « surconscience linguistique », une sensibilité propre à leur situation de diglossie. Il y a là malaise, inconfort. On écrit en français, c'est dire qu'on a délaissé l'héritage commun de la langue parlée sur son territoire natal, celui de ses parents et de ses ancêtres. J'ai évoqué le sentiment de trahison. Ce qui sera réparateur, ce qui pansera les plaies de la blessure identitaire relative à un travestissement langagier, ce sera un travail portant justement sur la langue, sur les langues, celle de la majorité et celle de la minorité. Ainsi l'auteur francophone forgera-t-il une nouvelle langue. Il inventera un art de la bouture, du marcottage qui verra à ce que sur les branches du français poussent désormais les fruits du pays indigène, fruits exotiques uniquement aux yeux des Français, fruits d'un imaginaire que l'on aura su préserver et ainsi présenter au reste du monde.

Lise Gauvin insiste sur ce point. « [L]a pratique langagière de l'écrivain francophone [...] est fondamentalement une pratique du soupçon. » On songe à l'ouvrage de Nathalie Sarraute. Il fut un temps, qui perdure toujours, où le romancier s'est ingénié à se détourner des conventions sévissant dans le domaine du roman. Notons ici que pour l'essentiel le corpus examiné par la professeure est celui du roman. Bref, l'auteure suggère que la solution trouvée par les écrivains de la francophonie, du moins ceux et celles qu'elle lit au plus près dans son essai, consiste à « [instituer] le roman comme atelier ». On remarque le recours à l'italique. Ce qu'ils écrivent correspond à des romans performatifs. « [P]our rendre compte de la complexité de leur situation entre les langues et les cultures, [ces romanciers] ont été forcés d'inventer de nouvelles modalités de fiction. »

On remarquera que ces modalités nouvelles ne sont pas tout à fait nouvelles; elles sont héritées de romanciers comme Diderot (des pages sont consacrées à Jacques le Fataliste) et Laurence Sterne, l'auteur de Tristram Shandy, « roman à la forme éclatée ». Il n'est cependant pas dit que « le roman comme atelier » est l'apanage des écrivains francographes. La professeure ne prétend pas que tous les écrivains de la francophonie recourent ou ont recouru à des modalités de fiction en rupture avec le roman réaliste. Gabrielle Roy, par exemple, fut triplement minoritaire. Elle le fut d'abord dans son Manitoba natal, province anglophone. Elle le fut au Québec, moins pour des questions linguistiques que culturelles. En France, il va de soi, elle fut également en situation de minorité. C'est un peu par la force des choses, par le hasard qui fait très bien ces choses-là, que son œuvre traversa d'abord l'Atlantique où elle obtint le succès que l'on sait. Mais il est vrai, entre la langue de Gabrielle Roy et celle des Français, la frontière n'était pas aussi marquée que celle séparant les écrivains de la créolité de ceux de la capitale française. C'est que dans une certaine mesure les Canadiens français sont eux-mêmes un peu « génétiquement » français. Ce n'est pas le cas de la majorité des romanciers et romancières à partir desquels réfléchit Lise Gauvin. Raphaël Confiant, Ahmadou Kourouma, Assia Djebar et Titaua Peu fournissent à la professeure un terreau d'œuvres riches et fertiles. Elle fait d'ailleurs la part belle à des écrivains d'ici, entre autres Yves Beauchemin, Réjean Ducharme, France Daigle, Michel Tremblay et Marie-Claire Blais. Par ailleurs, un grand écrivain plus que tout autre semble nourrir de façon substantielle les travaux de Lise Gauvin. Il s'agit d'Édouard Glissant.

J'ouvre une parenthèse. Culture d'ici et d'ailleurs. Langues. Identités. La langue dit ce que nous sommes. L'anglicisé malgré lui, tel est le Québécois. Le Français, lui, serait plutôt un anglicisé volontaire. Le Québécois qui présente un spectacle à Paris, humoriste ou conteur, disons un Fred Pellerin, doit un tant soit peu altérer sa langue puisque l'oralité du Québécois entretient peu de rapport avec celle du

public français. Le joual n'est pas l'argot. L'oralité manifeste l'être parlant au plus proche du corps, au plus proche du cœur. L'écriture quant à elle travaille dans la distance. Or pour mieux parvenir au cœur, l'écrivain peut tenter d'oraliser la langue. Chez un écrivain de la créolité, tout comme chez un écrivain québécois, pour peu que tous deux tentent d'exprimer leur monde en se tenant au plus près de la parole de leur monde, un tel travail risque de les éloigner du lectorat français.

Mais qu'en est-il de l'écrivain chez qui l'éloignement avec la langue de France est minimal? De l'écrivain dont le registre standard à l'oral se distingue à peine du registre standard français ou de ce que certains appellent le « français fictif »? Un tel écrivain dans la pratique de son écriture adopte une posture similaire à celle d'un écrivain français. Je reviens à Gabrielle Roy. Bien qu'elle appartienne à une minorité, le saut langagier qui la fait passer de sa langue à celle d'un écrivain de l'Hexagone n'a rien d'exorbitant. Il est comparable, pourrait-on penser, à celui qu'accomplit Lise Gauvin elle-même. Dans ses essais ou ses écrits littéraires, celle-ci écrit dans une langue portée à un haut niveau de virtuosité, exemplaire en ce sens où l'auteure maîtrise le matériau langagier à la perfection. Son roman Et toi, comment vas-tu, dont la composition est par ailleurs fort ingénieuse, ne casse pas la langue comme c'est le cas chez un Kourouma. On y voit une écriture sage, respectueuse des conventions régissant l'écrit en langue française, lisible par tout lecteur de la francophonie et ne faisant montre à mes yeux d'aucune trahison à l'endroit de la nation québécoise dans la mesure où justement l'écart qui en matière de langue sépare la France du Québec est relativement minime, du moins chez la population instruite et tout particulièrement chez son élite culturelle.

À l'heure actuelle, il y a sans doute de moins en moins de régionalismes. Sur le plan littéraire existe en français une manière de globalisation, une situation de contemporanéité. Si l'on a pu naguère s'étonner d'un fort décalage spatio-temporel – pour un Trente arpents publié ici en 1938 était publiée en France au même moment La nausée de Sartre –, nos deux littératures sont aujourd'hui contemporaines, nulle n'étant à l'avant-garde de l'autre. Il y a lieu de penser que le joual est redevenu un cheval, que « la distance entre le français de France et celui du Québec tient davantage au référent culturel qu'à la langue elle-même. » Au Québec, le français n'est pas ce qu'un personnage de Raphaël Confiant appelle une « langue d'emprunt ». Il est moins nécessaire de « casser le français » pour parvenir à véritablement s'écrire sans se trahir. Ce qui n'aura pas été le cas avec un Kourouma : « Qu'avais-je fait? Simplement donné libre cours à mon tempérament en distordant une langue classique trop rigide pour que ma pensée s'y meuve. J'ai donc traduit le malinké en français, en cassant le français pour trouver et restituer le rythme africain. »

Les écrivains québécois s'adressent-ils à deux publics? Chose certaine, ailleurs dans la francophonie, la distance est plus considérable entre le français de l'Hexagone et le français local. L'inconfort alors est sensiblement vécu de manière plus dramatique. Il devient nécessaire, comme l'affirmait Ramuz, d'inventer une langue. Dans le cas de l'écrivain suisse existaient deux langues, la bonne, c'est-à-dire celle de France (le « français fictif »), et celle dont on se servait dans son patelin, « pleine de fautes ». Le « bon français » ne favorisait pas l'expression de soi, faisait barre au sentiment, niait en quelque sorte le cœur : « Or l'émotion que je ressens, je la dois aux choses d'ici [...] J'ai écrit une langue qui n'était pas [...] écrite. »

Comme le croit Confiant, il est possible, pour nous Québécois, de penser que « le français est devenu tout autant notre langue que celle des hexagonaux ». Il serait ainsi possible de réfuter l'idée d'un centre auquel s'opposerait en position de dominée une littérature périphérique, régionale, ex-centrique. Je découvre chez Lise Gauvin une citation extraite de *Mutismes*, un roman de Titaua Peu : « J'ai entendu

dire une fois que le berceau de l'humanité avait des « roulettes », qu'il était tantôt là, tantôt là-bas. Déclarons qu'aujourd'hui ce berceau se trouve chez moi! »

Jacques Ferron revendiquait son statut d'écrivain mineur. Un tel statut n'a rien de dégradant. La grenouille n'a rien à envier au bœuf. Il se pourrait d'ailleurs qu'elle soit devenue aujourd'hui aussi grosse que le bœuf. On peut, je crois, affirmer que le berceau de Titaua Peu se trouve également dans notre pays incertain.

Et puisqu'il alimente la pensée de Lise Gauvin, je terminerai cette recension en donnant la parole à Édouard Glissant : « Aujourd'hui, ce que je crois, c'est que les grandes civilisations se démultiplient en une pluralité de cultures. Et que par conséquent la fiction et le dit du monde se démultiplient en une infinité de possibles. »

#### Notice biographique

Après une maîtrise en création littéraire à l'Université de Montréal, **Daniel Guénette** enseigne au collégial. De 1985 à 1996, il collabore à diverses revues en tant que critique littéraire et poète. Il fait paraître des recueils de poésie ainsi que des romans, puis interrompt toute activité littéraire durant près de 20 ans. Une fois retraité, il renoue avec la poésie (*Traité de l'Incertain*, *Carmen quadratum*, *Varia* et *La châtaigneraie*) et fait paraître un récit (*L'école des chiens*) ainsi que trois romans (*Miron, Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*). On peut lire ses billets littéraires sur le blogue de Dédé blanc-bec.

# Normand Baillargeon et Christian Vézina: Ministères inédits – Penser ensemble des enjeux négligés: Essai sous forme de correspondance: Les Éditions XYZ: Collection Réparation: 2023: 192 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Dans le numéro 172 du magazine littéraire Nuit blanche, Michel Pleau rendait récemment hommage au poète Luc Perrier. Il y donne à lire des extraits de la correspondance que l'aîné lui adressait. Je trouve amusant que Luc Perrier ait écrit ce qui suit : « Imagine un gouvernement de poètes, avec ses ministres du rêve, de l'inspiration, de la création, de la transcendance, de la métamorphose, de la métaphore, de l'oiseau, de l'insecte, de l'arbre, de la fleur, de la rue, de la montagne, du talus, de l'eau d'érable, de l'eau potable, de l'eau de source, de la pluie, du nuage, de la neige, du soleil, de l'éclair, du paradis à la fin de nos jours, de la tourtière, de la baleine, de l'écriture, de la lecture! Nous pourrions alors poétiser le monde, donner la parole aux arbres, écrire des poèmes sur les robes, les pantalons, les pancartes. Le monde serait un poème. Passons! De toute manière ce n'est pas demain la veille, la veille du poème, les veilles au poème. Avec un gouvernement de poètes, ce serait la fin des guerres, la fin des coupes à blanc, à rouge, à noir, le commencement du monde. L'épicier du coin vendrait des poèmes. À l'église, la messe serait un long poème. Les éclusiers lèveraient leur verre au nom de la poésie. Moi, ministre du poème, je te nommerais poète des écluses. »

Du temps a passé depuis que Perrier nous a quittés. Le monde a changé. Mais on peut toujours rêver. C'est ce que se permettent de faire ici nos deux épistoliers des temps modernes. Ils ne se proposent pas de mettre les poètes aux commandes de l'État, mais ils nourrissent un ambitieux programme consistant à repenser le monde, à le reconstruire à partir justement de quelques ministères inédits.

L'éditeur présente ainsi la collection où paraît l'ouvrage conjoint du poète Christian Vézina et de son acolyte, le philosophe Normand Baillargeon : « Une collection d'essais qui se présente comme un atelier pour prendre en réparation le monde, un fragment à la fois. Un laboratoire pour réfléchir à de nouvelles solutions afin d'envisager la vie autrement. Une exploration des possibles pour colmater les fissures de nos manques d'humanité, réparer notre quotidien. »

Eh bien! Voilà justement et précisément ce qu'on trouve dans cette correspondance. Il s'agit ici d'une « conversation démocratique », telle que la souhaitait un John Dewey. Un philosophe, qui parfois se trouve « sans doute trop théorique », échange des idées avec un poète pour qui « un concept est une idée sans ailes. » De leur laboratoire commun émergent non seulement de brillantes idées, mais également des solutions. Ils sont moins rêveurs qu'il n'y paraît. En effet, Baillargeon a beau user du mot « utopie » pour décrire les propositions qui lui tiennent à cœur et son ami a beau parler de « vœux pieux », vite il se rétracte, car leurs « élucubrations » sont en réalité fort rigoureuses : « Je n'aurais pas dû utiliser cette expression tristement connotée, qui donne l'impression que des changements nécessaires ne sont que des rêveries d'idéaliste. » Poétiser le monde, comme le souhaitait non sans humour un Luc Perrier, cela, dans une certaine mesure, est chose sérieuse. Hölderlin ne parlait-il pas en de ces termes ? « Riche en mérites, mais poétiquement toujours, / Sur terre habite l'homme. »

Pour nos épistoliers, il ne s'agit pas de pelleter des nuages. Bien sûr, lorsque le poète entame la discussion en faisant valoir l'intérêt que représenterait un ministère de la case libre, on se dit que la fantaisie sera au rendez-vous. Il y aura quelques divagations de sa part. Après tout, n'est-il pas un poète? Il concevra des ministères de poète. Or tout poète qu'il soit, ce rêveur imagine du solide. Il ne se contente pas de jouer avec les mots, il se montre très attentif à leurs significations. Par exemple, il rappelle l'étymologie du mot « ministère ». Ce mot latin signifie serviteur. Et donc, par conséquent, un ministre n'est pas un maître (du latin *magister*), mais bel et bien un *serviteur*. Le mot ministère « nomme simplement un service. » Notons que pour farfelue que paraisse l'idée d'un ministère de la case vide, elle résiste à nos objections, du moins si l'on s'arrête à ce que met en œuvre le poète afin d'en montrer l'utilité, l'utilité faisant partie du projet commun de nos deux penseurs : ils veulent « faire œuvre utile. » Bref, on lit Vézina, et même si l'on ne retient pas l'idée de son drôle de ministère, on comprend le bienfondé de ce qu'il soulève dans son argumentaire. L'idée est loufoque, mais la réflexion qui la sous-tend est drôlement sérieuse.

Auguste a parlé. Le clown blanc lui répond. Après le poète vient le tour du philosophe. Chaque chapitre du livre est construit sur ce modèle. A propose un ministère, B lui répond. Après lecture de la missive de B, A lui écrit à nouveau. Il conclut, rectifie son tir. En fin de chapitre, une section est réservée aux lecteurs. À eux « de prendre le relais de cet exercice de pensée critique. »

On a compris, Vézina a présenté son ministère de la case vide. Baillargeon réagit à cette idée. Mais tout d'abord, il mentionne l'importance qu'a eue et a toujours la poésie dans sa vie, dans sa formation intellectuelle. Il salue chez son interlocuteur le dessin qu'il fait d'« un espace de liberté et d'ouverture aux préoccupations citoyennes et non partisanes. » Puis, Baillargeon se fait professeur. Comme l'a indiqué d'emblée son ami, il a fait « de hautes études et carrière dans l'enseignement universitaire. » Bref, il fera montre de sérieux. Il nous apprendra des choses. Il possède de solides connaissances.

Il fait observer au poète que l'un « des rôles du Conseil des ministres est de tenter de déceler des cases vides et de les remplir. » Enfin, je n'entre pas dans les détails, mais il critique la proposition de son ami. On se dit que l'autre ne saura quoi lui rétorquer. Eh bien! On se trompe. Ce Vézina a beau être un autodidacte (c'est lui qui le dit), il sait répondre aux très judicieuses observations du philosophe. Et avec lui, on en apprend également beaucoup sur notre monde et le mode de fonctionnement de nos gouvernements. Il nous rappelle des réalités que l'on a tendance à ignorer, par exemple, à savoir qu'existe « un ministère de la cybersécurité et du numérique, un autre de l'innovation, des sciences et du développement économique, sans parler de ceux de l'enseignement supérieur, des télécommunications, des affaires internationales de l'industrie, du revenu » etc. Il mentionne tout cela et plus encore en développant une pensée, afin de répondre aux objections de son ami.

Je coupe court. On verra dans cette correspondance défiler sous nos yeux quelques propositions de ministères. Elles seront de plus en plus pertinentes, surtout sans doute en raison des réalités qu'elles présenteront et des situations déplorables auxquelles elles cherchent à remédier. Le monde dans lequel nous vivons s'en va à vau-l'eau. Être pessimiste ou alarmiste en restant dans notre salon ou en fixant les images de guerre qui défilent sur nos téléphones portables, cela ne peut que contribuer aux désastres actuels et futurs. Tout passe sous la lorgnette critique de nos deux amis. Normand propose un ministère de l'éthique numérique. Christian songe à un ministère de la souveraineté qui va au-delà de ce à quoi songeaient les indépendantistes québécois de la première heure. On pense à des ministères qui s'intéresseraient à mettre en avant les idées et des projets de décroissance. Ce ne sont pas des vœux pieux. On tient à réaliser ces projets. L'un consacré à l'autogestion, l'autre à la justice sociale et même, puisque Auguste n'a pas dit son dernier mot, on pourrait créer un ministère du silence. Bonjour,

Luc Perrier! Notre poète propose un ministère du silence. Autre idée farfelue? Lisez plutôt ce chapitre et vous verrez. Le poète a beau être franchement inspiré, ses propos n'ont rien d'échevelé. « On peut rêver », écrit-il. Et Le philosophe de s'écrier une fois sa lettre lue : « Quel beau texte tu m'as une fois encore envoyé. J'y reconnais le poète, bien sûr, mais aussi le poète qui philosophe. »

Si le philosophe ne s'adonne pas franchement à la poésie à l'occasion de cette correspondance, il sait en revanche lui accorder beaucoup de place. Il aura référé bien entendu à Aristote, Platon, Kant et de nombreux autres philosophes, dont son cher Bertrand Russel, mais il aura aussi consulté Breton, Prévert et Tagore, pour m'en tenir à ce groupe restreint. Lorsque Normand propose à la toute fin de l'ouvrage son ministère de la justice sociale, il commence en relatant une anecdote. Lui aussi sait se montrer distrayant. N'y a-t-il pas ici un idéal classique? Celui d'instruire, tout en distrayant. Alors, oui, Baillargeon sait agrémenter son discours, mais jamais gratuitement. Son anecdote sur Tagore est au service de sa démonstration, de sa présentation. Elle lui permettra de rendre compte du concept de capabilité. Il y sera question de justice distributive (Aristote), d'équité, d'éducation, de ce que l'on appelle une « vie bonne ». « Les capabilités consistent à maximiser la liberté de chaque citoyen. Il faut que nous ayons la possibilité d'agir librement, c'est-à-dire que nous n'ayons pas d'entrave dans les limites, bien entendu, de la légalité et du civisme élémentaire. Il faut aussi que nous ayons la possibilité de faire des choix et que ces choix ne soient pas limités parce que nous ignorons les choix possibles. Finalement, il faut que nous ayons la capacité de réaliser ces choix. »

Il faut lire la conclusion vibrante que rédige Christian Vézina. Il y parle des lacunes de leur correspondance. Il déplore qu'il « en manque des bouts, notamment du côté des propositions. » Cependant, il formule des espoirs qui ne peuvent en rien nous laisser indifférents. Il espère que la conversation à laquelle se sont livrés les deux amis continuera, que leurs lettres en quelque sorte demeureront vivantes et que la discussion sera poursuivie.

Le « professeur érudit » et « [l]'élève très buissonnier », je cite ici Christian Vézina, ont accompli ce que Normand Baillargeon identifie à « un exercice d'un genre littéraire, un peu à la manière de ces utopies qui jalonnent l'histoire de la pensée depuis Platon. Rêvons, écrit-il dans sa conclusion, à ce que nous pourrions faire pour rendre le monde meilleur [...] Décroissance, autogestion et justice sociale – celleci pensée en matière de capabilités – sont des idéaux que je prône depuis longtemps, pour ne pas dire toujours [...] La solution, pour Dewey, se trouvait dans l'éducation, qui devait préparer à la vie citoyenne. Cette solution est selon moi toujours aussi pertinente. »

Enfin! Dans ce compte-rendu de lecture par trop lacunaire, il manque des bouts, comme dit le poète. J'aurais souhaité, entre autres, rendre compte des passages où il est question de Chomsky, des pages consacrées à Mondragon, « la plus grosse coopérative industrielle au monde », de celles où Baillargeon aborde l'indice de développement humain (l'IDH), plus efficace pour mesurer « une vie riche et pleine » (riche ici non pas dans le sens pécuniaire du terme) que l'indicateur qu'est le PIB par habitant. Recommander la lecture de cet ouvrage, à mon sens, ce n'est pas en faire la promotion, c'est inciter à prendre connaissance des enjeux et des défis qui se présentent aujourd'hui en face de qui souhaite participer à la construction d'un monde meilleur.

### L'ART À LA HAVANE AU TEMPS DE L'INFLATION ET DE LA CRISE ÉCONOMIQUE

Reportage

Par André Seleanu (membre de l'AICA, Association Internationale des Critiques d'art)

À Cuba, l'année 2023 a été marquée par une crise économique et financière aigüe. Le tourisme, de provenance canadienne en grande partie, source primordiale de revenus pour l'île de la Caraïbe, a connu une grave baisse à la suite du ralentissement économique mondial et des mesures prophylactiques suscitées par la pandémie du COVID en 2021 et 2022. En 2023, même si la plupart des restrictions du COVID ont été graduellement enlevées, les revenus touristiques n'atteignaient même pas quarante pour cent de leur niveau d'avant la pandémie.

La situation de la guerre en Ukraine, qui sévit depuis février 2022, frappe fort également : les prix mondiaux du blé ont vertigineusement augmenté à cause du blocus russe des ports ukrainiens sur la mer Noire; la Russie a imposé *manu militari* l'embargo sur les exportations du blé de l'Ukraine, grand producteur de céréales, comme d'ailleurs son voisin russe.

Il est difficile de concevoir que le prix du pain à La Havane ait quadruplé en deux ans. C'est aussi le cas pour la viande et le riz, d'autres aliments de base du peuple cubain. À ces infortunes, il faut ajouter la poursuite de l'embargo commercial américain contre Cuba, qui sévit depuis la prise du pouvoir par les révolutionnaires en 1960.

#### L'après-COVID

Le peuple cubain qui, avant la crise du Covid, se targuait d'une joie inlassable, avait l'habitude de dire : « Nous rions, faisons des farces, contre vents et marées, quelle que soit la situation économique... » Maintenant on rigole moins, la cherté et la pénurie des produits alimentaires se sont inévitablement glissées au cœur des conversations. Il faut ajouter qu'une crise bancaire accompagne ces déboires : des grandes files d'attente se déploient devant les succursales et les machines bancaires. Mais les Cubains ont leur secret, la résilience grâce à la cohésion de la famille et aux amitiés serrées, à l'habitude de partager, surtout en famille. Il y a bien sûr des mendiants et des sans-abris; cependant, leur nombre est assez limité, même par rapport aux villes canadiennes, peut-être parce que réseaux familiaux demeurent robustes.

Un secteur économique privé, de nature capitaliste, remplace peu à peu l'État dans des domaines tels les services et la construction, car le secteur public se retire graduellement de pans entiers de l'économie, ce qui suit des tendances au niveau international.

La plupart des restaurants et des bars du Malecón, longue et spectaculaire corniche de La Havane longeant l'Atlantique sur quinze kilomètres, restaient fermés. Le visiteur apercevait que le Malecón n'offrait plus les mêmes agréments qu'avant la pandémie (ceci était en train de changer après mai 2023, car des restaurants avaient commencé à rouvrir).

Deux hôtels en béton massif, aux axes verticaux brutaux, l'Iberostar Grand Packard (succursale de société espagnole), et le Paseo del Prado (de filiation française), avaient été implantés sur les côtés opposés du Prado, avenue monumentale aux antiques lions en bronze et bordée d'arbres séculaires. Ces nouveaux venus, géants du tourisme, réduisent la perspective historique qui lorgnait l'océan Atlantique, dévoilant également la profonde baie de La Havane, adjacente au Prado. On sent bien l'oukase globaliste dans ces immeubles : il résonne jusqu'à Cuba. Les signes du postmodernisme étant partout identiques, on peut parler du World Tourism ou « tourisme mondial » comme imposition inévitable.

#### Fête du 1<sup>er</sup> mai

Les célébrations du 1<sup>er</sup> mai 2023, fête internationale des travailleurs, durèrent quasiment une semaine. On avait remis plusieurs fois le défilé des ouvriers, qui devaient être transportés dans des autocars jusqu'à la manifestation. Finalement, elle eut lieu. Un nouvel ajout d'aliments a surgi dans les marchés : on a vu se multiplier les kiosques de mets traditionnels, le *lechón*, le cochon de lait rôti, ainsi que les poissons frits et les cocktails à base de rhum, au jus de goyaves, d'ananas, de mangues... Une vaste estrade installée dans l'Avenida Italia qui jouxte le Malecón recevait le soir des danseuses et des chanteurs devant une foule nombreuse. L'Afrique, continent originaire de nombreux Cubains, était bien présente par le truchement de cercles de danseuses en jupes multicolores, arborant des coiffures très savantes, qui se balançaient en des antiques gestuelles dédiées à la fertilité, selon quelques explications, sous l'éclairage de lumières polychromes et high-tech. Les parents européens des mouvements ouvriers mondiaux auraient été émerveillés par ces avatars caribéens de l'esprit festif.

J'ai fait des visites dans des musées et galeries, dans l'ambiance difficile du post-COVID. Je m'attendais à un épuisement de l'expression causé par les problèmes économiques; eh bien, j'ai été surpris par l'amplitude, par la profondeur de l'art cubain. Il faut aussi mentionner les milieux culturels qui saignent à la suite d'une émigration palpable de beaucoup de créateurs vers les États-Unis et l'Europe en dépit de toutes les embûches semées sur leur chemin.

#### La vigueur de l'art

Le fonds archétypal du pays et la compétence restent pourtant intacts, telle était ma conclusion. La vigueur des expressions artistiques indique une résilience de la société, qui est capable de traverser les crises successives.

Une remarquable performance théâtrale avait lieu en mars 2023 à la salle Ciervo Encantado (Le Cerf enchanté) au Vedado, fameux quartier cossu et intellectuel de La Havane, couvert d'immenses feuillages tropicaux. L'autrice et interprète Nelda Castillo est reconnue, elle jouit d'une réputation de dissidence modérée, apparemment sans heurts quant aux autorités. Elle évoluait en robe moulée blanche et noire, tel un bizarre ange asexué, arborant une moustache factice, sautillant avec une légèreté sportive le long d'un échafaudage métallique sous la toiture, au-dessus des têtes des spectateurs (confronté à une telle truculence, le mot Satan me traversait l'esprit l'espace d'un instant). Le monologue était constitué de mots séparés par une énonciation égale et très littéraire (je pensais à des notions telles « prose cubiste, ou bien à la Vladimir Jankélévitch »), il était truffé d'imprécations contre le pouvoir, mais difficiles à saisir à cause de l'étrange diction. Sur un écran, une vidéo montre des petits bouts de papier dévoilant les noms de divers citoyens avec leurs photos, le tout lourd de sens, suggérant une manifestation... Ceci

suggère l'Union Soviétique, circa 1985. Les références modernistes et surréalistes de la performance étaient absolument immanquables.

Amauri Ricardo Sarmiento, journaliste de la radio, ainsi que metteur en scène de théâtre dans la cinquantaine, fut mon guide au cours des pérégrinations dans des galeries et musées de La Havane. Sarmiento est adepte de Bertold Brecht et de sa position théorique sur l'art visuel qui s'inspire du théâtre, l'art visuel étant pour le critique cubain le reflet d'un conflit. Ce qui l'intéresse plus que le réalisme, c'est le comportement dramatique qui se trouvait à la base des enseignements de l'Actor's Studio de New York, ou encore de l'école de Stanislavski. Toute œuvre d'art serait ainsi issue d'un conflit.

Amauri est mon cicérone dans le Centro de Desarollo de las Artes Visuales, édifice encastré dans l'ensemble du XVII<sup>e</sup> siècle à la Plaza Vieja, cœur de l'architecture de la vieille ville. Les cinq étages monumentaux sont connectés par de vieux escaliers bien abrupts construits au temps de la colonie. Les parois sont massives. Le peintre Henry Crespo Enriquez exposait en avril 2023 des séquences de toiles de grand format en abstractions géométriques avec des formes circulaires et triangulaires qui évoquaient des arbres stylisés ou des totems précolombiens en couleurs chaudes : bruns, noirs profonds, verts foncés. Les toiles présentent un mouvement directionnel. Sans doute, on sent entre elles la circulation d'une énergie. L'artiste affuble son style du nom de monumentalisme. Derrière le formalisme géométrique se cache une nature tropicale palpitante. « Il faut savoir lire l'idée de l'artiste », précise Amauri Sarmiento. Selon mon guide, le stress total qu'éprouve la société cubaine incite les artistes à sonder l'abstraction, afin de préserver leur psychisme des tracas du quotidien. « J'essaie de suivre d'aussi près que possible l'intention de l'artiste, que ce soit en théâtre ou en peinture », ajoute mon ami metteur en scène.

Au Centre provincial des arts plastiques, galerie connue pour ses expositions d'art étranger, dans la Vieille Havane, près d'une longue et profonde baie, Jaime Norton Dousset présente des photos travaillées, des formes mouvementées, en angles aigus et courbes aux gris, noirs et blancs, obtenues par un labeur intense en Photoshop, à partir de diverses prises de vues. Le résultat est abstrait, très éloigné de la figuration. Sarmiento parle du « conflit entre le conceptuel et le contemplatif » en art. « L'homme actuel est pénétré par le mélodrame de la consommation audio-visuelle », qu'il considère, lui, comme la base de toute dramaturgie, à un degré qui n'est pas au premier coup d'œil évident. Et il applique la notion de conflit, celui qui sous-tend l'archétype du mélodrame, même dans le domaine des arts visuels.

#### La peinture abstraite au service de l'histoire

En avril 2023, je visitais la grande rétrospective d'Alberto Lescay Merencio, *Paysage intérieur*, au pavillon de l'art cubain du Museo de Bellas Artes de Cuba. Construit en 1955, donc avant la révolution dirigée par Fidel Castro en 1960, cette œuvre architecturale relève du *haut modernisme*: elle brandit des courbes sensuelles, avec des surfaces en céramique aux teintes chaudes, à l'emploi modéré du béton, aux vitrages généreux. Une rampe intérieure, douce spirale ayant de l'inclinaison, relie les étages et tient lieu d'escalier. L'édifice évoque, peut-être, dans une exécution plus sobre, le musée Guggenheim de New York, conçu à la même époque par Frank Lloyd Wright.

Merencio (né en 1950) crée son œuvre à Santiago de Cuba, ville avec une importante population de souche africaine dans l'est de l'île : elle est en subtil rapport avec le chromatisme de diverses valeurs et textures qui dominent ses toiles, ainsi que ses sculptures et maquettes de monuments. Il sculpte

également la couleur des toiles, valeurs de noir ou brun foncé ponctuées de taches blanches et rouges. Cette structure donne lieu à des combinaisons quasiment infinies. La gestuelle domine. C'est de l'identité qu'il s'agit sans ambages dans cette œuvre héroïque, imprégnée d'humanisme. Les peintures sont centrées, l'ambigüité sémiotique est minime, en dépit de la forte abstraction; Merencio est moderniste et il met en exergue les vertus propres du modernisme : continuité du champ de couleur, transition graduelle entre textures, ce qui favorise une forme d'absorption spirituelle de l'énergie de l'œuvre, la respiration de la surface, l'identification du spectateur avec celle-ci et la contemplation. Des profils, des bustes de l'homme africain émergent des masses chromatiques des tableaux, des piédestaux des sculptures – sans être individualisés. Merencio explique que la nature de l'esclavage comme phénomène brutal de masse a empêché l'émergence d'un individualisme au cours de l'histoire tourmentée, ce qu'il exprime par des formes floues. L'artiste crée une œuvre héroïque favorisant la méditation; malheureusement, il ne jouit pas de la réputation internationale qu'il mérite, et il s'agit cependant d'un maître de notre temps.

El Apartamento est une galerie privée dans El Vedado, au septième étage d'un bloc d'appartements moderne, sur une des rues intimistes, noyées de verdure. Très courue par les gens du milieu, la particularité de la galerie est que personne ne connaît son propriétaire. Accompagné par Amauri Sarmiento, j'ai visité au début de mai l'exposition de la peintre Rocío García, artiste au milieu de la soixantaine, qui décrit son identité sexuelle comme lesbienne. Elle réussit à faire beaucoup de ventes aux États-Unis, ce qui n'est pas rare parmi les artistes de La Havane; il faut dire que l'embargo commercial exclut les biens et les échanges culturels.

García se décrit comme artiste postféministe. Ses grands formats abordent de front l'homosexualité, le sadisme, le sadomasochisme, et l'œuvre se veut aussi une critique du machisme ou encore de la masculinité toxique. L'élégant appartement, très dépouillé, offrant une vue spectaculaire sur l'océan Atlantique et sur le paysage urbain bordant le front de mer, est fréquenté par une foule d'artistes bien garnie. Je me disais : en effet, en dépit des départs à l'étranger, le monde de l'art de La Havane est encore actif et curieux. L'exécution des images qui présentent un mince relief et un côté expressionniste et surréaliste était très étudiée, produit d'une solide formation artistique. Il y avait dans l'ensemble du sarcasme et de l'humour noir. L'imaginaire est théâtral et saturnin. Les couleurs intenses, tropicales, évoquent le sang, qui « coule » à flots dans cette œuvre. S'il y a de l'humour sur ce « champ de bataille », il est très noir. Dans une toile, Rocío García fait une relecture de Goya, celle de Saturne qui dévore ses fils. Les chairs se voient crues et éreintées. Dans un tableau intitulé Le Grand Chef, une kyrielle de poulets décapités esquissés avec une belle économie de moyens danse allègrement sur un fond orangé. Contrastant avec l'aspect sobre, soigné de l'artiste grisonnante, l'œuvre est caractérisée par une grande tension interne, reflet d'un univers psychique tourmenté. « El Apartamento est un des rares espaces alternatifs qui est encore actif à La Havane », précise mon guide Amauri Sarmiento.

Depuis les émeutes de juillet 2021, les graffitis se sont faits rares sur les murs de La Havane. Les autorités réprouvent de plus en plus cette expression. Ma surprise ne fut pas mince lorsque j'ai aperçu une tête oblongue, un visage masqué et bien visible tout autour, d'environ deux mètres par un mètre et demi, tracé sur la paroi latérale d'une maison à l'entrée de la rue Escobar, jouxtant le Malecón qui longe la mer. C'est l'œuvre du graffitiste Fabián López, lui-même né sur Escobar, et que sa mère habite encore. J'ai vécu dans ce quartier grouillant, où l'animisme et la sorcellerie sont très présents. Il y a encore quelques années, les œuvres de Fabián, signature d'artiste de Fabian González Hernandez, étaient disséminées à La Havane et même dans la région métropolitaine. La plupart des œuvres ont été effacées. À bien le regarder, ce masque dissimule des yeux bridés, souffrants, comme ceux d'un homme assujetti à une grande douleur. À côté du graffiti, on voit une équation, 2+2 = 5, et un point d'interrogation marqué

au-dessus. Équation cryptique : symbole des graffitis de Fabián. Le drame d'une société qui a de la difficulté à trouver son équilibre. Cependant, le talent artistique abonde à La Havane de la manière la plus inattendue, contre vents et marées.



Fabiàn, Graffiti dans la Vieille Havane.

#### Notice biographique

Critique d'art, journaliste et commissaire d'exposition résidant à Montréal, **André Seleanu** est membre de l'Association internationale des Critiques d'art (AICA), fondée en 1950 sous l'égide de l'UNESCO et basée à Paris. Il a collaboré à des publications québécoises, canadiennes et internationales en arts visuels, notamment *Vie des Arts* (Montréal) et *Canadian Art* (Toronto). Ses articles portent sur l'art contemporain et sur l'art classique ou traditionnel. Son livre « Comprendre l'art contemporain » a paru en 2021 au Québec (Éditions Mots en toile) et, dans la version intitulée « Le conflit de l'art contemporain », en France (Éditions L'Harmattan, collection Ouverture philosophique). Ce livre a été acquis par la librairie du Musée des beaux-arts de Montréal et présenté avec succès par son auteur à La Havane en 2023. Également journaliste politique s'intéressant aux questions sociales et environnementales, André Seleanu est spécialiste de l'Amérique latine, dont il couvre l'actualité sociale et artistique.



Alberto Lescay Merencio, Casse-tête.



Alberto Lescay Merencio, Nous sommes. Amour et Feu. Collection provinciale, Juriquilla, Mexique.